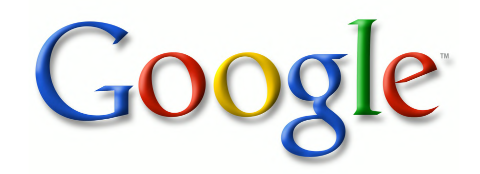




81.

LE

PROPHÈTE DES ALPES,

L'HEURE DE LA

RÉSURRECTION DES PEUPLES

ET DE LA

RÉGÉNÉRATION DU MONDE.

PREMIÈRE PARTIE.

---

* * *

LONDON:
LONGMAN, BROWN, GREEN, AND LONGMANS.
MDCCCLV.

Price 4s. 6d.

Purkis, Typ., Wimborne.

LE

PROPHÈTE DES ALPES,

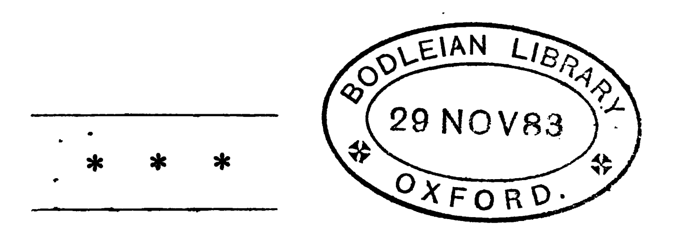
L'HEURE DE LA

RÉSURRECTION DES PEUPLES

ET DE LA

RÉGÉNÉRATION DU MONDE.

PREMIÈRE PARTIE.



LONDON:
LONGMAN, BROWN, GREEN, AND LONGMANS.
MDCCCLV.

WIMBORNE:
PRINTED BY A. PURKIS, BOOKSELLER,
CHURCH STREET.

LE
PROPHÈTE DES ALPES.

L'HEURE DE LA RÉSURECTION DES PEUPLES ET DE LA RÉGÉNÉRATION DU MONDE.

PREMIÈRE PARTIE.

ŒUVRES DES HOMMES. FLÉAUX QUI ACCABLENT LA RACE HUMAINE DÉTOURNÉE DE LA VOIE DE DIEU.
LUMIÈRE NOUVELLE.
GRANDS ÉVÈNEMENTS QUI VONT S'ACCOMPLIR EN EUROPE ET DANS TOUTES LES CONTRÉES QUE LES NATIONS HABITENT.
NOUVEL ÉDIFICE, PAIX UNIVERSELLE.

I.

La voix du Seigneur dans la vallée du Béveron.

Le Seigneur m'a révélé de grandes choses sur les destinées du genre humain. Mon cœur en est saisi de trouble, et ma langue ne peut les exprimer.

Il est descendu dans ma chaumière, au fond de la vallée du Béveron, et j'ai entendu sa voix qui me disait: Enfant, quitte tes montagnes, et va, parmi les hommes, voir les œuvres qu'ils font sur la terre, et leur annoncer les choses qui doivent arriver.

Seigneur, je ne connais que ma solitude, mes côteaux, mon vallon, mon torrent, mes prairies, le chant de l'oiseau et le vent qui bruit dans le feuillage.

Quand la brise souffle du midi, je sais qu'elle arrive des plaines humides et que ses tièdes vapeurs apportent dans nos champs la fraîcheur et l'abondance; mais quand l'aquilon souffle du nord, je sais que, sur ses ailes glacées, il nous apporte la neige et les frimats.

Quand l'éclair brille à l'occident, c'est l'orage qui approche, et lorsque la foudre sillonne la nue audessus des montagnes du septentrion, c'est la grêle qui s'apprête à porter la dévastation dans nos guérets.

Je connais cela, Seigneur; mais j'ignore les secrets de la science des hommes.

Eh bien! si tu sais distinguer ces présages dans le ciel, du connaîtras pareillement le signe des révolutions humaines, et tu annonceras aux peuples leurs destinées futures.

Mais, Seigneur, comment parlerai-je aux sages et aux savants, moi qui n'ai jamais appris qu'à révérer votre justice et à contempler votre grandeur dans les œuvres de la Création ?

Consulte les anciens prophètes et les paroles du Fils de l'Homme; et mon Esprit t'inspirera ce que tu dois annoncer touchant les choses de ce tems.

Et j'ai consulté les anciens prophètes et les paroles du Fils de l'Homme, et j'ai écrit ce que l'Esprit m'a inspiré touchant les choses de ce tems.

Je suis venu parmi les hommes, et je n'ai trouvé, au milieu d'eux, qu'oppression en haut, misère en bas, haine et trouble partout.

J'ai regardé la terre, et elle était dans le chaos et les ténèbres. J'ai regardé les cieux, et ils étaient sans lumière.

J'ai gravi les montagnes, et elles tremblaient; j'ai parcouru les collines, et elles chancelaient sur leurs bases.

Le frisson de l'épouvante a glacé mes membres, et l'angoisse a déchiré mes entrailles. Je criais vers vous



Seigneur, comme le petit de l'hirondelle, je gémissais comme la colombe, et mes yeux se sont lassés à force de regarder en haut.

Seigneur, Seigneur, je souffre devoir tant de maux sur la terre, et maintenant que votre Esprit me soutient, je ne puis demeurer dans le silence; parceque j'ai entendu le bruit des trompettes et les cris de la mêlée, s'élever audessus du bruissement de la race humaine.

Tous les peuples sont en tumulte. Les grands s'arment contre les grands, et les citoyens d'une même nation, levant le glaive les uns contre les autres, s'entre-dépouillent et s'entre-déchirent, dans les horreurs d'une guerre intestine et fratricide. L'enfant se soulève contre le vieillard, et les derniers du peuple, contre les nobles. Les pères succombent avec leurs fils, et les proches périssent avec leurs proches.

En proie aux tiraillements qui la déchirent, et aux secousses qui l'ébranlent, la terre, noyée dans le deuil et les larmes, semble tomber en défaillance.

Les hommes ne marchent point dans la voie de Dieu et les princes des peuples sont tombés dans l'abaissement.

Les lois sont violées même par ceux qui les font, le pacte fondamental est sans cesse brisé et foulé aux pieds par le plus fort ou le plus audacieux. Les vices des grands et de ceux qui gouvernent, sont descendus comme des torrents du haut des sommités humaines, et ont envahi les nations tout entières. La coupe de l'iniquité déborde de toutes parts.

Le bruit des fanfares s'est tu; la harpe a oublié ses accords si doux; aux chants d'allégresse et de réjouissance ont succédé les murmures de la faim et les sinistres clameurs de la révolte.

La vigne maudit son propre fruit; parce que le jus que l'homme en exprime, au lieu de porter la joie dans son

cœur, en ranimant ses forces, ne sert plus qu'à exalter l'oppresseur dans le délire de ses orgies, et à abrutir l'opprimé dans l'excès de sa misère.

Je porte mes regards vers l'orient, vers l'occident, vers le midi, vers le septentrion ; et, de toutes parts, je ne vois sur la terre qu'affliction et ténèbres, sans qu'il paraisse aucun rayon de lumière dans une obscurité si profonde.

Les habitants des campagnes sont dans la désolation et les apôtres de la paix pleurent amèrement.

Les chemins sont sillonnés de chariots et d'armes de guerre ; les sentiers du labeur sont abandonnés. L'ennemi a rompu la trève, il croit l'heure venue pour achever sa victme ; il assiège les villes, et n'a plus de pitié pour l'espèce humaine.

La dévastation a passé sur les plaines, le champ du laboureur n'est plus qu'un désert ; sa chaumiere est renversée, ses moissons foulées sous les pieds des soldats, ses jardins ravagés et ses arbres dépouillés de leurs fruits.

J'ai vu malheurs sur malheurs : le spectre de la famine au sein des populations, la cruauté dans les combats, l'iniquité dans le sanctuaire de la justice, la corruption et l'impiété dans le temple même ; et j'ai dit dans mon cœur : Dieu jugera le juste et le méchant ; et alors l'heure de la réparation aura sonné.

II.

Le souffle de l'Esprit régénérateur.

Et je fus conduit par l'Esprit dans une grande cité de l'occident, que les peuples appellent la reine de la civilisation.

Et, ayant prêté l'oreille, j'entendis gronder, dans les profondeurs de ses entrailles, un bruit sourd et inac-

coutumé, semblable au mugissement de la vague. Et, aux coins des rues, dans les carrefours, sur les places publiques, des hommes au teint hâve, aux joues creusées par les sillons de la faim, formaient des groupes et murmuraient entr'eux je ne sais quoi de sinistre, comme le bouillonnement souterrain de la lave, aux approches de l'éruption d'un volcan.

Or, en ce tems-là, un roi déjà vieux occupait le trône d'occident. Son règne avait été long et pacifique ; mais il n'avait eu pour soutien que l'astuce, l'hypocrisie et le mensonge. Le ver de la corruption rongeait les sommités de son royaume. La prévarication, la rapine, la débauche et l'assassinat avaient souillé ses plus hauts dignitaires ; et l'éclat, mal comprimé, des ces débordements avait fait jaillir, aux yeux du peuple, comme un rayon de lumière dans ce ténébreux repaire de toutes les iniquités.

La confusion était partout. Une main invisible avait frappé de vertige les conseillers du monarque. Sa volonté était devenue impuissante ; son pouvoir avait perdu tout prestige, et son trône usurpé, s'affaissant de lui-même sur sa base d'argile, glissait vers le penchant des abîmes.

Mais Dieu, qui voyait la corruption des grands, avait semé parmi le peuple des germes de régénération. Un souffle mystérieux avait parcouru les régions de la douleur, et l'ange de l'espérance avait touché de son aile le cœur de l'opprimé.

Ce souffle magique de l'Esprit de Dieu a pris un nom redoutable, qui fait trembler les oppresseurs des nations. Comme un talisman auquel rien ne résiste, ce nom seul, proclamé au sein des populations, amoncelle les pierres, renverse les digues, brise les glaives, disperse les armées les plus formidables et fait voler les trônes en éclats.

Alors l'angoisse descend dans le cœur de ceux qui ont commis l'injustice ; leurs chefs déconcertés hésitent, leurs

orateurs se taisent, et l'orgueil abattu assiste, silencieux et consterné, au triomphe de ceux que, la veille encore, il écrasait de ses dédains.

Or ce souffle d'en haut passa sur la ville d'occident ; et quand il eût passé, trône, monarque et satellites avaient disparu ; et, de secousse en secousse, le contre-coup de leur chute ébranla tous les trônes du continent.

III.

L'Humanité marche à grands pas vers la régénération du monde.

Dans une grande assemblée, où l'on discutait des choses publiques, un orateur a dit un jour :

"Aux hommes assez insensés pour dire : l'Humanité ne marche pas, Dieu répond par la terre qui tremble."

Et moi je vous dis : non seulement la terre tremble, mais déjà le monde est ébranlé : car le signe avant-coureur des jours de justice a sillonné les airs de sa lumière flamboyante, et la trompette des tems nouveaux a sonné l'heure solennelle de la résurrection des peuples.

Le méchant en a frémi d'épouvante, et l'espérance est descendue au cœur de ceux qui souffrent l'iniquité dans la patience et la résignation.

Oui, l'humanité marche, marche sans cesse à la conquête de ses destinées ; et la rapidité de sa course s'accroît de jour en jour, d'heure en heure, de moment en moment, en proportion du chemin que déjà elle a parcouru et des obstacles qu'elle rencontre sur son passage et qu'elle renverse.

Le soleil de la justice et de la liberté a déjà frappé trois fois de ses rayons le plus ancien des trônes de l'occident. Et ses débris ont roulé au fond des abîmes, et, semblable à l'écho sinistre des tonnerres souterrains, le fracas de sa chute a ébranlé les fondements de tous les trônes.

Soudain, du midi au septentrion, d'occident en orient, le Génie de la Liberté électrise les nations impatientes du joug; vingt peuples se lèvent comme un seul homme, secouent leurs chaînes séculaires et marchent à la conquête de leur indépendance.

L'air frémit du cri: aux armes! aux armes! et des milliers d'épées intelligentes, sortant tout-à-coup de leurs fourreaux, brillent d'une lueur à la fois vengeresse et protectrice.

Et les escadrons se meuvent et agitent leurs lances, et le bronze et l'airain sétalent sur leurs chars de bataille, et le cliquetis des armes retentit dans les airs, et la plaine se couvre au loin d'une épaisse fumée, que sillonent par intervalles des éclairs sinistres.

IV.

La ville d'occident.

Les grandes souffrances ont enfin leurs limites. Assez et trop long-tems les peuples se sont débattus dans le martyre.

Un cri de douleur suprême est parti de l'occident. Les nations l'ont entendu, et elles en ont tressailli. Il a porté l'épouvante parmi les méchants et le trouble dans l'âme des hypocrites. Encore un peu de tems et toute la gloire des géants sera détruite.

Et, en ce tems-là, ayant passé sur les bords de la Seine, je vis cette ville célèbre qui renverse les rois et les monarques, trop confiants dans leurs vaines grandeurs; cette ville qui dévore et anéantit toute domination dont le joug s'appesantit sur elle. Et à la lueur d'une brillante auréole dont la lumière refoulait au loin l'obscurité de la nuit, j'ai vu toute sa population en tumulte comme au jour d'une

grande victoire. Et des cris de guerre et des chants de triomphe retentissaient dans les airs; et les enfants de la cité couvraient les toits de ses maisons et le faîte de ses édifices, et les arbres de ses jardins et de ses boulevarts étaient comme les mâts d'un navire pavoisé de matelots au jour d'une grande manœuvre.

Devant les débris d'un trône, à l'aspect du signe de la résurrection, l'oiseau des ténèbres a disparu comme le spectre des tombeaux; et le char de la victoire a parcouru, glorieux et triomphant, les villes et les campagnes, au milieu des acclamations de joie de tout un peuple affranchi.

Quelle main a brisé ce sceptre qui paraissait inébranlable, et comment ce trône, assis sur des siècles, s'est-il écroulé ?

Salut, peuple de France, peuple de Paris gloire à toi! Le seigneur a favorisé cette nation; il établira son empire au milieu d'elle, et il reculera ses frontières. Il a choisi ce peuple pour ministre de sa justice; il l'a revêtu de sa cuirasse pour terrasser les méchants, et armé de sa parole de feu pour faire jaillir la lumière sur toutes les nations.

Et les nations, éclairées et affranchies, chanteront des airs de réjouissance, comme en un jour de fête solemnelle; et tous les cœurs seront dans l'allégresse, parce que l'hiver des douleurs aura fui devant la vivifiante sérénité des jours nouveaux.

V.

Les peuples commencent à s'ébranler.

Ayant entendu au loin, les échos bruyants de la liberté, j'ai posé une sentinelle sur un lieu élevé, afin qù'elle me rapporte tout ce qù'elle aura vu. Et la sentinelle a porté

les yeux dans les régions du nord et du midi, de l'orient et de l'occident; et elle a regardé de tous côtés, avee une grande attention.

Et j'ai entendu sa voix qui me criait:

Je vois partout des nations qui s'ébranlent. Et les peuples qui étaient dans l'oppression se relèvent et secouent le joug de la servitude, et les murailles des prisons se renversent, et les captifs qu'elles renfermaient, brisent leurs fers, et les chaînes qui les tenaient liés, tombent de leurs mains et de leurs pieds, comme les branches mortes tombent des arbres séculaires de la forêt, au souffle de l'ouragan.

Ils ont entendu un grand peuple battre le rappel de l'émancipation universelle; et aussitôt, rapide comme le feu du tonnerre, cet éclair de la liberté a sillonné toutes les régions du continent, et, en passant, il a touché les trônes, et l'effroi s'est répandu jusqu'au fond des palais.

Sentinelle, que vois-tu encore?

Je vois du côté qui regarde l'orient, un peuple, deux peuples qui se débattent sous le fer autrichien. Je vois, du côté du nord, un autre peuple qui remue la poussière de ses tombeaux, un autre qui tourbillonne et s'apprète à secouer les langes de ses vieilles traditions. J'en vois d'autres encore qui s'épuisent en héroïques efforts.

Sentinelle, prète l'oreille et écoute les voix qui s'élèvent de tous les points où le vent souffle.

J'entends les gémissements d'un peuple campé entre deux mers, du côté qui regarde l'antique Jérusalem qui n'est plus. Il frémit d'indignation à la vue des cruautés inouïes qu'on exerce sur lui.

J'entends vers l'océan du sud, les sourds murmures d'un autre peuple, qui commence à secouer sa léthargie séculaire. Ses terres sont sillonnées de montagnes et ses rivages voient les rivages d'Afrique.

Le géant des mers lui-même s'est ébranlé au milieu de sa puissance maritime, et de la multitude de ses navires; les vents rugissent dans les grands mâts de ses vaisseaux, et la vague orageuse, de tous côtés vient battre ses rivages.

Le vautour des nations est rentré dans son aire, ses forteresses sont assiégées, et, de tous les points de l'occident, la trompette de la Liberté fait retentir ses mille voix à travers l'espace, et proclame, dans toutes les parties de la terre, le triomphe du droit, l'émancipation de l'Humanité et l'avènement de la justice universelle.

Sentinelle, c'est bien, va maintenant.

Sur le sol qui tremble, les trônes vermoulus s'écroulent. L'orgueil et l'oppression les ont élevés, le ver de la corruption et de l'iniquité les ronge depuis des siècles, le souffle de la résurection des peuples en dispersera les débris.

Les oppresseurs avaient dit au glaive: tu étendras sur les nations ta lueur sinistre; et les nations, saisies d'épouvante, s'agenouilleront devant notre grandeur et courberont la tête sous le caprice de nos volontés.

Et voilà que le spectre de la peur s'est retourné vers eux-mêmes; il pénètre sous les lambris de leurs palais; il prend place, à côté d'eux, sur leur trône; il se dresse, la nuit, en face de leur chevet; il transit leur âme, glace leurs membres et agite leur sommeil par une sorte de vision secrète qui les remplit de terreur.

VI.

Après s'être dégagés, pour un moment, des chaînes de la tyrannie, les peuples sont retombés sous l'oppression et dans leurs misères, et leurs maux sont devenus encore plus insupportables qu'auparavant, afin qu'ils apprissent à se fortifier dans l'amour fraternel de la solidarité universelle.

Mais, hélas! affaissés sous le poids de longues années de souffrances, ces peuples, réveillés comme en sursaut, à la

grande voix de l'occident, n'ont pu se lever qu'un instant, pour retomber aussitôt dans les serres de leurs vautours.

Le bruit sinistre des instruments de guerre gronde encore sur les nations, et les satellites de la tyrannie accourent des régions du nord, comme une nuée d'oiseaux de proie. Ils s'apprêtent à porter la dévastation dans les campagnes, le pillage et l'incendie dans les cités.

Pour encore un peu de tems la voix des apôtres de la régénération humaine sera étouffeé, et le sang des martyrs de la vérité, vainement prodigué : car l'ennemi est encore debout. Les chaînes de l'esclavage ne sont pas toutes brisées, et l'on voit encore des glaives qui brillent, et l'on entend encore le bruit des citadelles qui grondent.

Les tyrans se vengent de leur défaite. Ils règnent et ils dominent de nouveau, comme si leur puissance devait être éternelle. Le perfide continue de marcher dans sa perfidie, et le méchant ne se détourne point de la voie du mal.

Ceux qui étaient opprimés sont retombés sous l'oppression, parce qu'en secouant leurs chaînes, ils n'ont pas su entrer dans les voies de la vérité et de la justice, ils n'ont point compris la solidarité qui devait les unir et les rendre invincibles. C'est pourquoi un joug plus pesant encore que celui qu'ils avaient brisé, les accable de nouveau ; ils sont écrasés sous des étreintes plus cruelles ; et leurs fers, sont devenus plus lourds et leurs malédictions plus terribles.

Mais quand cette justice universelle des nations, qui unira tous les peuples par les liens puissants d'une fraternelle solidarité, aura établit son règne parmi les hommes, alors ils seront remplis d'une force inconnue qui leur fera broyer tous les oppresseurs qui pèsent sur leurs têtes, comme les mottes d'un champ que l'on herse ; et jamais ils ne renaîtront de leur poussière, parce que le Seigneur sera avec ceux qui marcheront dans les voies de la vérité et de la justice.

Pour quelque tems encore ceux qui gouvernent par le fer et l'hypocrisie se livrent à leurs criminels ébats et ils disent : l'ordre règne et la paix est rétablie.

Et de tous côtés l'on entend le bruit confus des chaînes, que répètent les échos sinistres des cachots. Et du fond de ces cachots, s'exale un affreux concert de lamentations, de sanglots, d'imprécations et de blasphèmes.

La France a pleuré sur vos douleurs, ô nobles peuples d'Italie, de Hongrie et de Pologne ; parce que le vautour vous a pressé dans ses serres homicides et que le tigre des forêts s'est rué sur vous et sur vos femmes et sur vos enfants ; parce que la fureur du glaive s'est déchaîné contre vous, avec la cruauté du desespoir, et que le pillage a saccagé vos vignes et l'incendie dévoré vos moissons.

La joie et l'allégresse ont fui vos campagnes les plus fertiles. On n'entend plus, à travers vos champs et vos vergers, ce folâtre épanouissement de la gaîté, qui délasse au retour du travail. Vos voix sont muettes et vos cœurs navrés d'amertume.

C'est pourquoi l'angoisse a brisé les cœurs sympatiques des enfants de la France, et, comme les sons plaintifs d'une harpe de deuil, leurs soupirs vous ont accompagnés sur le chemin épineux de votre calvaire.

Leurs bras sont désarmés et leurs lèvres sont muettes ; parce que les guides en qui ils avaient mis toute leur confiance les ont conduits dans des sentiers détournés et ont égaré leurs pas dans le dédale de nouveaux mensonges. Mais ils fourbiront de nouvelles armes, qu'on ne brisera plus entre leurs mains, et ils traceront de nouvelles routes, d'où nul ne saura les faire dévier. Alors ils voleront vers vous, et vos chaînes tomberont ; et vos biens et vos femmes et vos enfants vous seront rendus ; et vos bourreaux seront ensevelis sous les ruines de vos cachots.

Ils sont fiers aujourd'hui, parce que vous ployez sous

le poids de leurs fers. L'ordre règne, disent-ils, quand l'abattement de la souffrance a vaincu tous les courages, et que, le pied sur leurs victimes, ils leur présentent la pointe du glaive!

L'ordre règne, quand le faible est dans l'oppression et que le juste mendie le trépas pour échapper aux horreurs de la faim!

L'ordre règne, quand le méchant, élevé aux honneurs, regorge de richesses; quand l'innocent, abreuvé d'outrages, subit la sentence injuste de juges qui ont vendu leur conscience, et que ses fils sont errants sous le soleil.

L'ordre règne! Et le mensonge, l'hypocrisie, la corruption, la cruauté et la rapine, sortis des régions infernales de la tyrannie, comme d'une outre empestée, ont étendu leurs ravages sur toute la terre. Et le voisin dérobe à son soisin; et celui-ci soustrait à un troisième ce qu'un autre lui volera le jour suivant. Le crime ne connaît plus de limites, l'iniquité distille son venin sur toute la nature, et les choses mêmes les plus saintes en sont souillées, comme de la bave impure d'un reptile. Et les peuples deshérités n'ont ni bonheur, ni repos, ni trêve; et leurs tyrans ombrageux ne cessent de battir des prisons, pour y renfermer la race humaine.

On ne rencontre de tous côtés que gibets et cachots; le sang coule sur les places pupliques; on pend et on égorge sans pitié. La fureur des bourreaux n'a plus de frein, et les droits de l'humanité les plus sacrés sont foulés aux pieds.

Malheur! Malheur! Le sang déborde, et leur rage n'est point assouvie. Ils s'abattent sur les cadavres de leurs victimes, comme les aigles et les vautours sur des corps morts. La terre fond en larmes et les cieux se couvrent de deuil, à cause de tant de carnage!

Ils chargent de chaînes les bras des peuples, et ils les

poursuivent avec le fer et le feu. Ils versent le sang par torrents, leurs victimes sont saturées d'outrages jusqu'au dernier soupir, et, avant même que le dernier souffle ait expiré sur leurs lèvres, leurs corps sont jetés à la voirie, comme des cadavres d'animaux immondes.

Pour comble d'horreur, des vierges pures sont brutalement arrachées des bras de leurs mères et livrées sans merci aux outrages d'une soldatesque effrénée! Et, flétries avant l'hiver, par le contact impur des bourreaux de leurs pères, ces tristes victimes de leur lubrique fureur appellent à leurs secours le trépas, contre l'abîme de la honte et l'angoisse du désespoir!

Cet ordre, dont se targue leur orgueil et que leur bouche hypocrite glorifie, c'est le triomphe éphémère de la force sur le droit, du mensonge sur la vérité; c'est le comble de la lassitude et de l'épuisement des nations écrasées; c'est le sombre et muet désespoir des peuples, impuissants contre la tyrannie, dont ils subissent le joug de fer; c'est le bâillonnement de toutes les bouches qui prophétisaient le bonheur de l'humanité; c'est le règne du vautour sur les tombeaux, dans les ténèbres d'une nuit profonde!

Mais les tyrans ne siègent plus sur leurs trônes; ils campent au milieu de leurs armées, et ils s'abritent derrière les murailles de leurs fortresses. Ils ne règnent plus par le sceptre, mais par le fer, et ils disent.

"L'épée est sainte!"

Et ce cri infernal a retenti parmi les nations frémissantes, comme la voix sépulcrale de spectres en démence.

Mais l'ange du Seigneur, qui veille sur les peuples, a répondu:

"L'épée est maudite, et la fin de son règne est proche!"

Et déjà, dans les régions qui s'étendent entre l'ocean et la méditerranée, de la Baltique à la mer noire, du Rhin

au Danube et du Danube jusqu'à la Néva, l'Esprit libérateur a dressé sa tente, et le glaive aura bientôt cessé de régner.

Partout les peuples s'uniront au nom de la liberté contre l'esclavage, au nom de la lumière contre les ténèbres, au nom de l'Humanité contre la misère.

L'ennemi, dans un effort suprème, concentre ses forces et rassemble ses soldats par milliers, il cherche à réunir les débris de son sceptre abattu, mais ses efforts seront vains: car devant l'union formidable de tout ce qui produit, de tout ce qui fonde, de tout ce qui travaille et de tout ce qui pense, l'armée de la destruction s'arrêtera impuissante, et l'épée sera vaincue par le hoyau.

La tyranie est encore debout; mais ses forces l'abandonnent, et, avant de succomber pour jamais, elle lance ses derniers escadrons sur les champs de bataille, et elle vomit sur le monde ses dernières imprécations.

La lumière commence à se dégager des ténèbres et l'on voit à l'horison le flot qui monte, monte sans cesse, et s'annonce menaçant et terrible.

Vainement les hommes d'iniquité, élevènt la digue, le flot courroucé la renversera, et submergera les insensés qui la construisent avec tant d'efforts!

Car ce flot qui monte, c'est le flot des malheureux que les oppresseurs maintiennent sous les étreintes de le faim, du froid et de toutes les tortures, c'est le flot de ceux qu'ils compriment soùs la verge de fer de leur inique domination. Et, c'est aussi le flot de l'ignorance, qui ne sachant à quoi s'en prendre des maux qui l'accablent, confondra, dans une commune réprobation, le juste et l'injuste, le bien et le mal, le vrai et le faux et, dans un foudroyant accès de colère, ne fera de tout qu'un monceau de ruines.

Tremblez, oppresseurs des nations, et vous satellites

infâmes qui soutenez leur puissance pour partager le fruit de leurs rapines : car le calme apparent de cet ordre cruel établi dans le sang est gros d'orage. Ce linceuil de ténèbres dont vous couvrez les peuples, c'est le brouillard qui, étendu sur les eaux des vallées, y puise les éléments de la tempête et envoie dans les flancs de la nue les traits de feu qui vont fondre sur vos têtes avec l'explosion de la foudre.

Tous ces peuples chargés de fer et accablés de souffrances, qui refoulent silencieusement leurs plaintes au fond de leur âme, se lèveront ensemble, en jetant de grands cris ; et leurs voix seront entendues jusqu'au delà du grand-océan. L'air frémira de leurs acclamations bruyantes, et la terre, violemment agitée par leurs marches rapides, tremblera sous le bruit de leurs pas.

La Néva épouvantée roulera des flots de sang ; l'herbe de ses bords sèchera, les plantes languiront de tristesse et la verdeur des champs s'évanouira.

La colère de seigneur se lèvera sur les méchants. Il fera monter contre eux plusieurs peuples, eomme une mer en courroux fait monter ses flots.

L'Esprit soufflera sur les sépulcres mêmes de leurs victimes ; et leur ombre irritée paraîtra ressussiter à cet instant suprême ; et elle se dressera terrible et menaçante, pour lancer un dernier anathème à la face des bourreaux épouvantés !

Ils trembleront devant le peuple, comme la feuille des arbres, ils ramperont sur la terre et se rouleront dans la poussière, comme des serpents blessés à mort.

Ils ont dit dans leur orgueil : nous avons fait un pacte avec la mort, nous avons contracté une alliance avec l'enfer ; lorsque les maux se déborderont comme des torrents, ils ne viendront point jusqu'à nous, parce que nous avons mis notre confiance dans le mensonge et que

le mensonge nous a protégé.

Mais l'espérance qu'ils ont fondé sur le mensonge se dissipera comme la fumée, et la pacte qu'ils ont fait avec la mort sera rompu, et l'alliance qu'ils ont contracté avec l'enfer ne subsistera plus, et, lorsque les maux se déborderont comme des torrents, ils en seront accablés.

Tout ce qui aura été planté sur le mensonge sera emporté par le vent. Toutes les lois injustes tomberont en lambeaux comme un vêtement usé. Mais ce qui sera planté sur la justice bravera la violence des orages et passera dans les âges futurs, de génération en génération.

Que le fort ne s'exalte donc point dans sa force, et que le riche ne se prévale point de ses richesses : car le peuple qui marchait dans les ténèbres verra une grande lumière ; et le jour se lèvera pour ceux qui habitent dans les régions de la nuit.

Le joug qui pèse sur eux sera brisé ; la verge qui leur déchire la flanc sera arrachée des mains du bourreau et jetée au feu, et le sceptre qui les écrase, sera broyé comme le grain qui passe sous la meûle.

Alors les opprimés, dégagés de leurs liens, fouleront les parvis des palais déserts, et les filles des cités du carnage courront dans les champs, comme l'oiseau qui prend ses ébats, comme les petits de l'hirondelle qui s'envolent de leurs nids.

VII.

Le grand jour de la délivrance se lèvera bientôt sur tous les opprimés, et sur tous ceux qui sont plongés dans l'affliction et les ténèbres de la vie.

Le grand jour de la délivrance luira bientôt sur toutes les nations opprimées. L'aiguille marche sans cesse sur le

cadran, et quand l'heure aura sonné le peuple se lèvera pour la justice, et son bras vengeur s'étendra sur la tête du criminel, et le méchant sera dans la consternation, et le vers du remords dévorera ses entrailles.

Alors les hommes d'iniquité fuiront au fond des cavernes dans le creux des rochers et dans les antres de la terre les plus inaccessibles à la lumière. Ils entreront dans la pierre et s'enfonceront dans les grottes les plus profondes, pour se mettre à couvert de la terreur qui marchera devant lui.

Ils deviendront comme un chêne que l'hiver a dépouillé de ses feuilles, et comme un jardin qui est sans eau. Ils trembleront comme les arbres des forêts, que le vent agite, et leur puissance sera comme un amas d'étoupes sèches, qu'une éteincelle embrase et réduit en cendres.

Les rois effarés, ivres de terreur et de folie, seront pris de vertiges. En vain ils demanderont à leur épouvante la force de fuir; accablés sous le poids de leurs couronnes, qu'ils ont trempées dans le sang des peuples, ils succomberont à leur défaillance.

Quelques-uns encore, pour conserver l'apparence d'une splendeur flétrie et l'illusion d'une puissance qui leur échappe, s'enveloppent dédaigneusement du manteau de leur fol orgueil, et, dans le paroxysme de leur rage, frappent des coups redoublés et de plus en plus terribles, et s'épuisent en vains efforts pour comprimer, sous la lourdeur de leur sceptre de fer, les nobles aspirations des peuples, qui marchent vers les régions de la justice et de la liberté. Ils oublient, les insensés, que Dieu a dit à la vague: tu te briseras contre le roc!

Ils appellent les peuples leurs sujets et veulent dominer sur eux au gré de leurs caprices. Mais, quand le jour de la justice se lèvera sur le monde, les peuples leur diront,

à leur tour ; " fuyez et soyez maudits ; car vous avez renié la parole du Fils de l'Homme.

" Nous étions dans la défaillance, et, pour apaiser notre faim, vous nous avez donné à manger la pourriture devos cachots ; nous avions soif, et nous avons bu nos larmes ; nous étions nus, et vous nous avez donné, pour vêtement, la vermine, et pour couche, la paille infecte de vos prisons ! "

Alors, dans le râle de leur délire, ces viellards surannés essaieront de briser, dans leurs mains débiles, le signe de la délivrance ; et ce signe victorieux les dispersera, et ils s'évanouiront, comme les noirs fantômes des tombeaux, aux premiers rayons du soleil levant.

Ils ont étendu sur le monde le hideux manteau de leur décrépitude, et ont voulu l'enchaîner dans la rouille de leur vétusté, qu'ils appellent la tradition. Ils ont appelé à leur aide la ruse et le mensonge, pour opprimer les peuples, en les divisant ; et l'oppression, en les unissant, les a fortifié contre leurs oppresseurs.

Ils ont versé le sang comme l'eau des fontaines, et le sang est retombé sur leurs têtes. Ils ont semé la corruption, et la corruption a dévoré leurs entrailles. Ils ont voulu étouffer la liberté, et son souffle les a calcinés comme la cendre d'un cratère.

Ils ont caché la lumière sous le boisseau, et la lumière a éclaté malgré eux, et ses rayons pénétrants les ont éblouis et rendus aveugles.

Ils veulent anéantir la science et la pensée, de peur qu'elles ne régimbent contre la tyrannie, mais la pensée brisera les chaînes des peuples, et la science affranchira la race humaine.

VIII.

Frayeur qui saisira tous ceux qni pèsent sur les nations, lorsque le vent de la liberté soufflera sur le monde.

Mais quoi ! à peine le vent de la liberté se lève, et déjà je les vois qui fuient à travers la plaine. Ils cherchent un abri sous les grands arbres ; ils disparaissent derrière les buissons et les haies, et ils s'enfoncent dans les ravins des vallées, pour chercher un refuge contre la colère du peuple.

Orgueilleux et puissants de la terre, pourquoi vous cachez-vous ? Qui donc vous a avertis, races de vautours, de fuir le courroux qui va éclater sur vos têtes ? Déjà la cognée est à la racine de l'arbre, et vous serez coupés comme du bois mort.

Le Fils de l'Homme est venu signer de son sang, à la face de l'univers, la sentence terrible de votre condamnation.

Tremblez, race hautaine ; car votre front, couvert d'un opprobre indélébile, est marqué du sceau de la réprobation universelle.

Entendez-vous les cris de ces enfants, arrachés des bras de leurs mères éplorées, brutalement entraînés loin du toit paternel et emmenés captifs dans les légions des bourreaux de leur patrie ?

Les chemins et les places publiques retentissent, de toutes parts, de leurs plaintes et de leurs sanglots déchirants.

Entendez-vous les pleurs et les cris de désespoir de leurs mères, et ces scènes lamentables qui s'elèvent du sein de leurs familles, comme un immense concert de désolation ?

Mais un bruit sourd et lugubre gronde dans le lointain. La cloche de la liberté tinte le glas de vos funérailles, et

bientôt vos cadavres seront scellés dans les sépulcres mêmes de vos victimes.

Fuyez dans les lieux les plus élevés, cachez-vous dans les antres les plus profonds, doublez d'une robe d'airain les portes de vos remparts, rendez inaccessibles les hauteurs de vos citadelles ; partout le bras de la justice du peuple vous atteindra, et vous n'échapperez point aux traits de sa colère. Vos cadavres tomberont à terre comme une haie d'épines qu'on arrache et comme les javelles tombent derrière le moissonneur ; et il ne se trouvera personne pour les relever, parce que la lèpre de l'iniquité a souillé vos voies.

IX.

Aveuglement des ministres des rois.

Il se passe sur la terre des choses étranges. L'esprit du sage en est saisi d'étonnement, et l'âme du juste navrée de douleur.

Les chefs inhabiles, qui se donnent la mission de guérir les maux de l'Humanité, ignorent la nature et la profondeur des plaies qui la rongent, et lui appliquent des remèdes qui irritent ses souffrances au lieu de les calmer.

Les ministres des rois ne marchent point dans les sentiers de la justice, et l'équité ne dicte point leurs jugements. Ils mettent leur confiance dans le mensonge et la vanité. Ils sèment les orages et recueillent les catastrophes.

Leurs pieds courent pour faire le mal ; ils se hâtent de répandre le sang innocent ; leurs pensées sont des pensées injustes, et leurs efforts ne tendent qu'à perdre ou à opprimer tous ceux qui leur font obstacle.

Ils ne connaissent ni la voie de la paix ni les régions de la lumière; mais ils se tracent des chemins faux et tortueux; et quiconque les y suit, tombe avec eux dans les ténèbres.

Aveugles sentinelles des rois, vous êtes comme des chiens sans odorat, qui ne sentent rien venir, comme des gardes-côtes infidèles, qui occupés a recueillir les épaves, n'aperçoivent ni le flot qui monte ni le nuage qui se condense.

Vous écoutez de vos oreilles, et vous n'entendez point; vous regardez de vos yeux, et vous ne voyez point, parce que votre cœur s'est appesanti; vos oreilles sont devenues sourdes, et vous avez fermé vos yeux, de peur que vos yeux ne voyent, que vos oreilles n'entendent, et votre cœur s'est appesanti, de peur qu'il ne comprenne; car quiconque fait le mal hait la lumière, et ne s'approche point de la lumière, de peur que ses œuvres ne soient condamnées.

Vous êtes des aveugles qui conduisent des aveugles, et si un aveugle en conduit un autre, ils tombent tous deux dans la fosse.

L'artiste habile sculpte sa statue sur une matière saine et inaccessible aux atteintes du ver et de la pourriture, et l'élève ensuite sur une base solide. Les rois, au contraire, choisent, pour gouverner, les hommes les plus vains et les plus corrompus.

Ils ont cru planter de bons plants, parce qu'ils les ont tirés de pays étrangers; mais ce qu'ils auront planté ne produira point. La fleur apparaîtra dès le matin, et, quand l'heure d'en recueillir le fruit sera venu, on ne trouvera que des avortons.

X.

Extravagance des députés du peuple.

La confusion est partout, dans les assemblées des législateurs comme dans les conseils des ministres, et les lois que les députés élaborent avec tant de solemnité et de déférence apparante pour les droits publics, ne sont, en réalité, que des trames habilement ourdies contre le peuple, et dont les rois se servent avec adresse pour perpétuer leur domination.

Et, de même que les rois et leurs ministres, ceux qui font les lois tombent dans l'extravagance et livrent leur cœur à l'iniquité. Leur bouche prononce des mots qui n'ont point de sens dans leur esprit. Ils dissimulent le mal qu'ils veulent faire et parlent aux hommes un langage emmiellé et hypocrite, pour voiler la perfidie de leurs intentions. Ils réduisent ainsi à l'extrémité l'âme du pauvre et ôtent à celui qui a faim le dernier morceau de pain qui lui reste.

Le cœur de celui qui trompe est comme un guêpier rempli de malignités; et la langue du fourbe et de l'orgueilleux ne distille que le fiel du mensonge, pour perdre les pauvres et les humbles, qui parle selon la justice et la vérité.

Les députés du peuple lui fabriquent des lois obscures et innintelligibles, pour les interprêter ensuite diversement, selon la convenance de leurs projets de domination. Mais, à force de tout obscurcir, ils deviennent eux-mêmes comme des aveugles qui marchent à tâtons le long des murailles. Ils se heurtent, en plein midi, à chaque borne, comme s'ils étaient dans les ténèbres, et finissent par tomber dans le royaune des morts.

Vous vous dites sages parce que vous êtes les dépositaires de la loi! Et moi je vous dis que la plume

des docteurs de la loi est une plume d'erreur, parce qu'elle n'a jamais écrit que le mensonge.

Parmi tous les enfants que vous avez engendrés, nul ne sera votre soutien, et aucun de ceux que vous avez nourris ne tendra la main pour vous secourir.

C'est en vain que, pour étouffer la lumière de la vérité, vous appellerez à votre aide tout l'arsenal de votre jurisprudence, et que, pour arrêter la marche de la Liberté, vous invoquerez bien haut le respect de vos lois; la lumière de la vérité vous repoussera dans vos ténèbres, et la Liberté passera par dessus vos têtes.

Laissez donc le champ libre, écartez-vous du chemin que vous encombrez, et ôtez de la voie du peuple tous les pièges que vous y avez tendus pour le faire tomber.

XI.

Vices et débordements du monde de la tyrannie.

Le monde de l'oppression et de l'erreur se dissout dans une atmosphère de sang et d'iniquités. De toutes parts il présente aux yeux de juste attristé le hideux spectacle de ses débordements.

L'immoralité de tous les hommes de gouvernement est à son comble. Ils trafiquent de tout: de leur pouvoir pour se rendre redoutables aux petits et les dominer, des pleurs de ceux qui souffrent, pour rendre leurs souffrances plus poignantes encore; ils trafiquent de la vie même des faibles, et, pour s'élever, ils passent sur leurs cadavres.

Ils trafiquent et ils trahissent. Ils endorment la simplicité crédule, pour mieux l'assujettir. Ils flétrissent l'innocence du venin de leurs discours empoisonnés. Pour eux, rien n'est sacré: Ils fouillent au fond des cœurs, pour y découvrir des germes de vices, afin de

triompher, avec moins d'obstacle, de leur résistance et en faire les instruments de leurs propres vices. Ils achètent les consciences par l'appât de l'or et par l'étreinte de la misère. Ils jettent leur hameçon à la femme pauvre, que le travail de ses mains ne peut soutenir, et, si elle hésite à y mordre, ils font apparaître à ses regards le spectre de la faim, et, d'un jeste impassible comme le regard du bourreau, ils lui montrent le chemin de la fosse.

L'iniquité engendre la souflrance, et la souffrance engendre le crime. Le désordre règne partout; les notions du juste et de l'injuste se confondent dans l'esprit même de ceux qui ont le cœur droit; et nul contentement, nul bonheur, nulle joie réelle ne peut surgir de ce chaos d'immoralités, de ce bourbier de tous les vices. La terre est comme une vallée du royaume de la mort, où toute fleur est flétrie avant de s'épanouir, où toute plante, viciée dans sa sève, se dessèche avant de croître. Les feuilles n'y verdissent point et les fruits n'y arrivent point à maturité.

La cupidité, protégée par le fer et les cachots des rois, ne garde plus de mesures; elle envahit, elle outrage, elle avilit tout, jusqu'aux choses les plus saintes et les plus dignes de respect.

Et tous ceux qui gouvernent, accumulent persécutions sur persécutions, rigueurs sur rigueurs, forfaits sur forfaits; et la balance même de la justice n'est plus, entre leurs mains, qu'un fléau aveugle, dont ils frappent, sans distinction, l'innocent, comme le coupable. Ils ne voient pas, les insensés! qu'ils sèment partout la poudre sur le sol qui les porte, et que, lorsque la mesure sera comble, une seule étincelle suffira pour tout embraser et les ensevelir sous les flammes de l'incendie.

Les yeux fermés à la lumière et le cœur durci par l'habitude du crime, ils n'apperçoivent pas le gouffre

qu'ils creusent eux-mêmes sous leurs pieds, et ils n'entendent pas le mugissement sonterrain du volcan, prêt à les engloutir sous le déluge de sa lave brûlante.

XII.

Malédictions qui vont éclater sur tous ceux qui commettent le crime et l'injustice.

Un jour viendra où les superbes et les suppôts de la tyrannie seront comme la paille qui voltige à travers les flammes dévorantes d'une grande fournaise. Tous les arbres qui n'auront porté que des fruits d'iniquité, seront consumés jusqu'a la racine. La justice se lèvera sur les opprimés, dans tout l'éclat de sa lumière bienfaisante et réparatrice ; les pauvres et les humbles trouveront leur salut sous son aile et tressailleront de joie, comme le fils de la genisse bondit sur l'herbe fraîche à la venue du printems.

Je vous le dis en vérité, je jour-là est proche. Déjà l'écho des plus hautes montagnes répète les cris de guerre qui s'élèvent de divers points de la terre et le bruit confus de la mêlée de plusieurs peuples et de plusieurs rois, qui luttent, ceux-ci pour le maintien de l'oppression, ceux-là pour la conquête de l'indépendance.

Armé de la verge de sa justice, le suprême compensateur de toutes choses s'apprête à venger les injures de l'Humanité. Il restituera aux pauvres le fruit de leurs sueurs, humiliera l'orgueil des méchants et abattra l'insolence de ceux qui se rendent redoutables aux humbles et aux petits.

L'indignation du Seigneur éclatera sur ceux qui auront commis le crime et l'injustice ; la terre en sera ébranlée jusque dans ses fondements, et le monde embrasé par le

feu de sa colère, rejettera de son sein toutes les iniquités des hommes, et dévorera toutes les souillures humaines.

Ecoutez les paroles de l'Esprit, vous qui écrasez le faible et qui pressurez l'indigent :

Malheur à vous, princes et rois, riches et grands de la terre, qui absorbez, à vous seuls, tout la substance des pauvres et dont les demures sont pleines de la dépouille du peuple ! Votre cœur n'est q'un foyer d'orgueil, un affreux repaire de turpitudes et d'injustices, et votre oreille, sans cesse ouverte aux hypocrites louanges de la flatterie, se ferme, sans pitié, aux cris de détresse des malheureux, tristes victimes de votre rapacité !

Malheur à vous, qui faites du mal le bien et du bien le mal, qui donnez aux ténèbres le nom de lumière et à la lumière le nom de ténèbres, qui couvrez vos iniquités du manteau de la justice et appelez injuste ce qui trouble la sécurité de vos larcins !

Malheur à vous, qui tenez la balance de la justice et qui, pour des présents condamnez le juste et donnez droit à celui qui a tort !

Malheur à vous, qui faites des lois d'iniquité et des ordonnances injustes, pour étouffer les plaintes de ceux qui souffrent et accabler de tortures l'innocence des faibles, qui n'encensent point les orgueilleux débordements de votre corruption !

Malheur à vous, qui déportez dans des régions lointaines tous ceux qui font ombrage à vos projets d'envahissement, qui dévorez les dernières ressources de vos victimes et mettez au pillage le bien de leurs femmes et de leurs enfants !

Vous, qui dites : Si nous laissons agir les hommes généreux qui veulent la liberté, tout le monde croira en eux, et ils voudront étendre au loin la propagation de leurs idées, et les étrangers viendront et détruiront

notre ville. Il faut que le peuple soit enchaîné et sacrifié.

Malheur à ces hommes par qui le peuple aura été trahi! Malheur à eux, car ils seront pris comme des bêtes fauves poursuivies par les chasseurs, et le peuple venant à passer devant eux, s'en détournera avec dégout, et leur nom sera maudit comme celui de l'Iscariote!

Race de vipères, race d'hommes hypocrites, comment pouvez-vous dire de bonnes choses, vous qui êtes méchants? Au jour du jugement, vous rendrez compte de toutes vos paroles impies; on vous jettera à la face les livres de vos lois et de vos décrets injustes, et vous serez jugés et condamnés par vos propres paroles et vos propres ordonnances!

Malheur à vous qui mettez votre confiance dans la calomnie que vous accumulez sur la tête du juste, parce que la lumière percera les ténèbres, et qu'alors votre calomnie retombera sur votre propre tête et vous écrasera de ses ruines, comme une haute muraille, qui, sapée dans ses fondements, s'entr'ouvre, et se brise, en tombant, comme une vase de terre!

Malheur à ceux qui tourneront les yeux vers le nord et qui enverront des ambassadeurs aux rois de l'est et du septentrion pour demander du secours, qui espèreront dans la force de leurs chariots de guerre et dans la multitude de leurs chevaux, mais qui ne se seront point fortifiés dans l'amour du peuple par la justice: car le Seigneur s'élèvera contre la maison des méchants et contre le secours de ceux qui commettent l'iniquité.

Ils s'appuieront sur la bayonette de l'autrichien, du russe ou du cosaque, et elle leur percera la main; leur force s'évanouira comme la fumée, et la nuée de leurs escadrons sera dispersée comme la poussière des chemins, qu'un tourbillon chasse devant lui; les rois et les chefs de leurs armées s'enfuiront pleins d'effroi, et la même

ruine enveloppera les oppresseurs, avec ceux qui étaient accourus à leur défense.

Malheur à vous, qui accablez les humbles sous le poids de votre mépris, et qui, dans l'excès de votre dédaigneuse arrogance, ne considérez les pauvres que comme une vile multitude: car un jour viendra où, plongés vous-mêmes dans l'oubli, vous ne serez plus l'objet que d'une méprisante pitié!

Malheur à vous, chefs aveugles des nations, qui, semblables à des pilotes inhabiles, ne savez guider le vaisseau de l'Humanité que vers les écueils et les tempêtes; malheur à vous, car vos cordages usés ne peuvent plus lutter contre la force des vents, et votre mât vermoulu craque sous l'effort de la voile!

Malheur à vous tous, dont le glaive s'est enivré du sang des peuples et dont les somptueuses demeures se sont enrichies de leurs dépouilles! Votre race est comme la race des oiseaux de proie. C'est porquoi vous et vos rejetons, consumés jusqu' à la racine, ainsi qu'un faisceau de ronces que l'on jette au feu, ne serez plus que comme un monceau de cendres, après un grand embrasement. Les orties croîtront dans vos palais, les buissons couvriront vos remparts et les troupeaux paîtront sur les hauteurs où furent vos citadelles; parce que vous avez foulé aux pieds la justice et fermé la bouche aux apôtres de la vérité!

XIII.

Malédictions sur ceux qui profitent de leur argent pour pressurer le peuple, qui mettent toute leur confiance dans la puissance de leurs trésors, et qui abritent leur iniquité derrière le prestige de leurs richesses.

Ecoutez aussi, vous, dont le cœur, depuis longtems inaccessible à tout sentiment d'humanité, n'est plus le

foyer que d'un insatiable égoïsme, vous, qui, dans l'accès de votre impatiente cupidité, murmurez ces paroles sinistres :

"Quand donc finiront ces mois, stériles pour nous, où tout est en abondance et à bon marché et où nos marchandises ne peuvent pas nous rapporter le double du prix qu'elles nous ont coûté ? Quand viendront donc enfin ces jours de disette, où nous pourrons ouvrir nos greniers, vendre bien cher et à fausse mesure le grain que nous avons accaparé, peser dans de fausses balances l'argent qu'on nous apportera, nous rendre, par nos richesses, les maîtres des pauvres, et nous les assujetir, en leur vendant au poids de l'or les criblures de notre blé ?"

Je vous le dis en vérité : Malheur à ceux qui auront mis leur confiance dans les fruits de leurs rapines et entassé dans leurs maisons les produits du labeur du pauvre ! Comme des renards pris au trébuchet, ils tomberont eux-mêmes dans leurs propres pièges.

Malheur à ceux qui élèvent des monceaux d'or pour s'y retrancher, comme derrière un boulevard inattaquable ; car les trésors qu'ils entassent, ne sont que des trésors de haine et de vengance, accumulés sur leurs têtes coupables. Et ils tomberont dans la mêlée de tous les égoïsmes qui se heurtent, de toutes les ambitions qui se combattent, et ils seront enveloppés dans les flammes de l'incendie qui va éclater sur toutes les iniquités humaines.

Malheur à celui qui accumule trésors sur trésors pour assouvir sa criminelle avarice, et qui, dans son orgueil, bâtit sa demeure sur les lieux élevés, comme pour défier le peuple, du haut d'une redoutable forteresse !

Il a dit dans son cœur : Quel bras pourra m'atteindre et quelle force sera capable de me renverser ? Et, en un jour de tempête, l'ange du signeur qui plane sur

manité, a heurté de son aile le donjon de son fort, et
rt, en s'écroulant, l'a écrasé sous ses ruines.

nés! qui, assis sur vos coffres-forts, et protégés
annie, vous croyez à l'abri du souffle de la
s serez surpris comme le chasseur habile
up dans son repaire. Et, quand vous
vol jusque dans les régions où plane
placeriez votre nid parmi les astres,
és par une main plus puissante que

s yeux vers le cièl, et un voile
à vos regards; vous les abais-
, et ils n'appercevront plus que
les lieux où furent vos trésors.

, en ce tems-là, une grande secousse ébranlera le monde, comme l'explosion de la mine ébranle le roc dans lequel elle éclate. Le cœur des rois sera noyé dans des flots d'amertume, et l'aiguillon du remords percera les entrailles des princes. Les faux prêtres et les faux docteurs, qui prêchent au peuple des doctrines de mensonge seront éblouis et frappés de vertige par l'éclat subit et innattendu de la lumière, que, depuis des siècles ils compriment sous le boisseau. Leurs chaires et leurs tribunes, éclairées par le soleil de la vérité, ne seront plus pour eux qu'un objet de consternation et d'effroi; et ils fuiront les lieux révérés qu'ils ont soullé de leur parole hypocrite, de peur que les pierres de la voute ne se détachent pour les écraser.

Les rois et les chefs d'armée et les maîtres de la parole, qui furent leurs soutiens, rempliront les chemins de leurs hurlements et de leurs cris d'angoisse; parce qu'ils ont oublié la justice et rendu leurs voies criminelles. Ils se regarderont les uns les autres avec stupeur, et leur face sera dessechée, comme si elle avait été brûlée par le feu.

C'est en vain qu'ils chercheront à ressaisir l'instrument du mensonge, qui les a soutenus pendant les siècles passés; ils échoueront dans leurs tentatives, et ne s'assoieront point au banquet de la régénération universelle des peuples.

La grande voie de l'Humanité est ouverte, et la marche de ses destinées est tracée, et nulle puissance au monde ne peut arrêter les décrets de l'Eternel.

Ni la force des armes, ni les tortueuses menées de la diplomatie ne résisteront à l'envahissement du torrent débordé. Car les peuples ont vu la lumière qui est descendue d'en haut; et les voies nouvelles où ils entreront ne seront plus semées de pièges.

Le tems marche impitoyable, aucun obstacle ne l'arrête, et les efforts réunis de tous les hommes d'iniquité ne saurait le faire rétrograder. De jour en jour, d'heure en heure, le genre humain gravit, avec courage et persistance, cette formidable étape du siècle présent, qui, à travers les décombres des siècles passés, doit le conduire enfin dans les régions heureuses du monde nouveau.

Et maintenant, prêtez l'oreille et écoutez ce bruit étrange qui gronde dans le lointain, comme le mugissement d'une grande cataracte. Ce sont les pas de l'Humanité, qui poursuit sa marche vers de mystérieuses destinées; et la terre, en roulant dans l'espace, en marque les étapes dans la succession des siècles.



MARCHE DE L'HUMANITÉ A TRAVERS LES SIÈCLES.

XIV.

J'ai considéré la nature de l'homme et toutes ces merveilles de la Création qui naissent, grandissent et disparaissent dans le mouvement universel de la vie des êtres, j'ai remarqué l'existence des choses qui se développent dans les tems présents, j'ai porté aussi mon attention sur celles qui ont existé dans les siècles passés, et voici ce que j'y ai vu :

L'Humanité a ses périodes de croissance, comme l'homme a les siennes dans les divers âges de sa vie. Il en est de même de tout ce qui respire, de tout ce qui croît et se développe dans la nature, de tout ce qui nait dans l'esprit et de tout ce qui surgit au sein des sociétés humaines.

Or, au commencement, l'Humanité était jeune encore ; et la terre était belle et verte et féconde. C'était l'âge d'or, l'âge du bonheur primitif dans les délices du Paradis terrestre.

C'était l'innocence de l'enfant, heureux d'un papillon qui vole, d'un oiseau qui chante, d'une source qui coule, d'une fleur qui s'épanouit, heureux enfin des mille joies de l'enfance, ignorant les vicissitudes et les chagrins de la vie humaine, et dormant en paix au sein de son heureuse insouciance.

Cependant l'Humanité grandit, et cet état de bonheur primitif ne lui suffit plus. Son intelligence se développe et s'étend dans une sphère plus grande et plus élevée ; elle cherche Dieu ! La brise matinière rafraîchit son front, et le souffle divin remue son âme. Des idées nouvelles surgissent dans son esprit, des sentiments et des instincts nouveaux naissent dans son cœur ; et ces sentiments et ces instincts lui servent à la fois de jalons et de boussole,

pour continuer sa route à travers la brume encore épaisse de ses destinées.

C'est ainsi que, dans la succession des siècles, elle marque les phases périodiques de ses transformations et de sa croissance.

De même que l'enfant qui grandit et se développe, se dégage instinctivement des entraves qui brident sa liberté, ainsi l'Humanité qui acquiert le sentiment de sa force, déchire les langes de sa tutelle.

Mais il manque à l'un, comme à l'autre, la boussole de l'expérience.

L'enfant se lance, en étourdi, dans les avantures, au milieu d'un monde qu'il ignore ; et il se heurte à chaque obstacle, et il se dépite, se désillusionne et s'affaisse sous le poids de son propre découragement.

De même l'Humanité, qui, sur la foi de mauvais pilotes, se précipite dans le tourbillon des révolutions, échoue sur des écueils, et succombe sous la violence des vents et des orages politiques qui se déchaînent et s'entrechoquent de toutes parts.

Il en est des peuples, groupés en nations, comme de l'enfant, comme de l'Humanité. Leur croissance et leur développement s'accomplissent suivant les mêmes lois. Ils marchent sans cesse, selon le degré d'intuition de leur âme, vers le but éternel de leurs aspirations divines, et, quand, sur cette voie que Dieu a tracé à leurs destinées, un obstacle se recontre, ils le renversent et passent outre ; et l'impulsion nouvelle qu'il reçoivent de ce choc est d'autant plus forte que l'obstacle était plus difficile à franchir ; et ils marchent, marchent toujours, et aucune puissance humaine ne peut les arrêter, parce que c'est le souffle de l'Esprit de Dieu qui les mène ; et, chaque individu, chaque peuple, chaque nation accomplira néces-

sairement la mission qui lui a été dévolue dans la vie collective de l'Humanité.

Et ainsi, que les hommes marchent par la paix où par la guerre, par le mensonge ou par la vérité, par des chemins droits ou par des chemins tortueux, ils vont toujours en avant, et ils ne peuvent reculer. Ceux qui marchent dans la voie droite sont heureux du chemin qu'ils ont fait, car ils découvrent à l'horison des joies et des splendeurs toujours nouvelles; ils ne sentent point la fatigue dans le voyage, et aucune ombre ne cache la lumière qui les conduit. Mais ceux qui prennent la voie tortueuse sont sans cesse exposés à la souffrance et aux fatigues, parce qu'ils ne marchent qu'à travers les précipices; et, ne voyant point d'horison devant eux, la lumière ne les éclaire point dans leur route.

Bien des hommes sont morts, bien des peuples ont passé; mais tous ont rémpli leur mission respective; et, comme la vie d'un peuple est plus longue que celle de l'individu, la vie d'une nation plus longue que celle d'un peuple, ainsi la vie et la destinée collectives de l'Humanité surpasseront, en grandeur et en durée, celles de tous les individus, de tous les peuples et de toutes les nations réunies ensemble.

XV.

La monarchie d'occident et le météore de la montagne.

Mais voici un peuple qui s'élève du milieu des autres peuples. Le Seigneur lui a dit: "Tu seras le flambeau des nations, et tu marcheras devant la face du Rédempteur, pour préparer ses voies; car, dès le jour de ta naissance, tu as été consacré prophète, pour perdre, et pour sauver, pour détruire et pour réédifier; et la parole

qui sortira de ta bouche, sera terrible comme le tranchant d'une épée, et féconde comme le souffle de l'esprit de vie."

Déjà ce peuple, prédestiné à l'apostolat, a brisé, de ses mains devenues robustes, les lisières de son enfance ; il a rudement écarté la main qui lui fermait la bouche, et s'est élancé vigoureux et intrépide, dans la carrière de sa mission providentielle.

Or, en ce tems-là, une vieille monarchie dominait en occident depuis des siècles. Elle vivait d'orgueil, de corruption et de rapines, et le vice habitait dans ses palais. Elle était vêtue d'or et de pourpre, et sa tête s'élevait au dessus des montagnes, et elle maîtrisait, au gré de ses caprices, ce peuple que Dieu a choisi pour être la lumière des nations. Mais une grande secousse ébranla le sol sur lequel son trône était assis ; et le trône s'écroula, et la monarchie fut renversée, comme un chêne séculaire que l'ouragan déracine ; et, quand le bruit de la tempête eut cessé, on ne vit plus que du sang et des ruines.

Le choc fut terrible, les échos du tonnerre prolongés, et le peuple victorieux resta debout sur un monceau de cendres.

Alors, du côté qui regarde l'orient, sur une montagne battue par les flots de la mer, apparut une lueur semblable à celle d'un météore. Et, après s'être lentement élevée au dessus de la montagne, elle planait dans la région des étoiles, losqu'un souffle brûlant comme le vent qui s'élève des terres arides et calcinées, lança le météore dans l'espace.

Et, à la vue de ce prodige, une grande rumeur se fit dans les contrées de l'occident, et les peuples étaient dans l'attente de ce qui allait arriver.

Et, après un peu de tems, le sol du continent trembla, et un bruit tumultueux d'armes, de chevaux et de chariots de guerre promena ses échos sinistres de contrée en

contrée, avec l'impétuosité des vents qui sifflent dans les anfractuosités des montagnes et balaient les rocs dans les torrents et les vallées. Et, quand le bruit eut cessé, les cités étaient en cendres et les plaines jonchées de cadavres.

Rois de la terre, quel terme mettrez-vous à la frénésie de vos cruautés? Les horreurs du massacre, du pillage, de la dévastation et de l'incendie ne lasseront donc jamais vos mains criminelles? Les trésors de la nature et de l'industrie sont ensevelis sous des ruines; les populations, décimées par le fer de vos soldats, gémissent dans le deuil et dans les larmes; et votre fureur ne s'éteint jamais!

Si la passion de la gloire domine invinciblement vos âmes superbes, ne peut-elle donc se donner carrière dans un champ plus noble que celui de la destruction et du carnage? N'y a-t-il pas des luttes plus honorables que celle du bourreau contre sa victime, des lauriers plus glorieux que ceux qui dégoutent de sang humain, et des victoires plus douces et plus fécondes que celles qui se proclament sur des monceaux de cadavres, au milieu des champs de bataille, dans les plaines dévastées, ou sur les ruines des villes fumantes?

Et, cependant, l'Esprit du mal s'agite encore au milieu des nations, et de nouvelles luttes, plus terribles et plus étendues, que toutes celles qui ont précédé, se préparent a envahir le monde; et déjà, le sang du soldat est de nouveau versé à flots sur les champs de la désolation, et les larmes coulent encore par torrents dans le sein des familles. Mais ces luttes gigantesques seront celles des derniers combats, et l'Esprit infernal, qui les a fomentées, s'engloutira de lui-même sous l'immensité de ses propres ruines, pour échapper à la honte de sa défaite, et à l'horreur qu'il inspirera!

Et, en ce tems-là, l'ange du Seigneur étendra ses ailes sur la terre désolée, et les cités renaîtront de leurs

cendres, et les peuples qui étaient dans l'ombre de la mort, se dégageront de leurs suaires et sortiront de leurs tombeaux. Et alors, toutes les nations de la terre ouvriront les yeux à la lumière de la vérité et de la justice, et elles reprendront une vie nouvelle qui sera fécondée par l'Esprit des tems nouveaux, sur les ruines mêmes de la tyrannie des siècles écroulés !

XVI.

Les peuples se fortifient dans le sentiment de leur puissance.

Lorsqu'un peuple a franchi une grande étape dans la voie de la justice et de la liberté, et qu'il fait une halte au pied de la montagne, pour reprendre des forces, à l'ombre de ses travaux, des échos lointains viennent encore bourdonner à son oreille et troubler la sécurité de son repos.

Ce bruit qui l'importune, c'est le râle du géant qu'il vient de terrasser, et qui hurle ses derniers cris de rage. Mais, d'heure en heure, le bruit s'affaiblit, chaque mugissement marque une période de l'agonie du monstre ; et bientôt son heure n'est plus.

Alors le peuple se recueille dans le calme de ses aspirations, il pense, il étudie, il mûrit ses idées, et, quand son intelligence a acquis le degré de forces qui lui est nécessaire pour une lutte nouvelle, il s'élance à travers de nouveaux orages, et sans cesse il marche en avant, jusqu'à ce qn'enfin il arrive au terme de sa route, c'est-à-dire à la conquête de la vérité et du bonheur.

Cependant le soleil de la Liberté monte dans l'espace, et, dans sa course rapide, il, ressemble au tourbillon qui entraîne les siècles. Et ce tourbillon répand, de tous côtés, comme une vapeur mystérieuse qui fortifie les

cœurs et les intelligences, et pénètre tout ce qui vit et respire dans la nature.

C'est le signe des tems qui approchent; c'est l'indice de l'âge viril des peuples. Malheur à qui osera les emprisonner dans d'étroits vêtements, qui ne vont plus à leur taille, et opposer des barrières à la libre extension de leur force et de leur puissance! Il appellera sur sa tête les foudres de leur colère ; et le bras de la justice de Dieu s'appesantira sur lui.

Le jour de la délivrance va se lever sur l'Humanité. Tout ce qui était lié sera délié, et ceux qui étaient tristes seront dans la joie: car j'ai apperçu la lumière briller au sommet de la montagne. Déjà la vallée est moins sombre, et bientôt elle sera inondée de ses rayons, et la terre reprendra sa robe de fleurs et de verdure, et elle se revêtira d'un nouvel éclat, et elle sera parée comme une fiancée au jour de ses nôces.

C'est en vain qu'à grands efforts l'ennemi de la liberté élève des digues; devant la marche de l'Humanité tout cède. Il peut entraver le cours du fleuve, il peut même, à force d'obstacles, le faire sortir de son lit, jamais il ne pourra le faire remonter vers sa source.

Chaque révolution renverse une digue et produit un cataclysme qui ébranle le monde. Et chaque progrès qui se manifeste par une révolution, est le fruit de longues années d'angoisses et de labeurs. Et plus les peuples souffrent, plus vivement ils sentent l'aiguillon du mal, plus proche est le terme de leur délivrance.

Chaque jour les peuples se fortifient dans le sentiment de leur puissance, et, à mesure que leur intelligence se développe, de nouveaux progrès marquent les phases successives de leur astre qui monte à son apogée.

De conquête en conquête, ils finiront par triompher de tous les obstacles; la nature sera soumise à leur volonté; l'air et

le feu, le vent et la foudre, tous les éléments leur obéiront. Ils marcheront, sans crainte et d'un pas assuré, vers le terme de leur destinée, c'est-à-dire vers le bonheur; parce que Dieu sera avec eux et que ses anges ne les abandonneront point dans le chemin.

Peuples opprimés et souffrants! relevez donc vers les cieux votre noble front, maintenant courbé dans la poussière, et marchez, marchez encore et toujours. Votre esprit n'a perçu que l'ombre de la liberté. Avant que sa plénitude vous soit acquise, bien des branches mortes seront tombées dans la forêt, et bien des feuilles sèches, dispersées dans la plaine. Mais le printems des jours nouveaux viendra rajeunir la nature, et l'Esprit d'en haut soufflera, dans vos âmes rassérénées, les dons de son intelligence, de sa sagesse et de son amour; et il fécondera les germes de la semence nouvelle; et tous les fruits de la terre vous appartiendront.

Vos enfants, sortis d'un sang pur, ne mourront plus avant de grandir, et vos vieillards, pleins de vigueur, atteindront le terme de la carrière.

Vous bâtirez des palais, et ils seront votre demeure. Vous planterez des vignes, et vous en recueillerez les fruits. Et il ne vous arrivera plus de bâtir des palais et d'habiter dans des masures, ni de planter des vignes, pour q'un autre en récolte les fruits.

Et la vie du peuple égalera celle des grands arbres; et les ouvrages de ses mains seront de longue durée.

Et, en ce tems-là, le loup et l'agneau iront paître ensemble; le bœuf et le lion mangeront à la même crêche, et la poussière sera la nourriture du serpent.

Je vous le dis en vérité, vous verrez ces prodiges, et votre cœur sera dans la joie, et vos os rajeuniront, comme reverdit l'herbe des champs, sous la fraîcheur d'une rosée fécondante.

Car, alors, on ne verra plus le faible écrasé par le fort ni le riche dévorer toute la substance des pauvres; les grands ne se nourriront plus de la chair des enfants du peuple, et ceux qui, dans l'ombre, vivaient du vice et de l'hypocrisie, ne trouveront plus d'aliment pour soutenir leur vile et rampante existence.

XVII.

Les échos des révolutions humaines.

Quand l'éclair perce la nue et que le feu du ciel frappe les montagnes, le grondement du tonnerre, répété d'écho en écho, resonne long-tems encore, après que la foudre a éclaté.

J'ai écouté le bruit des révolutions humaines, et j'ai vu qu'il en était ainsi des grandes secousses qui ébranlent les états, quand les peuples se lèvent pour faire un pas en avant. Et, comme l'écho du tonnerre s'affaiblit à chaque répercussion, et finit par s'éteindre dans le murmure du vent, de même l'écho des révolutions décroît graduellement et diminue de durée et d'intensité, à mesure qu'il s'éloigne de son point de départ.

Et j'ai considéré la plus grande et la plus terrible des secousses que, depuis qu'elle marche sous le soleil, l'Humanité ait jamais ressentie dans la douleur de ses enfantements; et je me suis dit: Le peuple qui a su la délivrer, doit être un grand peuple.

Et, d'échos en échos, ses cris de douleur ont retenti dans toutes les contrées du globe, et la terre a fêté sa délivrance, et son nouveau-né a reçu le baptême de la foi nouvelle, aux acclamations des peuples, ressussités à l'espérance.

L'enfant grandit, et la mère est en défaillance. Elle éprouve encore, à certaines périodes, des tiraillements qui la déchirent, des émotions qui la réveillent comme en sursaut; mais la dernière crise approche, et ses douleurs sont près de finir.

Le monde arrive au bonheur par la souffrance, il marche à la liberté par l'esclavage, comme l'enfant marche à la force par la faiblesse; et chaque progrès nouveau est enfanté dans la douleur. Et cela est ainsi, parce que le monde est encore enveloppé de ténèbres, mais lorsqu'il verra la lumière, il s'élèvera dans les régions supérieures de son existence, sans être accablé des maux qui l'affligent maintenant.

Dans les tems présents, la croissance est pénible et laborieuse; mais l'Humanité grandit sans cesse. Les jantes de la roue sont tantôt en haut, tantôt en bas, mais le char qui l'entraîne dans la voie de ses destinées, marche toujours.

XVIII.

Le chêne Séculaire.

Mon esprit s'est transporté dans la région des tems qui ne sont plus, et j'ai vu comme un grand chêne, dont la cime se cachait dans les nuages. Il avait vécu pendant des siècles, et le roi Pharamond vit son premier printems.

Or ses racines devenues puissantes dévoraient les sucs de tous les autres arbres qui avaient crû sous son ombre; et ces arbres, dont il absorbait la substance, se mirent un jour en révolte et appelèrent sur sa tête la foudre et les orages.

L'ouragan pouvait les emporter avec lui; mais ils se dirent: mieux vaut périr d'un seul coup que d'être ainsi

consumés à petit feu. Et leur imprécation fut entendue, et la montagne des révolutions ouvrit son outre, et tous les vents en sortirent et se précipitèrent, comme des furies, à travers la plaine.

Or les petits arbres, un instant ployés par la violence de l'aquilon, relevèrent la tête après l'orage; mais le grand chêne avait été déraciné.

Cependant quelques-unes de ses racines, séparées du tronc, étaient restées en terre ; et quand la tempête eut passé et qu'un nouveau printems eut ramené un peu de vie dans leurs sucs, elles repoussèrent peu-à-peu à l'ombre de ses débris. Pendant quelque tems, elles demeurèrent inaperçues; mais leurs nouvelles tiges crûrent dans le calme de la paix; et, aussitôt qu'elles furent réchauffées par les premiers rayons d'un soleil bienfaisant, elles reparurent tout-à-coup au dessus des branches mortes et étalèrent le reste de leur orgueil aux yeux des nations ébahies.

Elles ne purent rien produire d'elles-mêmes; et, pour attirer l'attention, elles se parèrent des fleurs et des fruits des humbles plantes, leurs voisines, qui avaient cru trouver un abri sous leur ombre hypocrite; mais bientôt leur insolence, éclatant au grand jour, ne connut plus de bornes, et un nouvel ouragan devint nécessaire.

Alors l'ange qui veille sur la destinée des peuples, fit souffler un grand vent, et, en un instant, toutes ces tiges parasites et abâtardies furent emportées par le tourbillon.

Mais une branche, dernier reste du chêne séculaire, avait été soustraite aux fureurs de l'ouragan et transplantée en terre étrangère, où elle croissait à l'abri des vents. Et ses rameaux ayant grandi, elle fut tout-à-coup rapportée sur les ailes de la tempête et furtivement replantée dans le lieu même d'où elle avait été arrachée.

Mais, malgré les soins qui lui furent prodigués, et l'abondance et la bonne qualité des eaux dont on l'arrosa, ses racines ne prirent point en terre, parce qu'elle était trop vieille. Et, quand la sève qu'elle avait sucé dans la terre étrangère fut épuisée, que ses feuilles furent flétries et ses racines desséchées, elle tomba sans résistance au premier souffle du vent, et personne ne se présenta pour la soutenir, parce qu'elle avait dévoré elle-même sa propre substance et qu'elle était pourrie jusqu'à la racine.

Alors, tronc, branches et racines, tout avait péri, et le grand chêne n'était plus.

Vainement on a remué les décombres de l'ouragan, pour y chercher une branche qui ne fût pas encore morte, une feuille qui ne fût pas encore desséchée, une racine qui ne fût pas encore pourrie. Tous ces efforts ont échoué, et aucune semence de vie n'a pu germer dans ce sépulcre.

Alors, dans la rage de leur désespoir, ceux qui voulaient ressussiter le grand chêne, ont soufflé en tous lieux le vent de la discorde et distillé sur les nations le fiel de leur colère. Eux-mêmes ne s'entendaient plus au sein de leurs assemblées tumultueuses, ils embrouillaient le lendemain ce qu'ils avaient tramé la veille, et le vertige frappa leurs esprits, et la confusion s'éleva dans leurs conseils, et le venin était sur leurs lèvres et l'hypocrisie dans leurs discours.

Dans leur délire, ils ont rempli de leurs victimes les geôles des malfaiteurs, ils ont fait couler le sang du peuple dans les rues et sur les places publiques, et leur colère ne s'appaisait point. Mais l'heure de leur défaite sonna, et le Génie des vengeances qui planait sur leurs têtes coupables, les a tous foudroyés en un jour de tempête.

Ceci est la dernière phase et comme le dernier écho des grands orages qui ont éclaté sur les contrées

d'occident, lorsque le météore de la montagne fut lancé dans l'espace, et qu'un géant faisait trembler l'Europe sous le bruit de ses pas.

Mais avant que l'Humanité fasse de nouveau retentir sa voix solennelle et batte le rappel des peuples pour une nouvelle étape à franchir dans le chemin des régions de l'avenir, il faut que tous les échos des tonnerres qui ont grondé, soient éteints, et que la terre soit libre de toutes les vibrations qui l'ont agitée auparavant.

Or, le dernier écho qui vient de se faire entendre, est celui d'un grand évènement qui a suivi la chute du chêne séculaire. Et un grand peuple prête l'oreille à chacune de ses répercussions, et ce murmure qui s'affaiblit en se prolongeant, le remplit de joie, parce que la voix de l'écho arrive à son dernier moment. La vibration qui l'a produit, a éclaté dans le mois des frimas, et sa durée sera courte; car la commotion a passé rapide comme un char de feu dans la région d'occident.

Et cette dernière lueur, semblable à un fantôme, réfléchira, comme dans un pâle miroir toutes les phases successives de l'effrayant météore de la montagne. Elle passera sur les cités comme un éclair, et comme un reflet du tems où les fléaux de la guerre avaient débordé sur les peuples d'Europe. Elle sera pour les uns, le signe d'une espérance trompeuse, et pour les autres, une chaîne de plus qui s'appesantira sur leurs têtes. Mais ce fantôme n'apparaîtra qu'un peu de tems sur l'horison, puis, au premier souffle de la brise, il s'évanouira et rentrera dans le sein de son ombre. On distinguera encore le piédestal, mais la statue aura disparue.

Et, quand les hommes de douleur, verront glisser le spectre dans la nuit des grandeurs humaines, qu'ils espèrent; car ce sera le signe précurseur de la liberté des peuples, et ce grand évènement est proche.

Que ceux qui ont rempli les prisons, se hâtent d'en ouvrir les portes; que ceux qui ont condamné des innocents, se hâtent de les réhabiliter; que ceux qui ont versé le sang humain, se hâtent de demander miséricorde; que ceux qui ont dépouillé, se hâtent de rendre ce qu'ils ont pris; que ceux qui ont trompé, se hâtent de rétracter leurs mensonges, et que tous ceux qui ont commis l'injustice, se hâtent de réparer les torts qu'ils ont faits; car la colère du Seigneur passera sur la tête des méchants, et tous ceux dont le cœur sera resté impur et dont l'âme sera restée souillée, deviendront la proie d'un feu dévorant; et ce feu calcinera les entrailles des hommes d'iniquité, et personne ne viendra à leur secours, parce que le feu sera au-dedans d'eux-mêmes et qu'on ne le verra point autour d'eux.

XIX.

L'arbre humanitaire.

L'Humanité ressemble à un grand arbre, dont les peuples seraient l'écorce. Quand l'arbre grandit, l'écorce trop faible pour résister à sa croissance, se déchire et tombe en lambeaux. Une nouvelle écorce lui succède; elle prend la vie de celle qui tombe, la rajeunit de sa propre vitalité, et acquiert ainsi un degré de force qui lui permet de résister, pendant un certain tems, au développement de l'arbre ; mais, trop faible à son tour, elle cède la place à une troisième écorce, puis celle-ci à une quatrième, jusqu'à ce que l'arbre et l'écorce aient atteint l'âge viril de leur existence. Alors l'arbre croît encore ; mais l'écorce ne se déchire plus. Elle s'alimente et s'agrandit insenssiblement et sans secousse ; et, à mesure qu'elle rejette au dehors quelques parcelles de sa

croûte desséchées et privées de vie, elle ne cesse de se renouveler audedans, en s'assimilant la vitalité et la substance même de l'arbre, dont elle suit dès-lors la croissance dans tout son développement, Cette dernière écorce ne meurt qu'avec l'arbre même; c'est l'écorce virile.

Ces déchirures de l'écorce sont comme les crises violentes des transformations sociales, qui marquent les progrès de l'Humanité dans son développement ascensionnel.

C'est ainsi que bien des peuples déjà se sont succédé, à la suite des tempêtes et des cataclysmes qui, d'âge en âge, ont agité le monde dans les diverses périodes de sa croissance. Ils sont tombés, parce que leurs mains étaient trop débiles pour conduire le char de l'Humanité dans les régions de l'avenir. Mais tous, en s'effaçant, ont légué leur héritage à un peuple nouveau, qui apportait au monde un nouveau progrès, un nouveau germe de fécondation. C'est ainsi que, dans le mouvement de la vie universelle, Dieu marque les degrés de l'existence à toutes les créatures, depuis les mondes qui se meuvent dans l'espace, jusqu'aux êtres les plus infimes qui s'agittent sur la terre.

Dans les phases successives de cette perpétuelle croissance de l'Humanité, il s'est élevé, parmi les nations, un grand peuple, qui a eu la gloire de recueillir tous les héritages des peuples qui l'ont précédé dans le travail des siècles, d'embrasser tous les progrès que déjà ils avaient accomplis, et de s'approprier tous les trésors qu'ils avaient amassés.

Ce peuple est l'écorce virile de l'arbre humanitaire, c'est le peuple prédestiné à qui Dieu a donné assez de puissance génératrice pour perpétuer sa vie dans la vie de l'Humanité, jusqu'à la fin des tems.

Dieu l'a choisi parmi les peuples déjà effacés de la terre, parce que, dans la noble expansion de sa générosité, loin

de s'approprier à lui seul les trésors qui lui ont été départis, il n'a cessé, au contraire, de les répandre comme à pleines mains tout autour de lui, pour y faire participer les autres peuples; parce qu'il n'a point abaissé la femme comme les autres nations, et que les mères de ses enfants ont été honorées et respectées dans son sein; parce que le sang de ses martyrs a coulé à flots pour la cause de l'émancipation universelle, et que ses titres de gloire devaient l'immortaliser à jamais dans la suite des siècles.

Et, depuis que ce grand peuple tient les rênes du char de l'Humanité, il a noblement rempli sa mission. A chaque siècle, il a donné au monde l'idée mère d'un nouveau progrès, d'une nouvelle transformation. Naguère il disait: tous les hommes sont égaux, aujourd'hui il dit: tous les peuples sont frères, ils doivent être libres et unis. C'est pour cela que ce peuple vivra éternellement et qu'il assimilera à sa vie la vie de tous les peuples.

Tandis qui la reine des mers explore toutes les contrées du globe, pour en écumer les richesses, et que d'autres nations refusent encore de briser les fers de l'esclavage antique; la France, n'écoutant dautres inspirations que celles de son dévouement et de son génie, oublie ses intérêts matériels pour se lancer à travers les orages de sa mission providentielle.

Une nation qui s'arrête dans sa marche à travers les siècles, est une nation qui meurt; mais la France ne s'arrêtera point, et elle vivra, et elle marchera sans jamais se fatiguer; elle ne sentira ni le travail ni la lassitude, elle ne s'oubliera point, dans le sommeil, elle ne quittera jamais sa ceinture et pas un seul cordon de ses souliers ne se rompra dans sa marche; elle expulsera de son sein tous les éléments de décomposition qui menaceront sa vitalité, et brisera, d'une main vigoureuse et ferme, tous

les obstacles qui s'opposeront à l'accomplissement de sa destinée.

Elle forcera toutes les barrières de la tyrannie, elle frayera la marche aux autres nations, et partagera avec elles tous les fruits de sa conquête au grand banquet universel.

Elle soufflera sur les peuples le vent de la liberté qui fait crouler les trônes. Et les peuples, courbés sous le glaive de leurs tyrans, affamés par la cupidité de leurs oppresseurs, secoueront enfin les chaînes séculaires de leur esclavage, et, relevant leur tête avec fierté, salueront, d'une solennelle et unanime acclamation, le grand jour de la délivrance.

Et l'écho de cette grande voix de la résurrection, se répercutant de nation en nation dans toutes les contrées de la terre, abattant de son souffle tous les sceptres de la tyrannie et brisant tous les fers de l'oppression, fera, de tous les peuples de l'univers, un même peuple, une même famille de frères.



LE PRÉCURSEUR DES TEMS NOUVEAUX.

XX.

J'entends dans le désert une voix semblable au bruissement des arbres qu'agite le vent des tempêtes. C'est la voix d'un nouveau précurseur, qui vient applanir les chemins à un nouveau Messie. Déjà on l'entend des cités, et les grands de la terre sont dans l'effroi.

Il vient pour annoncer aux hommes une lumière nouvelle, qui éclairera l'univers comme douze soleils. Il n'est pas lui-même la lumière, mais il est l'aube qui la précède.

Et ce précurseur a un nom qui n'était connu encore dans aucune langue ; et ce nom est un signe de terreur pour les oppresseurs et un symbole d'espérance pour les opprimés.

Il a été enfanté, en un jour de douleurs amères, par le souffle de l'Esprit de Dieu. Il est venu sur la terre, au sein de la dépravation humaine, faire entendre sa voix, malgré les menaces d'un monde irrité. Il est venu pour annoncer aux méchants et aux pervers le châtiment de leurs iniquités.

Il est venu aussi pour annoncer au juste sa récompense et pour soutenir la patience et la résignation de ceux qui souffrent, jusqu'à l'heure que le doigt de Dieu a marqué sur le cadran des siècles.

Il est venu pour ébranler le monde et préparer les voies à la justice universelle. C'est l'étoile qui guide les pas de l'Humanité vers les régions de l'harmonie, de la paix, de l'abondance et du bonheur ; c'est l'aurore qui ramène l'espérance au cœur de celui qui était dans les ténèbres, qui ranime ses forces, en relevant son courage, et lui adoucit les fatigues de la route, en lui montrant le but qu'il est près d'atteindre

Il va son chemin parmi le monde, parcourant les cités et les hameaux. Il pénètre dans la chaumière, comme dans l'atelier ; il est tout et il est partout, et partout il parle, il prêche, il chante la parole d'avenir. Il n'est pas d'obscur réduit où il ne porte un rayon de lumière, pas un seul foyer où il n'implante un germe d'espérance. Il affronte les prisons, les chaînes, les cachots ; il affronte les périls, il affronte la mort.

Il dénonce aux méchants l'iniquité de leurs voies. D'une main, il leur indique les voies de la paix et de l'harmonie, ouvertes devant eux, et il leur montre, de l'autre, les foudres de la vengeance céleste suspendues sur la tête des contempteurs de la justice et de la vérité.

Il vient annoncer au monde l'abolition de toutes les servitudes, la rupture de toutes les chaînes, le terme de tous les supplices, de toutes les hécatombes humaines, la fin de tous les maux dont les forts accablent les faibles.

Il vient fortifier les mains qui tremblent et soutenir les genoux qui fléchissent. Il vient dire à ceux qui ont le cœur abattu : "courage, ne craignez point, car voici le Rédempteur qui vient vous délivrer et rendre aux hommes ce qu'ils méritent."

Sa bannière est rouge, et son oriflamme a aussi la couleur du sang. Cette couleur fut celle des martyrs du christianisme, ce sera celle des martyrs de l'Humanité. C'est le symbole et la glorification de tant d'héroïques sacrifices et des flots d'un si noble sang donné pour le triomphe de l'Evangile, pour l'affranchissement et la liberté des peuples. Et ce symbole, après avoir été, comme les serpents du désert, le signe de la destruction et du carnage, deviendra, comme le serpent d'airain de Moïse le signe de la délivrance et de la rédemption humaines.

Vainement ses détracteurs affecteront de le dénigrer, vainement il le poursuivront de l'aboiement de leurs calomnies. Il n'aura qu'à les regarder en face, et ils disparaîtront sous la boue de leurs outrages.

Sa parole est la manifestation la plus imposante et la plus grandiose de l'esprit de rédemption. Elle éclaire tous les tems, le passé, le présent, l'avenir ; et l'homme, pour atteindre au bonheur, n'a plus qu'à suivre la voie qu'elle enseigne et qu'elle éclaire de son flambeau.

Pour l'arrêter dans sa marche, ses ennemis coalisés mettront en œuvre tous les moyens de compression dont ils disposent. Mais leurs efforts seront vains. On n'emprisonne pas dans les entrailles de la terre l'incandescence d'un volcan qui bouillonne, on ne fait pas rebrousser chemin aux eaux d'un torrent débordé, on n'arrête pas le tems daus sa course.

Que dirait-on d'une troupe d'insensés s'acharnant à construire, à grands frais, des digues, pour barrer le bassage à un fleuve et l'empêcher de porter à l'océan le tribut de ses eaux ? Tous leurs efforts, toutes leurs combinaisons, viendraient fatalement échouer devant l'impétuosité de ses flots.

Il en sera de même de la marche du Précurseur. Si l'on veut dresser un barrage au flot de sa parole de rédemption, le flot courroucé redoûblera de violence, brisera l'obstacle et viendra, malgré tous les efforts contraires, doter l'Humanité de la vérité qu'il apporte. Et, quand cette vérité aura renversé la digue des erreurs et des préjugés séculaires, elle s'épandra, dans toutes les contrées de la terre, majestueuse et féconde, comme les eaux d'un grand fleuve, après avoir grondé, écumantes, dans les anfractuosités du roc, s'épandent calmes et limpides à travers la plaine, dont elles font germer la luxuriante végétation.

Ce Précurseur est venu dans le monde pour préparer les voies de la justice et préluder au règne de l'harmonie.

Il vient annoncer la dernière Rédemption, dont l'Humanité, dans une aspiration immense, irrésistible, attend la venue depuis des siècles. Et cette Rédemption suprême assurera le bonheur de l'homme par la solidarité universelle de tous les hommes.

Et lorsque la bannière du Précurseur aura parcouru toutes les contrées du globe, et que tous les chemins diffiles auront été applanis, alors le nouveau Messie apparaîtra plein de gloire au milieu des nations, et sa bannière, toute rayonnante des splendeurs de la paix, de l'harmonie et du bonheur, succédant à la bannière des derniers combats, flottera sur toutes les cités qui auront vaincu par l'étendard de la lutte et de la liberté, et sur tous les lieux qui auront été préparés à recevoir la lumière nouvelle par le signe de la délivrance.

Alors les ténèbres seront dissipées, et le soleil, brillant de tout son éclat, fera librement rouler son char radieux dans l'espace, et aucun nuage n'obscurcira plus sa lumière.

Et cette lumière, qui est la lumière de la vérité éternelle, plongera ses rayons jusqu'au fond du chaos du monde, où toutes les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste sont confondues; et le sceptre du mensonge sera brisé; et un ordre nouveau naîtra des ruines de l'ordre ancien. La sphère des intelligences sera agrandie, la raison humaine sera éclairée, et elle concevra des idées plus justes et plue étendues sur les attributs de Dieu et de sa providence, sur la nature, sur l'homme et sur sa destinée.

Alors on verra les montagnes s'abaisser, les collines s'applanir et les chemins devenir droits.

Et il arrivera après cela, dit le Seigneur, que je répandrai de mon esprit sur toute créature ; et vos fils verront les choses cachées, et vos filles prophétiseront.

Et, dans ces jours-là, je répandrai aussi de mon esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes, et ils prophétiseront.



XXI.

Peuples, qui êtes gouvernés par les grands et les superbes, écoutez, et prêtez une oreille attentive à ces paroles :

Quand l'heure solennelle aura sonné, ne faites point comme les anciens d'Israël, qui, s'étant assemblés, allèrent trouver Samuel, à Ramatha, et lui dirent : Donnez-nous un roi comme en ont les autres nations, a fin qu'il règne sur nous et qu'il nous gouverne.

Car le Seigneur, par la bouche de ses anciens prophètes, a dit au peuple d'Israël : Voici les droits que s'arrogera le roi que vous aurez établi sur vous, pour vous gouverner :

Il prendra vos fils, pour en faire ses serviteurs, il en fera des gens de cheval et les fera courir devant son char. Il en fera des officiers, pour commander, les uns mille hommes, et les autres, cent. Il prendra les uns pour labourer ses terres et recueillir ses blés, et les autres pour lui fourbir des armes et lui construire des chariots.

Il prendra aussi ce qu'il y aura de meilleur dans vos champs, dans vos vignes, dans vos vergers et dans vos troupeaux, et le donnera à ses serviteurs.

Il vous fera payer la dîme de vos blés, de vos fruits, de vos vendanges et de toutes vos récoltes, pour nourrir ses eunuques et ses officiers.

Il prendra vos serviteurs et vos servantes et vos jeunes gens les plus forts, et il les fera travailler pour lui, et vous serez les serviteurs de ses serviteurs.

Vous crierez alors contre votre roi ; mais le Seigneur ne vous écoutera point, parce que c'est vous-mêmes qui vous le serez donné.

Voilà ce que dit le Seigneur au peuple d'Israël.

XXII.

Ne point se fier à la parole des grands.

Et moi, j'ai pénétré dans la demeure des rois; et mon regard a scruté les cœurs des princes et de leurs courtisans, et il a sondé toute la profondeur des plaies qui les rongent.

Je vous le dis donc en vérité: Ne vous fiez point à la parole des grands et des puissants de la terre. Leurs promesses sont trompeuses comme le mensonge, et leurs discours, vénéneux comme l'aconit.

Ils viendront à vous sous le masque d'une bienveillance hypocrite; et ils vous diront que le peuple est incapable de comprendre ses véritables intérêts, de discerner, dans la conduite de ses affaires, la bonne voie de la mauvaise, d'apprécier ses besoins et d'y pourvoir par lui-même, de juger si le salaire dont on rémunère son travail, est ou n'est pas suffisant à la subsistance du travailleur et de sa famille.

Ils voudront, par ces astucieux détours, vous maintenir éternellement sous leur tutelle, pour gaspiller vos intérêts au profit de leur domination, et engraisser leur orgueilleuse oisiveté des plus substantiels produits de vos labeurs.

Ils vous promettront la liberté, et ils vous donneront l'esclavage. Ils vous promettront l'abondance, et ils vous donneront la misère. Ils vous feront des serments, et ils se parjureront.

Et il leur faudra de l'or, et encore de l'or, et des honneurs, et de la volupté, et des jouissances de toute nature, prélevées sur vos sueurs et sur vos larmes, et ils ne seront jamais rassasiés.

Et ils s'attribueront à eux seuls les biens qui appartiennent à tous; et ils feront de vos fils leurs valets, et de vos vierges, leurs concubines.

Et le juste, dont la voix courageuse aura osé s'élever contre le débordement de tant d'iniquités, ira expier, dans l'exil ou dans les cachots le crime de sa générosité et de son courage.

Et ils appelleront ces choses la gloire d'un règne ; et, ajoutant le blasphème à leurs turpitudes, ils vous diront, avec la révoltante froideur du cynisme, que TEL EST L'ORDRE ÉTABLI DE DIEU !!!

XXIII.

Parabole d'un sage d'Israël.

Ce n'est point par les hommes déjà libres qu'on détruira l'esclavage, ni par les possesseurs d'une grande fortune qu'on corrigera les abus de la richesse, ni par les oisifs qu'on organisera le travail. Le mal doit être attaqué et vaincu par ceux-là mêmes qui en souffrent.

Un enfant pauvre, qui a l'esprit droit et le cœur pur, vaut mieux qu'un roi vieux et insensé, qui se cramponne obstinément aux choses du passé, et ne sait rien fonder de grand pour l'avenir.

Qu'importe à l'Humanité que les décrets de la Providence s'accomplissent par un enfant ou par un vieillard, par un prince ou par un laboureur, par un homme ou par une femme ? Le diamant caché dans la terre n'a-t-il pas plus de valeur que la perle de verre fastueusement étalée sur la soie ou sur le velours ?

Comme ces fruits trompeurs dont la brillante enveloppe ne renferme que du poison ou de la pourriture, les vêtements d'or et de pourpre, les somptueux hochets de la grandeur et de la puissance cachent souvent des plaies hideuses, dont le seul aspect vous ferait reculer d'horreur, si tout-à-coup elles vous étaient dévoilées.

Les grands, d'ailleurs, ne connaissent point les maux du peuple. Comment pourraient-ils y appliquer le remède ? Si parfois ils soulagent une souffrance physique, c'est presque toujours en irritant une douleur morale.

Celui qui ne produit rien ne saurait régir ni féconder les veines de la production, d'où découle la richesse publique.

Ecoutez encore la parabole d'un sage d'Israël :

Un jour, dit-il, les arbres s'assemblèrent pour sélire un roi, et ils dirent à l'olivier : Venez régner sur nous. L'olivier leur répondit : Puis-je abandonner mon suc et mon huile, que savourent les dieux et les hommes, pour aller dominer sur les autres arbres ?

Ils dirent ensuite au figuier : Soyez notre roi. Le figuier leur répondit : Puis-je abandonner l'excellence de mon suc et la douce saveur de mes fruits, pour aller régner sur vous ?

Ils s'adressèrent encore à la vigne, et lui dirent : Venez prendre le commandement sur nous. La vigne leur répondit : Puis-je abandonner mes grappes vermeilles et mon vin qui réjouit le cœur des dieux et des hommes, pour aller vous commander ?

Enfin, les arbres dirent au buisson : Venez, c'est vous qui serez notre roi. Et le buisson leur répondit : Puisque vous me constituez votre roi ; vous vivrez sous mes lois, et demeurerez sous mon ombre.

Mais au lieu de couvrir les autres arbres d'une bienfaisante et salutaire protection, le buisson, devenu leur roi, absorba la plus pure substance de leurs sucs nourriciers et les étouffa sous l'étreinte de ses épines.

Ainsi, tout ce qui est fécond, tout ce qui donne de bons fruits, refuse la royauté. Seul, le buisson stérile l'accepte, pour vivre en parasite et dévorer les produits des autres arbres, qu'il enlace de ses réseaux meurtriers.

Or, je vous le dis en vérité, les riches oisifs sont comme les épines du buisson, et les rois sont comme les mendiants, qui consomment, sans rien produire, et appauvrissent le travailleur, en prélevant la meilleure part des fruits de son travail. C'est pourqoi, afin de satisfaire leur ambition dévorante, ils n'aspirent qu'à la spoliation et à l'asservissement de beaucoup de peuples. Le meilleur d'entr'eux est comme une ronce et le plus juste comme l'épine d'une haie.

Qu'elle que soit la splendeur des monarchies, elle n'est donc qu'une splendeur d'emprunt, qu'une gloire factice, qui, en face des splendeurs futures de la République des tems nouveaux, et des magnificences du règne de l'harmonie universelle, pâlira, comme le cuivre doré, à côté de l'or pur.

XXIV.

Les tours de Babel du Siècle.

Ecutez encore ceci :

Vous entretenez, à grands frais, des assemblées, qui gaspillent vos affaires et vos deniers, qui passent leur tems à vous forger des chaînes et à vous détourner des voies de la justice. Vous aviez trop d'un roi, et vous en avez rétabli des centaines plus parasites et plus tyranniques encore que celui que vous aviez chassé.

Les assemblées de ceux qui font les lois, sont comme les tours de Babel de votre siècle. Elles portent la confusion sur tout ce qu'elles touchent ; elles appellent bon ce qui est mauvais, et mauvais ce qui est bon, sagesse ce qui est folie, et folie ce qui est sagesse, doux ce qui est violent, et violent ce qui est doux, ordre ce qui est désordre, et désordre toutes les aspirations des peuples

vers la liberté. Elles dénaturent et intervertissent le sens des mots de votre langue; et les étrangers ne vous comprennent plus.

Les députés du peuple sont des murmurateurs qui se plaignent sans cesse, qui suivent leurs passions égoïstes, et qui, par des discours pleins de faste et de vanité, se rendent admirateurs des grands selon qu'il est utile pour leurs intérêts. Leur gosier est comme un sépulcre ouvert toujours prêt à ensevelir les droits de leurs mandataires, au lieu de les défendre et de les protéger; ils se servent de leurs langues pour tromper avec adresse, et ils ont sous leurs lèvres comme une bave d'aspic dont ils distillent le venin.

Et leurs assemblées ne peuvent rien construire de durable, parce qu'elles marchent dans la voie du mensonge et de l'iniquité. C'est pour cela que le bras de Dieu s'appesantit sur elles, qu'elles s'affaissent sous le mépris public et s'engloutissent sous leurs propres ruines.

Si donc vous voulez ne plus aller à l'encontre de la paix et du bonheur, que vous cherchez, et anéantir, à jamais, cette hydre de l'oppression, qui renaît sans cesse et sous tant de formes; que l'expérience du passé fasse pénétrer la lumière dans vos conseils et nourrisse la persistance de votre énergie, dans le travail de votre émancipation.

Méfiez-vous aussi de ceux qui voilent du masque de l'honnêteté les mauvais dessins qu'ils ont dans le cœur. Mais, quant à vous, ne prenez jamais le masque de l'hypocrisie, pour vaincre l'hypocrisie, et ne vous affublez point du menteau de l'erreur, pour combattre l'erreur. Comme la tunique de Nessus, ils sont l'un et l'autre empoisonnés, et ils souillent de leur venin ceux qui s'en servent. Vous donneriez d'ailleurs à vos adversaires le droit de vous reprocher ce que vous leur reprochez à eux-mêmes.

Ne prenez point l'offensive envers vos ennemis. Mais, s'ils trament des complots contre votre liberté, s'ils viennent vous attaquer dans vos foyers et porter la désolation et la ruine au sein de vos familles, alors, vendez votre blouse et achetez une épée; aiguisez vos armes les plus meurtrières, inventez-en même de nouvelles. Les plus terribles seront les meilleures : car eux-mêmes seront venus chercher le juste châtiment que votre main vengeresse leur infligera.

Pour vous, ne mettez jamais à la liberté ni conditions ni entraves, et gardez-vous de faire de l'oppression sous aucune forme ni sous aucun prétexte. Car l'oppression est la mère de tous les vices qui vous corrompent, et la source de tous les malheurs qui vous accablent. C'est elle qui engendre la dissimulation, le mensonge, la fourberie, les procès, les crimes mêmes; et elle finit toujours par être fatale à ceux qui l'emploient, non moins qu'à ceux qui en sont les victimes.

Ne dites donc pas au peuple : Tu seras plus heureux comme ceci, ou plus heureux comme cela. Aidez-le seulement à conquérir sa liberté, et son esprit, éclairé par la lumière de la vérité et de la justice, le conduira plus sûrement dans la voie de son bonheur que tout le savoir et toute l'adresse de ceux qui prétendent le diriger, en l'opprimant.

XXV.

Affliction et tristesse sur les maux qui désolent l'Humanité.

Seigneur, je suis allé parmi le monde, j'ai traversé les cités et les campagnes, j'ai parcouru les bourgs et les hameaux, j'ai visité les chaumières et les cabanes, et j'ai vu les oppressions qui se font sous le soleil, les larmes des

innocents, qui n'ont personne pour les consoler, et la détresse des faibles qui succombent à la violence, sans qu'aucun bras secourable ne vienne les soutenir dans leur défaillance.

J'ai considéré aussi les travaux des hommes, et j'ai reconnu que les industries des travailleurs sont perpétuellement en butte à l'envie des oisifs et à la rapacité des spéculateurs.

J'ai vu toutes les misères, tout les fléaux, toutes les dissentions intestines qui désolent l'Humanité.

J'ai vu tout cela, Seigneur, et j'ai regretté mes montagnes et ma chaumière et mes prairies et mon torrent.

Mes yeux étaient las de contempler l'iniquité; et pourtant les oppresseurs multipliaient encore leurs instruments d'oppression. Je les ai vus construire de plus hautes citadelles, doubler l'épaisseur de leurs remparts bâtir de nouvelles prisons et de nouveaux cachots, forger de plus lourdes chaînes, remplir leurs arsenaux d'armes plus meurtrières et fomenter la discorde et la guerre civile au sein des nations; et, à la vue de ces choses, un cri d'angoisse s'est échappé du fond de mes entrailles.

Hélas? les opprimés auront encore bien des luttes à soutenir, des souffrances à endurer, des forteresses à détruire, des prisons à démolir, des chaînes à briser.

Ils vaincront pourtant. Mais les péripéties de leurs combats héroïques seront comme le drame gigantesque de l'Humanité sur la scène du monde.

Déjà je vois au loin l'horison s'assombrir. La poussière des chemins tourbillonne en sens contraire; les nuages, poussés de divers points, s'épaississent et se heurtent, en rasant la terre; la plaine se dérobe à ma vue, et, du sein de ces ténèbres, j'entends sortir un bruit sourd comme d'une lutte acharnée, d'un duel à mort. C'est le dernier combat entre le mal et le bien, entre le mensonge et la

vérité, entre Satan et le Rédempteur; c'est le signe avant-coureur du dénouement, qui approche.

Et les géants couronnés en ont pâli d'effroi; et, pour étayer leurs trônes qui chancellent, ils entassent crimes sur crimes, iniquités sur iniquités; ils soufflent en tous lieux l'esprit du mal; ils sèment la corruption jusque dans le sanctuaire et gagnent les prêtres du Christ avec de l'or et des adulations, avec des honneurs et de la puissance.

Seigneur! Seigneur! quand finiront ces jours de malédiction et de sacrilège?

Il est écrit, dit le Seigneur: Celui qui aura semé le vent, recueillera la tempête, et celui qui aura semé le poison recueillera la mort.



L'HOMME DE LA VALLÉE.

XXVI.

Etant sur une haute mantagne, à l'heure où la lune parcourt le chemin des étoiles, je vis une vallée sombre, silencieuse et triste comme un désert.

Et, au fond de cette vallée, sur les ruines d'une cité antique, un vieillard, courbé vers la terre, pleurait amèrement.

Je descendis vers lui, et je lui dis :

Homme de la vallée, pourquoi pleures-tu ?

Le vieillard leva la tête, et me dit :

Qui est-tu, pour venir, à cette heure, troubler ma douleur ?

— Je suis celui à qui le Seigneur a dit : Enfant, descends de tes montagnes, et va, parmi les hommes, voir les œuvres qu'ils font sur la terre, et leur annoncer les choses qui doivent arriver.

— Que la paix soit avec toi, Enfant des montagnes.

Et moi, je suis celui qui est errant dans le monde et qui passe au milieu des peuples.

Je suis triste, parce que j'ai prêché aux hommes la parole de l'Evangile, et que les hommes ne m'ont point écouté.

J'ai annoncé aux pauvres et à ceux qui gémissent dans les ténèbres de l'affliction, que le tems de la réparation viendrait et que leurs maux auraient un terme ; et, à ceux qui regorgent de biens et qui vivent dans l'iniquité, j'ai montré le bras de la justice éternelle prêt à s'appesantir sur eux.

Et ceux qui souffraient et qui étaient nus, sont toujours dans la nudité et dans la souffrance. Et ceux qui nageaient dans l'abondance, en suivant la voie de l'iniquité, continuent de vivre dans les délices et de se complaire dans leur orgueil.

J'ai parcouru le monde dans toutes ses contrées; j'ai traversé l'océan et les déserts, les monts et les vallées, les cités et les campagnes. J'ai pénétré dans les palais où trône l'opulence, sous le toit de chaume où s'abrite la pauvreté, dans les cachots où gémit l'innocence confondue avec le crime, et j'ai visité l'homme dans toutes ses demeures.

J'ai affronté les brûlantes chaleurs des zones tropicales et la bise glaciale que souffle la région des frimas. J'ai oublié mon repos et les heures de mon sommeil, quand le malade gisait, souffrant et délaissé, sur sa pauvre couche solitaire. J'ai usé ma voix à évangéliser les hommes et tout mon être à les secourir. Aucun sacrifice, aucune fatigue ne m'a coûté; et mon âme est percée de douleur, parce que mon zèle et mes forces se sont consumés en vain.

— Homme de la Vallée, toi qui es errant dans le monde et qui passes au milieu des peuples, dis à celui qui vient des montagnes, les choses que tu as vues parmi les hommes.

— Hélas! tout ce que j'ai vu parmi les hommes m'a attristé et rempli d'amertume. Mais, si tu veux entendre l'écho funèbre des cruautés humaines, prête l'oreille au récit de celui qui est descendu jusque dans les antres les les plus ténébreux des sépulcres de la vie.

XXVII.

Les cachots de la tyrannie.

Apres avoir franchi trois grilles de fer, dont les triples verroux se sont lourdement refermés sur moi, j'ai suivi une allée souterraine, faiblement éclairée par d'étroits soupiraux, pratiqués obliquement dans le flanc de la

voûte et donnant passage à un filet de jour venu du préau. Et, au fond de cette allée, une porte lourde et basse, doublée d'un métal rougeâtre, roule, en criant, sur ses gonds rouillés et me donne accès dans la sombre demeure des victimes de la tyrannie.

A l'entrée de ces noirs cachots, une vapeur suffocante et nauséabonde, formée par les gaz délétères et les miasmes impurs qui fermentent dans ces réduits infects, envahit les sens et les organes de toute créature vivante et l'enveloppe comme dans un nuage pestilentiel. Une sorte d'humeur visqueuse et noirâtre suinte, de tous côtés, sur la paroi des murs, et, à la pâle lueur d'une flamme puante, au milieu d'une boue noire et corrosive, j'ai vu des visages blêmes, tristes et amaigris, des êtres humains qui n'avaient plus même la force de se traîner dans l'étroit espace où s'écoulent les longues heures de leur captivité.

Leur prison est comme un linceul de pierre humide et gluante.

Et des hommes sont là, couverts d'insectes hideux, accroupis dans la boue, minés par la fièvre. Et, quand vient la saison des frimas, le givre, que le vent du nord souffle avec violence à travers les créneaux, se mêle à la paille qu'on leur jette, comme à des animaux immondes, pour leur servir de litière.

Ils sont là, grelottant, accoudés contre le mur humide et glacé, et cherchant à concentrer dans leurs corps endoloris le peu de chaleur qui leur reste.

Un morceau de pain noir, pour apaiser leur faim, de l'eau saumâtre, pour étancher leur soif, composent toute leur subsistance; et bientôt l'angoisse de l'âme, la souffrance du corps, la faiblesse et la maladie conduisent ces victimes de la cruauté au seuil extrême d'une agonie sans nom dans les douleurs humaines.

C'est là que, séparés de leurs mères, de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs amis, de tout ce qui leur est cher, couverts d'affreux haillons, exposés au froid, à la faim, à toutes les tortures, des hommes généreux, confondus avec les voleurs et les assassins, expient le crime de leur dévouement à l'Humanité.

Or, en ce tems-là, la basilique d'une grande cité était parée des plus riches tentures; des guirlandes de fleurs encadraient les écussons d'une longue dynastie de monarques; des banderolles aux mille couleurs flottaient au vent, sur la place du parvis; une double haie de trophées et d'étendards servait d'avenue à de brillants cortèges, et des chars somptueux, traînés par des coursiers aux panaches blancs, conduisaient triomphalement aux honneurs du temple de Dieu des mortels vêtus de pourpre et portant sur leurs têtes des couronnes d'or et de diamants.

Et ceux qui avaient la puissance, redoutaient de voir paraître au soleil de ce jour de fête les pâles visages de ceux qui ont tant souffert, et ils disaient: "Non, pas aujourd'hui, mais plus tard; l'heure n'est pas venue encore, attendons."

Et, au fond de l'affreux cachot, les jours suivent les jours; le ver de l'amertume s'attache au cœur, comme un cancer qui le ronge, et le mot d'espérance, qu'on jette, comme par dérision, à la face de la victime, n'est plus pour elle qu'une parole d'ironie.

Et, si quelquefois, pour se couvrir, aux yeux des peuples, du masque de la clémence, le bourreau couronné accorde au patient une délivrance tardive, ce n'est plus un être humain, ce n'est plus le membre d'une famille qui retourne parmi les siens, c'est un spectre qui apparaît au des vivants.

XXVIII.

Les confesseurs de la foi nouvelle.

— Qu'ont-ils donc fait, ces hommes, pour être ainsi plongés dans cet enfer creusé par la tyrannie ?

— Ils ont osé parler au peuple d'espérance et de bonheur. Et, pour les uns, les verroux d'un cachot, pour les autres, le boulet du criminel, ont accueilli les paroles de vérité, de paix et de justice qu'ils faisaient entendre, au sein de la discorde.

J'ai vu sur leur visage pâle et défait, le sillon des fatigues et les nobles traces du labeur de l'intelligence ; j'ai vu la tristesse de leur âme navrée d'amertume, et l'amaigrissement de leur còrps dévoré par la fièvre ; et j'ai compris combien de veilles et de travaux avaient usé leur existence, dans cette lutte suprême des derniers combats.

Et, pour récompense de leur rude et généreux apostolat, de leur foi en l'avenir et de leur dévouement héroïque, ils n'ont trouvé que l'injure, la calomnie, la dérision, les prisons, les bagnes, l'exil et la déportation au delà des mers, dans des contrées lointaines, dans des climats brûlants et insalubres, où expire le dernier rayon de la vie, l'espérance.

— Ces victimes sont donc les confesseurs de la foi nouvelle, les apôtres de la Rédemption, les martyrs de l'Humanité. Qu'ils espèrent et que leurs bourreaux tremblent : car les tems approchent. Et les justes seront glorifiés, et les méchants seront confondus.

— Que tes paroles soient entendues, Enfant des Montagnes ! La punition des méchants sera le juste salaire de leurs forfaits : car ils ont terrassé le peuple et tué la liberté, et ils ont peur encore ; ils ont peur d'un cadavre, et ils mettent des sentinelles autour de son

sépulcre, pour le garder. Ils ont scellé la pierre tumulaire dans le roc, ils l'ont entourée de remparts et d'armes meurtrières, et ils disent, dans leur orgueil : nous verrons maintenant, ô peuple, si tu ressusciteras !

— Il ressuscitera, et ils seront foudroyés.

— Ce n'est pas tout encore ; ces oppresseurs cruels et superbes, ces despotes au cœur pétri d'égoïsme et de férocité, ne sauraient trouver de mesure aux excès de leur tyrannie. Il ne leur suffit pas de torturer le corps, ils veulent encore enchaîner l'âme, étouffer les élans de ses nobles aspirations et river impitoyablement les fers de la servitude à tout ce qu'il y a de grand et de divin dans la pensée humaine.

Sur un simple soupçon né de la peur, ils vont surprendre ces hommes d'élite pendant leur sommeil, ils fouillent, sans pudeur, dans les lieux les plus secrets de leur demeure, ils souillent de leurs regards l'intimité de leurs pensées écrites, ils profanent le sanctuaire de leurs affections, et ils les arrachent du sein de leur famille éplorée, pour les traîner en prison, comme de vils scélérats.

Et, après les avoir gardés sous les verroux pendant des mois et encore des mois, au milieu des privations, des tortures et des perplexités les plus cruelles, ils les laissent aller, sans daigner même les instruire du motif de leur arrestation.

Que leur importe à eux de jeter le trouble dans les familles et de répandre la calomnie sur la tête des innocents !

Enfant des Montagnes, tel est le sujet des larmes amères que tu vois couler de mes yeux.

— Tes larmes sont précieuses devant le Seigneur noble vieillard.

Et vous, âmes généreuses et dévouées, vous, qui subissez, dans les fers, toutes les rigueurs que la fureur du désespoir inspire à vos oppresseurs frappés de vertige, consolez-vous ; car l'écho de vos souffrances a retenti sur la montagne du Très-Haut.

Il a entendu aussi la prière de ceux de vos frères que la faulx homicide des bourreaux n'a pas moissonnés encore, mais qui souffrent, comme vous, de la déviation des destinées humaines.

Déjà j'entends l'immense concert de gémissements et d'espérance qui s'élève de toutes parts vers le ciel, pour implorer l'assistance divine et faire descendre sur la terre la lumière nouvelle, cette lumière féconde et réparatrice qui fera tomber de vos yeux tous les voiles, et, de vos mains, toutes les chaînes.

Allez, nobles cœurs, ayez foi dans l'avenir, et que l'espérance ranime votre courage. La vérité, que vous défendez, sortira triomphante de toutes les épreuves, parce qu'elle est plus puissante que toutes les forces de la tyrannie. Comme le fer chaud qui sort de la fournaise, elle brûle la main téméraire qui ose y toucher, et quand on la frappe, il en jaillit des étincelles qui éblouissent les yeux mêmes de ceux qui la cachent sous le boisseau.

Une explosion terrible de la puissance humaine se prépare, et vous serez pour jamais affranchis de l'oppression et de la servitude.

Vos ennemis chercheront en vain dans la plaine un sceptre englouti dans les entrailles de la terre. Quant à vous, la liberté sera votre sceptre et la justice votre diadême. Et l'Humanité, planant, majestueuse et calme, au dessus de cet écroulement immense, grandira jusqu'au ciel.

XXIX.

Un patriarche du prolétariat.

Homme de la Vallée, qu'as tu vu encore ?

— Au pied d'un tribunal de la justice des hommes, sur le banc où s'asseoient les malfaiteurs, j'ai vu un accusé dont les cheveux avaient blanchi sous le faix des ans et de la douleur.

Ce vieillard vénérable, à l'œil doux et bleu, au front patriarcal, à la physionnomie souffrante, s'avance d'un pas mal assuré, chancelant sur ses jambes tremblantes. Usé par les longues années d'un travail pénible et constant, qui avait dévoré son existence presque séculaire, je l'ai vu, ô douleur ! traîné à la barre de l'ignominie. Reconnu, par la loi des hommes, coupable d'avoir, dans son dénuement et sa détresse, demandé un morceau de pain et une place au soleil, il est condamné à la prison.

Et, quand le juge, esclave de la lettre écrite, eut prononcé l'inflexible sentence de sa condamnation, je vis ce vétéran du travail, ce patriarche du prolétariat voué à la glèbe, fondre en larmes, et, de sa voix faible et tremblante, avec l'accent de la plus douloureuse supplication : je ne demanderai plus de pain, dit-il, je mangerai de l'herbe, des feuilles, des racines ; mais, de grâce, laissez-moi mon soleil ! C'est la vie pour un pauvre vieillard comme moi !

Mais la justice des hommes fut sourde à la supplication du vieillard.

— Ils emprisonnent ceux qui ont faim, parce qu'ils demandent du pain ! Est-ce que l'air et la lumière n'appartiennent pas à tous ? Est-ce que Dieu a créé des prisons pour ses créatures ?

— Ton indignation allège ma douleur, Enfant des Montagnes. Et moi aussi, le cœur serré de tristesse, je

me demandais : quand donc viendra le jour où le malheur ne sera plus un crime, où le pauvre trouvera toujours un peu de pain pour apaiser sa faim, un peu de paille ou quelques feuilles sèches pour reposer sa tête, une humble cabane pour s'abriter, sans encourir l'inflexible rigueur des lois que le riche a faites ?

Le cerf est libre dans la forêt, le poisson est libre dans les eaux, l'hirondelle est libre dans les airs, l'insecte est libre dans la prairie, toutes les créatures de Dieu sont libres dans l'univers. Elles vont et elles viennent comme il leur plait ; ni la faim ni la soif ne viennent les attrister, et personne ne leur mesure l'air qu'elles respirent, ni la chaleur du soleil qui les réchauffe.

— O vous, âmes, d'élite et de prédilection, qui donnez un asile à celui qui n'a point d'abri et un morceau de pain à celui qui a faim, réjouissez-vous : car, lorsque la colère céleste viendra balayer les iniquités du monde, l'ange du Seigneur veillera sur vous et sur vos enfants ; et vos terres et vos foyers ne seront point enveloppés dans le tourbillon de la vengeance.

XXX.

Le prolétaire et le financier,

Homme de la Vallée, qu'as-tu vu encore ?

— En cheminant dans la région d'occident, j'ai rencontré une cité vaste et riche, populeuse et bruyante. Les eaux d'un fleuve célèbre traversent son enceinte ; et la majesté de ses édifices impose l'admiration à l'étranger qui les contemple. Elle se dit la mère du progrès, la reine de la civilisation, la maîtresse des belles manières.

Et, au sein de cette grande cité, par une nuit brumeuse et glacée de la saison des plaisirs des grands, la somptueuse

demeure d'un financier projetait sur la voie publique, à travers la gaze de ses draperies, le voluptueux reflet de ses girandoles de vermeil, émaillées de cristaux aux prismes étincelants.

Ces gerbes de lumière éclairaient une orgie.

Et, dans un salon orné de tout le luxe des orientaux, autour d'une table chargée des mets le plus rares, des liqueurs les plus fines, régnait un long cordon de joyeux convives. Il y avait là, de jeunes femmes demi-vêtues, parées de leurs atours les plus séduisants, étincelantes de pierreries; et, au milieu des capricieuses ondulations de la fumée aromatique d'un tabac turc, ces jeunes femmes, enivrées par la vapeur d'un vin mousseux et pétillant, échangaient gaiement, avec les princes de la finance, de ces lubriques propos dont le vulgaire ignore le raffinement.

Et, tandis que, dans le délire de leurs ébats, ces heureux sybarites vidaient jusqu'à la lie la coupe du plaisir, voici qu'à deux pas de là, au détour d'une rue transversale, faiblement éclairée par la lueur douteuse d'un pâle reverbère, un prolétaire au teint hâve et décharné, accoudé sur l'angle d'une maison, grelottant contre la pierre froide, la tête penchée sur sa poitrine, luttait vainement contre les poignantes étreintes de la faim. Les bruyants éclats de rire qui percent à travers les jalousies, arrivent, par intervalles, jusqu'à son oreille, comme l'écho d'un murmure lointain. Il relève penible-ment la tête, rouvre une paupière déjà mourante, et jette un regard d'angoisse sur les délices de cette demeure splendidement illuminée. Mais une fièvre brûlante dévore ses entrailles, le sentiment de la vie lui échappe, ses jambes fléchissent et refusent de le soutenir, il s'affaisse d'inanition.

Devant lui s'étalent l'or, les bijoux, les éblouissantes parures, toutes les somptuosités de l'abondance et du luxe; ses yeux se troublent; le bourdonnement des conversations, le roulement des voitures, les ébats de l'orgie, n'apportent plus à son oreille que des sons confus; sa poitrine atrophiée râle son dernier souffle; il meurt faute d'aliments.

XXXI.

Le sort du prolétaire.

Je le vois, Enfant des Montagnes, le récit de ces choses fait bouillonner d'indignation ton cœur généreux; et pourtant le spectacle de bien d'autres misères est venu rendre plus lourd encore le découragement qui pèse sur mon âme attristée.

Le labeur du pauvre prolétaire fournit largement aux besoins, aux plaisirs, au luxe, aux capricieuses fantaisies des heureux du siècle. C'est lui qui, de ses sueurs, fertilise la terre, d'où émane toute l'alimentation humaine; c'est lui qui construit les navires, au moyen desquels s'échangent les produits des diverses contrées du globe; c'est de ses maims que sortent tous les éléments du bien-être; et c'est de son intelligente activité que découle, sans jamais tarir, cette source perpétuellement féconde qui répand et entretien l'abondance au banquet de la vie.

Et de ce banquet lui seul est exclu!

Constamment en proie aux sombres appréhensions d'un lendemain affreux pour lui et pour sa femme et pour ses enfants, il parcourt tristement le chemin de son calvaire; il s'en va sous le soleil, comme l'exilé des

nations, usant ses bras, ses forces et sa vie au profit de ceux qui exploitent la fécondité de ces moyens de production ; il creuse et il fouille dans les entrailles de la terre, il s'étiole dans des ateliers humides, infects, privés d'air et de lumière, et mendie sa chétive subsistance de chaque jour à de riches sybarites, dont ses labeurs nourrissent l'opulence et entretiennent l'orgueilleuse oisiveté.

Le travail du prolétaire est la source de toutes les richesses et de toutes les jouissances ; et il n'a, pour lui, d'autre apanage que la pauvreté, les privations et les larmes.

C'est dans le travail du prolétaire que les maîtres du monde puisent les éléments de leur gloire et de leur puissance ; et le prolétaire, objet de leurs dédains, épuise, dans le silence de l'oubli, l'amer calice de l'humiliation et de la douleur.

Le prolétaire alimente la société, et il porte, lui seul, tout le poids, des charges communes ; il féconde de ses sueurs cette terre si belle et si riche des merveilles de la Création, et, ce que ses sueurs ont produit, un autre le prend et se l'approprie.

Les oppresseurs s'acharnent sur lui comme des loups sur un troupeau. Il n'a qu'une vache, dont le lait le nourrit lui et sa femme et ses enfants ; ils la lui prennent. Il n'a plus qu'un sac de blé pour passer la rude saison du chômage, ils le lui prennent encore. Ils lui dévorent tout ce qu'il a et tout ce qu'il produit, et leur rapacité n'est jamais satisfaite.

Ils lui prennent ses fils, pour en faire les muets instruments de leur domination et de leur tyrannie. Ils mettent dans leurs mains innocentes un fer homicide ; ils les forment en bataillons, les dressent au combat, les poussent vers les champs du carnage, et, la pointe du

glaive dirigée contre eux, ils leur disent : *marchez et tuez.*

Et, pour le bon plaisir du maître qui ordonne, le frère égorge le frère, les peuples s'entre-détruisent, dans des guerres fratricides, et des flots de sang humain inondent cette terre nourricière, dont le sein fécond est ouvert à tous.

Et le bourreau, une couronne de laurier sur la tête, foule avec orgueil les cadavres du prolétaire, et ses courtisans appellent cela *la gloire des armes !*

Quand tout sourit dans la nature, que les oiseaux du printems gazouillent leurs chants de joie sur la verte ramée et que les insectes mêmes bourdonnent leur contentement dans le labyrinthe des buissons en fleur ; quand tout se réveille et s'épanouit autour de lui, le prolétaire seul demeure enseveli dans la nuit de sa tristesse, et le silence de sa douleur n'est interrompu que par les soupirs qui, malgré lui, s'échappent, par intervalles, de sa poitrine oppressée.

Tel est le sort que les maîtres du monde ont fait au prolétaire,

Les bêtes de la forêt ont leur tanière ; les oiseaux du ciel ont leur nid, et souvent le pauvre travailleur n'a pas où reposer sa tête.

La brute a toujours l'herbe des champs pour apaiser sa faim, un ruisseau pour se désaltérer, Le bœuf, quand il a creusé, dans la plaine, le dernier, sillon de sa journée, retourne dans son étable et y trouve sa nourriture de chaque jour ; et le prolétaire, triste et courbé vers la terre, n'est accueilli, en rentrant auprès des siens, que par les pleurs du dénûment et de la misère,

La faim dévore ses fils et ses filles, et ne trouve parfois d'allègement à ses rigueurs que dans le fruit du vol ou le honteux salaire de la prostitution !

Et, si quelque cri plaintif, quelque murmure de mécontentement s'échappe des profondeurs de cet abîme de calamités, on montre aux *rebelles* des forêts de bayonnettes qui brillent au soleil, et des batteries de canons braqués sur leurs chariots, au milieu des places publiques.

Chaque jour l'oiseau a sa pâture, et pas un seul petit insecte n'est oublié. Dans chaque feuille, dans chaque brin d'herbe, la sève circule avec abondance, depuis la tige jusqu'aux extrémités les plus infimes. L'homme seul végète dans les privations. Et pourtant la terre produit, avec libéralité, tout ce qui est nécessaire à sa subsistance.

Quand la pluie descend des nuages, elle rafraîchit et désaltère l'humble plante qui croît dans les fissures du rocher, aussi bien que le pin majestueux qui domine le flanc de la montagne. Le soleil répand sa vivifiante chaleur et sur le cèdre du Liban et sur l'arbuste de la vallée; et les bienfaits de la nature atteignent jusqu'à la plus infime de ses productions ; et rien n'est oublié.

L'homme seul est injuste.

Qand le prolétaire a faim et qu'il demande du pain, on lui répond : travaille. Quand il a soif et qu'il demande à se désaltérer, on lui repond : travaille. S'il est sans abri, sans vêtements, exposé aux injures de l'air, à toutes les intempéries, et qu'il se plaigne de la rigueur du froid, on lui répond encore et toujours : travaille, travaille. Et, quand les longues fatigues d'un labeur ont blanchi ses cheveux, usé ses facultés et épuisé ses forces, et que, succombant sous le poids de la maladie, de la détresse et de la honte, les entrailles dévorées par le ver rongeur de la fièvre et par les tortures de la faim, il se traîne grelottant jusqu'aux pieds de l'oisif repu qu'il a enrichi du fruit de son intelligence et de ses bras, le *maître* lui

répond : ma fortune est faite, je n'ai plus pour toi ni pain ni travail.

Alors, le prolétaire, puisant un dernier effort dans le paroxisme de son désespoir, lève vers le ciel ses bras défaillants, des larmes, amères comme le fiel, coulent de ses paupières, et il s'écrie : Seigneur, Seigneur ! Pourquoi suis-je donc ainsi abandonné de tout le monde et de ceux-là même dont les trésors sont mon ouvrage ?

Mais, dans cet instant suprême, une voix, comme celle d'un ange, perce la nue et lui crie : homme de douleurs, espère, espère encore, car la fin de ton martyre approche.

— Oui, qu'il espère : car, dans peu de tems, ses chaînes, brisées par la force puissante du bras de la justice, voleront en éclats sur la face même de celui qui les tenaient rivées, et son oppresseur, épouvanté, roulera dans la nuit des lamentations et des supplices amers, que la dureté de son cœur lui aura mérités.

Alors, le prolétaire, délivré des mains, spoliatrices du maître et du spéculateur, et des réseaux mortels du financier et de l'homme de lois, jouira de tous les fruits de son travail, et le bonheur accompagnera ses jours.

XXXII.

Les lieux de labeur du prolétaire.

Homme de la Vallée qu'as-tu vu encore ?

—Ayant traversé la mer qui baigne les contrées de l'occident, je fus conduis vers l'extrémité méridionale d'une île, à l'entrée d'un fleuve large et profond, dont les rives brumeuses étaient bordées par de grandes et vastes fabriques, oû résonnait l'enclume et le marteau. En

avançant toujours, je vis bientôt une grande ville s'élever majesteusement sur les bords du fleuve. Je visitais son enceinte, ses rues, ses jardins, ses constructions, ses édifices, et je trouvais qu'elle était la plus grande et la plus peuplée parmi celles qui règnent sur les nations. J'ai trouvé aussi qu'elle était pleine de luxe et d'orgueil, se glorifiant, avec hauteur, de l'étendue de son commerce et de l'immensité de ses richesses. Et, en vérité, les marchands de cette ville sont comme des princes, et les grands du pays sont les plus riches trafiquants de la terre. Leurs vaisseaux parcourent toutes les mers, leur pavillon flotte sur les rivages les plus éloignés, leur fleuve est sillonné par les nombreux navires de tous les peuples, qui vont et viennent pour leurs trafics, leur sceptre domine sur les continents les plus vastes du globe, et leur ville, opulente et hautaine, remplit l'univers de son nom et de ses marchandises.

Mais, d'éternels brouillards enveloppent la cité comme d'un manteau gris, et, dans ses grandes et nombreuses fabriques, se meut tout un peuple de pauvres mercenaires.

Et j'ai pénétré dans ces lieux de labeur où s'écoulent les longues journées de l'existence du prolétaire. J'ai pénétré dans les chantiers qu'alimentent de grandes industries, et j'ai vu que la besogne y était rude, mais l'air et la lumière y circulaient avec abondance, et la nourriture ne manquait point à la subsistance du travailleur. J'ai visité aussi les nombreux ateliers où pullulent, entassés, des travailleurs de tout âge, de tout sexe et de toutes professions; et ces demeures sont semblables à des caves étroites et malsaines, d'où s'exhalent, comme d'un cloaque infect, des vapeurs fétides et corrosives, que le travailleur aspire incessamment durant les longues heures de son labeur.

Et, au milieu de ces miasmes impurs, le corps du prolétaire s'atrophie, son âme ne voit plus d'horison, son teint blêmit, et les traits déformés de son visage, lui donnent l'aspect d'un cadavre qui se meut.

Dans ces lugubres demeures du travail, l'humidité, les infiltrations, l'air vicié et corrompu cause souvent une mortalité effrayante. Tandis que les constitutions les plus robustes s'affaiblissent et s'épuisent, les natures plus délicates s'étiolent et succombent. La phthisie enlève les femmes et les jeunes filles; les scrofules, le rachitisme torturent les enfants. Et c'est avec le cœur serré de douleur et de tristesse que je contemplais des générations entières, dont les débris languissent, énervés, incapables de fournir au travail nécessaire à leur subsistance, propageant au milieu des grandes villes des natures dégénérées et des races abatardies.

A peine l'enfant du prolétaire a-t-il franchi le seuil de la vie, que déjà une lutte criminelle s'engage contre son existence. Sa malheureuse mère, accablée de veilles et de privations, épuisée par les fatigues de trop longues journées passées à la fabrique, n'a plus à lui offrir qu'une mamelle tarie. Sur son sein desséché, l'enfant gémit; mais ses cris importunent le *maître*, et, pour les étouffer on lui verse la mort goutte à goutte, sous la forme d'un liquide impur, qui paralyse ses organes, déforme ses membres, énerve ses facultés, et bientôt lui fait un cercueil du berceau même de ses premiers jours.

Et dans ma tristesse, je me disais: Si Dieu multiplie ses créatures, c'est qu'elles sont nécessaires au développement de l'Humanité, afin que toutes les régions du globe soient habitées et fertilisées, et que, par le travail intelligent de l'homme, les épidémies disparaissent de dessus la terre et cessent de tourmenter le genre humain.

Pourquoi donc les hommes laissent-ils mourir ainsi les enfants que Dieu leur envoie ?

Pourquoi les mères n'ont-elles pas même de langes pour envelopper leur premier-né ? Pourquoi, faute de nourriture, leur lait tarit-il dans leurs mamelles desséchées ? Pourquoi voient-elles leur nourrisson dépérir lentement dans leurs bras, et la mort verser ainsi, goutte à goutte, de la mère à l'enfant et de l'enfant à la mère, le calice du désespoir ?

Mais, hélas ! un voile de ténèbres enveloppe l'existence du travailleur, et son corps est enlacé comme dans un réseau de fer.

Et, si l'enfant du prolétaire, échappe à la mort, dont ses premiers jours sont menacés, et qu'il parvienne à sortir vivant des langes de son berceau, à peine est il arrivé à l'adolescence, à cet âge où, pour se développer, il aurait le plus besoin d'air et de soleil, qu'on l'enferme dans les ateliers des grandes villes, dans ces geôles du prolétariat, où il passe les journées et quelquefois les nuits entières à pousser la navette ou à frapper du marteau.

Le prolétaire travaille le jour, il travaille la nuit. Il n'a devant lui d'autre horison à contempler que la sombre perspective d'une longue suite de jours, de mois, d'années de labeurs, de tristesse et de privations. Il désespère de tout repos, de tout bien-être, et sans cesse il travaille pour dérober quelques heures de plus à la mort qui l'attend.

Harassé des fatigues de la journée, l'angoisse au cœur, la pâleur au visage, il regagne chaque soir son étroite et sombre demeure ; et porte à sa famille affamée un pain insuffisant, acheté d'un salaire insuffisant aussi. Et cette nourriture insuffisante est presque entièrement abandonnée à des enfants malingres, hâves et décharnés.

Et pourtant, durant leur insomnie, le père et la mère les entendent encore crier leur faim inassouvie.

Chaque jour le prolétaire se lève dès l'aube, il court à son labeur et l'accomplit sous les yeux du *maître,* en proie à l'obsession de cette déchirante pensée : "aujourd'hui "encore et demain aussi, je n'aurai pas gagné assez pour "apaiser la faim de mes enfants. Cette nuit encore et les "autres nuits aussi, leurs plaintes me tiendront éveillé "jusqu'au matin."

Et, quand sonne l'heure du travail, il va de nouveau épuiser ses forces, son corps, sa vie, sous ce fardeau écrasant ; et les dures fatigues et la souffrance, sans espoir de bonheur, l'accablent, jusqu'à ce qu'il tombe dans la fosse, où il repose pour la première fois.

Et le *maître,* enrichi du fruit de ses labeurs, se nourrit d'ambroisie et de nectar ; les bijoux et les pierreries étincellent sur ses vêtements d'étoffes précieuses ; il habite de splendides demeures, son pied foule des tapis moelleux, et son carrosse, traîné par un somptueux attelage, et conduit par des serviteurs, richement galonnés, lance fastueusement la boue des ruisseaux sur les passants, qu'il lorgne avec son binocle d'or.

Et, dans le monde civilisé, ils appellent cela : *le respect de la religion, les droits de la propriété et de la famille !*

C'est ainsi que, pour prolonger l'agonie du prolétaire et tirer de ses bras tout ce qu'ils peuvent produire, on l'assujétit à un travail pénible et continuel, qui dégrade son âme, en usant son corps. On ne lui laisse ni repos ni trêve, et, pour salaire de toutes ses fatigues, on lui accorde un morceau de pain, quelques vêtements grossiers, un peu de paille dans un réduit humide, obscur et enfumé !

Pourquoi donc le pain coûte-t-il si cher au pauvre, quand son travail, son sang et sa vie sont à un prix si vil ?

XXXIII.

Les habitants de la nuit.

— Homme de la Vallée, qu'as-tu vu encore dans la ville opulente des brouillards ?

— Au sein de la cité, dans des réduits étroits, enfumés, obscurs et humides, où jamais nul rayon de soleil n'a pénétré, j'ai vu de pauvres malades qui languissent sur de méchants grabats privés de tout secours, des malheureux qui pleurent, sans que personne vienne les consoler.

Pour subvenir à la subsistance de ces infortunés, de petits enfants demi-vêtus de quelques haillons, s'en vont, à la dérobée, grelottant de froid et de faim, mendier de porte un morceau de pain, que souvent ils n'obtiennent pas.

Jai vu des mères désolées rechercher l'obscurité de la nuit, pour déposer leurs nouveaux-nés dans l'embrasure des portes, afin de sauver leurs jours, en attirant sur eux le regard et la pitié du passant.

Et, en soulevant les plaies honteuses que les grands de ce pays tiennent cachées, j'ai vu, dans des lieux que l'étranger ignore, des êtres humains, des créatures abandonnées des hommes, croupir dans le fumier et la pourriture, de pauvres femmes qui n'ont jamais vécu que de vieux morceaux de pain moisi, ramassés dans les souillures de la rue.

Parce que les riches de la cité ont fait bâtir quelques maisons de travail où ils confinent l'indigent, comme dans une prison, ils disent qu'il n'y a point de pauvres

chez eux, et que la mendicité n'existe point dans leur ville.

Mais ayant visité ces demeures, que l'orgueil de l'opulence a concédé au dénûment de quelques uns, parmi les milliers de malheureux qui sont errants dans les rues et sur les chemins, j'ai trouvé qu'elles étaient pleines d'infection et de dégouts, que le pauvre y était privé d'air et de liberté, et que le travail exigé de ses bras, en échange de l'asile et du morceau de pain qu'on accordait à sa détresse, était semblable à celui que, dans les bagnes, ils imposent au criminel.

Et, dans ces lieux de dégradation et de pestilence, l'indigence honnête coudoie le vice échonté, et souvent de vertueuses mères de famille, réduites aux derniers abois de la misère, se voient forcées de venir, avec leurs enfants, chercher un refuge au milieu d'hommes et de femmes flétris par la débauche.

C'est pourquoi, l'indigent redoute ses demeures, qui sont comme les bagnes du prolétariat ; et, à leur séjour rebuttant, il préfère les obsessions humiliantes des gens de police que le riche attache sur ses pas, et les affreuses perplexités qui accompagnent sa vie errante.

Et, quand la nuit étend son voile sur la riche et populeuse cité, une multitude innombrable de ces malheureux, de tout âge et de tout sexe, sans asile, sans pain et sans vêtements, semblent sortir comme des catacombes, pour venir, à la faveur de l'obscurité, aspirer un air moins lourd et chercher une place moins humide.

On les voit entassés sur les bans des allées, dans les embrasures des portes, sous les niches des ponts, sur la litière des marchés. De pauvres enfants demi-nus, grelottant de froid, se pressent les uns contre les autres et se pelotonnent sous le péristile des édifices ou dans les

ruines d'un antique palais. D'autres cherchent plus loin à réchauffer leurs membres glacés, auprès de la flamme qui éclaire quelques pierres empilées contre la borne du chemin. Le silence de la nuit n'est interrompu que par le bruit lugubre des pas de tout un peuple de mendiants, pâles et misérables créatures, qui cherchent, dans les balayures des maisons, quelque morceau de pain oublié, ou quelque os qui ne soit pas entièrement dépouillé.

Des enfants en bas âge, abondonnés sur la voie publique par des parents qui ne peuvent les nourrir, pleurent de faim, de froid et de détresse; des viellards mendient la paille d'un taudis; tandis qu'ailleurs, dans des réduits méphitiques, des milliers de jeunes filles luttent, de leur côté, contre le sommeil, la fatigue, la maladie, les privations, pour tenir l'aiguille dans leurs doigts raidis par toute une longue journée de travail.

Des hommes à la fleur de l'âge périssent d'inanition, ou s'arrachent la vie, pour échapper au besoin. Des mères désolées remercient la mort d'avoir mis un terme aux privations et aux tortures de leurs enfants. Au seuil même de somptueuses habitations, où règne l'abondance de toutes choses, la faim, prélude de la mort, promène sa face livide sur ce peuple de fantômes. Et, du carrefour voisin, les accents lugubres d'une complainte, que râle une poitrine épuisée, sélèvent sur ce théatre de la désolation, comme le chant de l'oiseau des ténèbres sur les tombeaux.

XXXIV.

L'opulence et la misère.

Il il avait, en ce tems-là, des hommes qui habitaient des palais somptueux, qui vivaient au sein des plaisirs, des festins et des réjouissances. Ils n'avaient jamais faim ni soif, ni froid. Ils possédaient tous les biens en abondance, et n'étaient jamais iniquiétés dans leurs demeures.

Et, sur le seuil de leurs palais, il y avait d'autres hommes affaissés par la douleur, pâles comme des fantômes accroupis sur des tombeaux. Ils étaient tristes, et leur cœur était rempli d'amertume. Ils avaient froid, et il n'avaient rien pour couvrir la nudité de leur corps, pas même un toit pour s'abriter.

Or, quand le ventre crie : j'ai faim, les facultés de l'homme s'énervent dans son corps affaibli, l'horison de ses pensées s'obscurcit, et son âme attristée, ne s'élève plus aux nobles aspirations divines.

J'ai vu des hommes pâles et graves, longeant les rues désertes, parcourant les allées solitaires des jardins publics ou quelque sentier perdu de la vallée voisine. Leur allure est timide, leur regard doux et inoffensif. Leurs vêtememts usés les couvrent à peine. Quelques feuilles de papier, placées dans un carton, forment tout leur trésor, et un morceau de pain qu'ils portent dans leur poche, compose souvent leur unique repas de la journée.

Ce sont des âmes qui s'agitent dans leur enveloppe mortelle. Elles cherchent Dieu, à travers le voile encore brumeux de la science humaine, et voudraient s'élancer jusque dans la sphère lumineuse des vérités éternelles, pour frayer à l'Humanité un chemin moins rude au

progrès de ses aspirations vers le règne de la paix et du bonheur.

Le cultivateur, qui, du matin au soir, remue la terre, le manœuvre, qui porte de lourds fardeaux, l'homme de peine, qui tourne une roue et trempe de ses sueurs la place qu'il occupe, ne font pas un travail plus dur que ces pauvres parias de l'intelligence, qu'on refoule dans leur solitude et leur dénûment, et qui vivent d'un pain amer et grossier, entre la misère et l'apostasie.

Je les ai vus, ces hommes de douleurs, épuisés de veilles et de fatigues, succomber sous le faix de leurs nobles travaux, victimes de l'envie et de la malveillance des faux travailleurs. Ils succombent sous le poids de l'amertume, du mépris et de la calomnie; et ils tombent, ignorés, dans la nuit du délaissement et de la solitude, comme le fruit oublié tombe de l'arbre, au premier souffle des vents d'automne, sans avoir attiré l'œil ou la main des passants.

J'ai vu aussi des âmes pures, trempées d'une noble et énergique fierté, pleines de courage dans leurs souffrances, repousser l'aumône, comme une insulte, préférer aux épines de l'humiliation les étreintes de la faim et consumer, dans une lente et cruelle agonie, l'héroïsme de leur résignation.

J'ai vu des riches orgueilleux, noyés dans le luxe de toutes les jouissances, se dérober, par une fuite précipitée, à la vue de quelque misère profonde, étalée sur leur passage, de peur qu'un sentiment d'humanité ne fît explosion au fond de leur cœur, ou que l'aiguillon du remords ne vint troubler la quiétude de leurs plaisirs.

J'ai vu des hommes gorgés d'or, nageant dans l'opulence, élever constamment le prix des vivres et des loyers, en diminuant celui des salaires. Je les ai vus

arracher à de pauvres paysans affamés leur dernier morceau de pain, et leur disputer un coin de terre ou quelques branches mortes ramassées dans la forêt. Que leur fesait à eux cette misère, qu'ils envenimaient? Ne trouvaient ils pas, au bout de toutes ces exactions, un accroissement dans leurs revenus, une satisfaction de plus à cette soif inextinguible de l'or qui les dévore et que rien ne peut assouvir?

D'une côté, au milieu de riches salons, splendidement éclairés, autour de tables somptueusement servies, des convives vêtus avec une extrême recherche boivent les vins les plus généreux, les liqueurs les plus fines, savourent, parmi les fleurs et les parfuns les mets les plus délicats, les fruits les plus rares et les plus doux, et se repaissent de tout ce que la terre et l'intelligence du travailleur produisent de plus succulent et de plus exquis.

De l'autre côté, sur des tables bôiteuses et vermoulues, puantes de malpropreté, étalées dans un lieu plus puant encore, s'accoudent des hommes et des femmes en haillons, aux propos ignobles, aux visages déformés par l'ivrognerie, ravalés au dessous des animaux les plus vils et n'ayant plus rien qui appartienne à l'espèce humaine. Ces êtres dégradés par les vices hideux que la misère engendre, chantent, d'une voix rauque, leur vin empoisonné. Et, quand leurs yeux s'appesantissent et que leurs jambes chancellent, ils se roulent sous les tables, dans les souillures du cabaret, ou se vautrent dans les immondices de la voie publique.

XXXV.

Les saintes femmes.

Et, dans ce tems-là, de saintes et pieuses femmes pratiquaient les plus héroïques vertus et s'efforçaient de répandre un peu de baume sur ces hideuses plaies de la misère. Elles allaient dans les hôpitaux soigner et consoler ces tristes victimes de l'exploitation humaine, ces pauvres malades, que l'excès du travail, le défaut d'air, de lumière et de nourriture envoient mourir par milliers loin de leurs proches et de leurs amis. D'autres allaient de demeure en demeure visiter ceux qui n'avaient pu trouver place dans ces lieux privilégiés de la souffrance, et ceux mêmes que la honte, ou une répulsion trop vive retenait sur leurs grabats. Mais c'est vainement que, dans cette longue vallée de larmes, ces saintes femmes ont versé quelques consolations sur tant de douleurs. Leur dévouement héroïque n'a pu vaincre la puissance du mal, et, chaque jour, des milliers de malheureux meurent, ignorés, loin de tout secours humain. Elles se sont usées dans le sacrifice de toutes les joies sans que le nombre des infortunés ait diminué d'un seul, sans que la débauche, la prostitution, la mort aient reculé d'un pas devant leurs courages. Elles-mêmes succombent, épuisées sous ce poids des douleurs humaines, qui les accable; et le mal qu'elles combattent, semble se rire de leurs efforts et jeter un défi à l'héroïsme de leurs sacrifices et de leur dévouement.

— Soyez bénies, femmes sublimes, vous qui aimez et consolez les martyrs, qui compatissez à toute une race couchée dans le sang et la fange, sous la main des bourreaux et sous la malédiction des impies, soyez bénies; car votre charité s'élève, comme un parfun

d'amour, jusqu'aux pieds de l'Eternel; et tous les malheureux que vous aurez secourus, tresseront ensemble la couronne de votre immortalité, et toutes les larmes que vous aurez séchées se transformeront en autant de perles brillantes ajoutées au diadème qui ceindra votre front glorieux; et un immense concert de louanges vous accompagnera dans les régions célestes, où la main rémunératrice du Tout-Puissant a marqué votre place.

— Enfant des Montagnes, l'origine de tous ces maux vient de ce que les grands ont fait les lois à leur profit, et, qu'ils les font exécuter par la force.

Ici, les honneurs, les richesses, les jouissances; là, l'abaissement, les privations, les durs travaux, les pleurs.

Celui-ci est riche, il peut s'asseoir au festin, la table est dressée pour lui. Celui-là est pauvre, il est exclu du banquet, il n'y a pas de place pour lui sous le soleil.

— Homme de la Vallée, dis à ceux qui sont dans la détresse: "Prenez courage, fortifiez votre cœur; car le jour de la délivrance est proche."

Dieu n'a fait ni riches ni pauvres, ni maîtres ni esclaves, ni rois ni sujets. Il a fait tous les hommes égaux. Tous doivent être libres et heureux.

Et un jour viendra où la parole du Christ passera sur toutes les lois injustes. Et, quelque solidement bâtis que puissent paraître ces monuments d'iniquité, un souffle de sa bouche suffira pour les renverser. Et, du milieu de cet immense écroulement des lois humaines, le peuple, dégagé pour jamais de tous les réseaux de l'oppression et de la servitude, s'élèvera vivant et glorieux dans les sphères supérieures des régions de l'harmonie, et il marchera, sans obstacles, dans la voie du bonheur, où l'appellent ses destinées.

XXXVI.

Le chaos du monde.

Homme de la Vallée, qu'as-tu vu encore sur cette terre de douleurs ?

— Au sein d'une grande et populeuse cité des régions les plus civilisées dù monde, dans une pauvre mansarde, ouverte à tous les vents, une jeune fille innocente et pure était assise près d'une petite table en bois de sapin, qu'éclairait, de sa lueur pâle et vacillante, une lampe de verre, fixée sur un chandelier de terre cuite.

Le corps affaibli par un long régime de privations, les yeux appesantis par des veilles prolongées outre mesure, cet ange de douleur luttait contre le sommeil, pour accomplir un supplément de travail : car le chétif salaire de sa journée ne lui suffit pas pour payer le gîte crevassé qu'elle occupe sous le toit, les pauvres vêtements qui la couvrent, le pain, le beurre, le fromage et les quelques aliments falsifiés, qu'on lui vend au poids de l'or.

Les tempes et les joues de cette jeune fille, sont brûlantes, sa position immobile et constamment courbée sur son travail, lui donne des crampes d'estomac qui la dévorent ; ses yeux sont rougis par les veilles et par les larmes ; et l'ardeur qu'elle met à remplir sa tâche répand dans tout son être un mouvement fébrile qui fait battre son cœur et ses artères avec violence. Tourmentée par le desir d'avancer elle ne se donne pas le tems de prendre, en repos, la maigre nourriture que son estomac lui réclame ; et, un morceau de pain d'une main, son aiguille de l'autre, elle continue à tirer le fil.

Elle se réveille long-tems avant le jour, et elle travaille à la lumière long-tems après que la nuit est venue, se refusant même une promenade de quelques minutes,

dont sa pauvre tête, cependant, ressentait un si pressant besoin.

Sans trève ni repos, elle coud dans son réduit solitaire, tirant l'aiguille sur un travail qui jamais ne finit, et quelquefois, pour calmer l'amertume de ses ennuis et rompre la monotonie de sa tristesse, elle chante, courbée sur son labeur.

Elle n'a ni mère ni sœur, ni frère ni ami, pour épancher le trop plein de son âme.

Cette humble créature est seule au monde, et elle semble coudre chaque jour un pan du linceul qui doit l'envelopper dans son cercueil.

Et, tandis que, souffreteuse et pensive, elle gravit, à travers les épines de la pauvreté, l'âpre sentier du désert de son existence, le caprice des choses d'ici-bas offre à son imagination troublée, comme un trait d'ironie, le séduisant tableau d'autres jeunes filles, naguère ses compagnes d'infortune, aujourd'hui entourées de toutes les aises de la vie, que le vice leur accorde, en échange de l'honnêteté, dont l'excès de la misère leur a imposé le sacrifice.

Et, comme elle cherchait à écarter de sa pensée l'image importune de ce douloureux contraste, un homme frappe à sa porte et s'introduit dans sa chétive demeure. Un sourire de bienveillance hypocrite erre sur les lèvres du visiteur, et sa bouche emmiellée balbutie des paroles de consolation. C'était un de ces effrontés libertins de la grande cité, qui, pour alimenter la lubricité de leurs plaisirs, épient froidement l'heure de la détresse et du désespoir de leurs victimes, pour les faire tomber, à coup sûr, dans leurs piéges. Frappé de la beauté native de cette jeune fille en haillons, amorcé par la candeur de son innocence, ce lovelace au cœur flétri l'avait marquée comme une proie sûre, que l'aiguillon de la faim allait lui

livrer sans résistance. Quelques pièces d'or, montrées avec ostentation, comme un talisman irrésistible, devaient être le salaire de son déshonneur.

Mais, placée ainsi dans la déchirante alternative de la faim ou de la honte, la pauvre fille, dont, jusqu'alors, l'âme était restée pure, repousse avec indignation l'offre d'un secours ignominieux, et, trouvant la mort moins cruelle que son martyre, elle met fin à ses jours par l'asphyxie.

Plus loin, à l'angle d'un carrefour à demi éclairé par la flamme douteuse d'un pâle reverbère, la prostituée, au teint flétri, victime de la séduction ou de la misère, étale aux regards des passants le hideux spectacle de la dégradation de son sexe.

Ailleurs, une pauvre mère, prise tout-à-coup des douleurs de l'enfantement et obligée d'aller gagner son pain de la journée, dépose son nouveau-né sur la voie publique, au coin d'une borne, ou dans l'allée obscure d'une maison voisine. Pauvre enfant! Ses yeux s'ouvrent à peine à la lumière, et déjà il est en proie aux souffrances de la vie! Que dis-je? Dès le ventre de sa mère, les impressions de l'agoisse agitent son être, et les perplexités, les inquiétudes et les tourments de celle qui le porte dans ses entrailles, avec tant de sollicitude et d'anxiété, s'impriment sur son corps et dans son âme, avant même qu'il n'ait vu le jour!

L'égoïsme et l'injustice, président à toutes les relations sociales. On impose les durs travaux aux faibles, et l'on réserve les travaux légers pour les hommes forts et robustes.

C'est un monde d'erreur et de perversité, qui fausse tous les esprits et dessèche tous les cœurs. L'hypocrisie forge des chaînes, sous prétexte de protéger la liberté. Le spectre de la peur sattache, comme un remords, à la

conscience des tyrans, et leur dicte des décrets de proscription, au nom du salut public.

Le juge prévarique, les femmes trafiquent de leur honneur, l'intrigant triomphe, le riche domine, le faste insulte à la misère, le marchand vole, le voisin affame son voisin, l'homme dévore l'homme et le travailleur meurt de faim à côté de l'oisif repu.

L'avare ambitieux, ruiné inopinement dans les hasards de spéculations mal combinées, met fin à ses jours par l'eau, le poison, la corde ou le pistolet.

L'un sourit à son ennemi pour mieux le perdre et le ruiner. L'autre jette aux pieds d'une femme pudique le bouquet de ses phrases parfumées d'hypocrisie, pour la flétrir et la déshonorer.

Celui-ci parle de la sainteté de la famille, et entretient des prostitutées. Celui-là se constitue le défenseur de la propriété, et, chaque jour, on pourrait le surprendre la main dans le sac.

Tel a sans cesse Dieu, la morale et la religion sur les lèvres, qui ne croit à rien, si ce n'est à son ventre et à ses trésors.

Tel autre flagorne publiquement le peuple, qui l'insulte et le méprise en petit comité.

Le fort opprime le faible et dit ; ce champ est à moi, je mangerai le pain de tes sueurs et de tes larmes. Ces hommes sont mes esclaves, ces femmes m'appartiennent, ces enfants sont ma propriété.

Il n'y a ni principes de justice, ni franchise, ni vertu, ni probité. Le mensonge, la fourberie, l'antagonisme, la haine, l'impudicité empoisonnent toutes les relations des hommes entr'eux. C'est comme une avalanche de vices et d'infirmités sociales ; c'est le comble de la dégradation humaine.

Et, si, du milieu de ce chaos d'iniquités, la voix généreuse d'un homme de cœur, sélevant en faveur de l'innocence opprimée, ose faire crier, comme celui d'Abel, le sang de ces tristes victimes de la perversité humaine, les oppresseurs, à défaut de moyens de justifieation, l'envoient en exil pour raison d'Etat, ou le plongent vivant dans les sépulcres du cachot, comme un malfaiteur. Et, si quelquefois ils daignent lui faire grâce de la liberté, ils ne manquent pas de lancer à sa poursuite une meute de folliculaires affamés, qui, pour quelques pièces de monnaie qu'on leur jette dans la boue, aboient l'outrage et le mensonge.

Enfant des Montagnes, voilà les choses que j'ai vues parmi les nations les plus civilisées de cette terre de douleurs. Ce que j'ai vu au delà des mers et dans les contrées lointaines, au milieu des peuples encore plus profondément ensevelis dans la nuit des ténèbres du monde, ma langue serait impuissante à l'exprimer, et mes forces ne peuvent déjà plus me soutenir.

C'est pour cela qu'étant venu chercher un peu de repos dans la solitude de la vallée, au milieu de ces ruines antiques, des soupirs amers comme l'absythe, s'échappaient de mes entrailles, et que, mes yeux, penchés vers la terre, répandaient des ruisseaux de larmes.

Mon âme est toute désolée, et mon corps est entièrement épuisé par la fatigue et la douleur. L'amertume a fait vieillir ma peau et ma chair, et le chagrin a brisé mes os. J'ai été au milieu des peuples comme un plante arrachée. Ma peau s'est brûlée au soleil, elle s'est noircie sous l'ardeur de ses rayons, et elle s'est collée sur mes os, et s'est desséchée. Mon corps est comme un arbre que les avalanches ont renversé, et que les eaux boueuses d'un torrent ont emporté au loin, puis rejeté sur leurs rives sablonneuses, dans une contrée déserte.

Et mes soupirs se redoublent sans cesse, et mon cœur est accablé. La paix a été bannie de mon âme ; j'ai perdu le souvenir de toute joie. Et j'ai dit en moi-même : Enfin c'est fait de moi, et, l'espérance que j'avais au Seigneur s'est évanouïe.

XXXVII.

Lamentations sur les calamités qui affligent les enfants des hommes.

— Seigneur, Seigneur ! Ce que j'entends me fait frissonner d'horreur et glace mon âme d'épouvante.

Jusques à quand la terre pleurera-t-elle ? Jusques à quand l'herbe de ses champs sera-t-elle desséchée, à cause de la méchanceté de ceux qui l'habitent ?

Seigneur, Seigneur ! Voyez le déluge de maux qui couvre la face du monde, entendez les sanglots et les cris de détresse de ces enfants des hommes, plongés dans les gouffres les plus profonds de l'affliction humaine.

Leur âme est triste comme le suaire d'un sépulcre. L'espérance ne les accompagne plus jusqu'aux portes du tombeau ; elle les abandonne, des l'aurore même de leur carrière, et elle les fuit dans leurs douleurs. Tout n'est, pour eux, que misère, souffrance et désolation, et la vie leur est amère comme le fiel.

Signeur, Seigneur ! Jetez un regard de compassion sur les souffrances de l'Humanité, sortie de sa voie : voyez l'intensité des fléaux qui l'accablent, la profondeur des palaies qui la rongent. Tous les jours de sa vie, le

peuple marche dans les ténèbres et s'abreuve de larmes, à la coupe de l'adversité. Les pauvres cherchent de l'eau, et ils n'en trouvent point; leur langue est brûlée par les ardeurs de la soif. Ils cherchent du pain pour soutenir leurs membres défaillants, et ils n'en trouvent point; leurs forces les abandonnent, et ils succombent sous les étreintes de la faim.

Et les méchants sont dans la prospérité; ils meurent dans la splendeur, après avoir vécu dans l'abondance. Ils ne sont point dans les tourments, comme les autres mortels; ils ne sont point frappés avec les autres hommes. C'est pourquoi l'orgueil les couvre comme un bouclier, et la violence les environne comme une cuirasse. Ils s'engraissent de la substance des pauvres; leur rapacité ne connaît point de bornes; ils sont aussi insatiables que la mort et la tombe.

Ils raillent ceux qui courbent la tête devant eux, et ils oppriment ceux qui la relèvent et qui essaient de rejeter leurs entraves. Ils parlent avec hauteur aux faibles; leur bouche attaque le ciel, et leur langue empoisonne la terre.

Ils ont versé au peuple, à pleines coupes, l'eau amère de leurs iniquités. Et le peuple, impuissant à se défendre, l'a bue jusqu'à la lie. Il a pleuré toutes ses larmes dans la nuit obscure du désespoir, et son cœur s'est desséché comme la cendre.

Les apôtres les plus courageux sont tombés en défaillance, et les plus zélés se sont affaissés sur eux-mêmes; ceux qui ont persévéré ont été couverts d'opprobres, et ceux qui ont voulu franchir les barrières ont été renversés; ils sont devenus comme des troncs décharnés que les vagues des méchants ont rejeté sur la grève du monde, au milieu d'une écume de sang et d'ordures.

Et, toutes les voix qui se sont élevées pour le peuple ont été refoulées, et le peuple est resté plongé dans la nuit de ses douleurs, sans que personne ose venir à son secours. Le rayon de lumière qui avait effleuré son esprit s'est dissipé, et l'espérance qu'il avait au cœur s'est évanouïe. Les arbres pleurent de tristesse, les plantes languissent, courbées sur leurs tiges, et la terre est toute désolée, à cause de l'affliction du peuple.

Seigneur, Seigneur, qu'est devenue votre justice, et où est votre miséricorde ? Que sont devenues les paroles de votre Christ, lorsqu'il disait à ses disciples : Tout ce que vous demanderez au Seigneur Dieu en mon nom, vous sera accordé ? Et depuis un jour jusqu'à l'autre nous ne cessons de prier et d'élever nos voix vers le ciel, et nos voix et nos prières ne sont point entendues, elles se perdent comme dans un désert.

O si vous vouliez ouvrir les cieux, et en descendre ! les montagnes s'écouleraient devant vous. Elles fondraient comme si elles étaient consumées par la feu ; les eaux deviendraient toutes embrasées, et la grandeur de votre puissance remplirait de terreur les ennemis du peuple, et les nations trembleraient devant votre face.

Ouvrez, Seigneur, la porte de votre demeure éternelle, afin que nous soyons témoins de votre gloire, et, qu'en voyant les cieux, nous soyons couvaincus de la vérité des paroles de votre Fils, et des promesses qu'il nous a faites étant sur la terre.

Venez nous visiter dans notre abandon, afin que l'espérance renaisse dans nos cœurs, qne la lumière revienne dans notre esprit, et que nous soyons remplis de force : car je ne me tairai point en faveur du peuple, je n'aurai point de repos en faveur des pauvres et de tous ceux qui gémissent, jusqu'à ce que votre justice paraisse dans notre sein comme une vive lumière, et que

votre vérité brille au milieu de nous comme une lampe toujours allumée.

Et le Seigneur a entendu ma prière, et son Esprit s'est reposé sur moi; il m'a rempli de force, et il m'a envoyé pour annoncer sa parole à ceux qui sont doux, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé; pour publier l'année de la délivrance et le jour de la réconciliation; pour consoler ceux qui pleurent; pour avoir soin de ceux qui sont dans les larmes; pour leur donner une couronne au lieu de la cendre, une huile de joie au lieu des larmes, et un vêtement de gloire au lieu d'un esprit affligé; et il y aura parmi eux des hommes puissants en justice, qui seront des plantes du Seigneur pour lui rendre gloire.

Ils rempliront d'édifices les lieux déserts depuis plusieurs siècles, ils relèveront les anciennes ruines, et ils rétabliront les villes abandonnées, où il n'y avait eu qu'une solitude pendant plusieurs âges.

Je me réjouirai avec une effusion de joie dans le Seigneur, et mon âme sera ravie d'allégresse dans le Dieu éternel, parce qu'il m'a revêtu des vêtements du salut, et qu'il m'a paré des ornements de la justice, comme un époux qui a la couronne sur la tête, et comme une épouse parée de toutes ses pierreries.

Car comme la terre fait germer la semence, et comme un jardin fait pousser ce qu'on a planté: ainsi le Seigneur Dieu fera germer sa justice, et fleurir sa louange aux yeux de toutes les nations.

XXXVIII.

Exortation à la patience.

O vous, que les épines de tant de douleurs étreignent, de tous côtés, comme dans un linceul d'agonie sanglante, patience ! Oui, patience, patience ! Car j'ai aperçu la lumière du Seigneur, à travers l'obscurité de la nuit des siècles, et son esprit a pénétré mon âme, et j'ai vu ce qui était resté caché jusqu'à ce jour dans les ténèbres de la vie, et le tems va venir où toute vérité sera dévoilée et où toute voie inique sera rendue droite. Alors la justice du Seigneur paraîtra au milieu des nations comme une vive lumière, et sa vérité èternelle brillera aux yeux des peuples comme un flambeau qui ne s'éteindra point, et comme un soleil qui ne se cachera jamais.

Tous ceux qui vous combattaient seront confondus et rougiront de honte; et tous ceux qui s'opposaient à vous par leurs contradictions astucieuses, seront réduits à néant.

Vous chercherez ces hommes qui s'élevaient contre vous, et vous ne les trouverez point; et ceux qui vous fesaient la guerre, seront comme s'ils n'avaient jamais été, et disparaîtront de votre sein.

Vous serez comme des chariots tout neufs qui foulent les blés, qui ont des pointes et des dents de fer; vous foulerez et vous briserez les montagnes, vous réduirez en poudre les collines, et il n'y aura plus de barrière pour entraver la marche et la liberté des peuples.

Et, en ces jours-là, le Seigneur fera sortir des fleuves du sein des terres arides et desséchées, et des fontaines du milieu des champs qui étaient sans eau ; et toutes les contrées qui jusqu'alors étaient demeurées steriles, seront pleines de fertilité.

Et l'homme mangera son pain dans la joie de son cœur, et le prolétaire, désormais en possession de ses droits, se réjouira dans le fruit de son travail, pendant tous les jours que Dieu lui a comptés, pour la durée de sa vie : car telle est sa véritable destinée sur la terre.

Ceux qui étaient nus seront couverts, ceux qui avaient faim seront rassasiés, et les pauvres se reposeront avec confiance dans leurs demeures. Pas une de leurs douleurs et pas une de leurs larmes ne sera oubliée.

Le Seigneur jugera dans sa justice l'oppresseur et l'opprimé; il se déclarera le protecteur du faible, qu'on délaisse, et de l'humble qu'on outrage.

Il fera rendre compte aux exploiteurs du pauvre de tous les pleurs qu'ils ont fait couler ; il traitera les grands du monde comme la boue, et les foulera comme le potier foule l'argile sous ses pieds.

Il brisera la verge de fer de ces fiers dominateurs, qui, dans leur courroux, frappent les peuples, à coups redoublés, qui s'assujettissent les nations, dans leur fureur, et les persécutent cruellement.

La colère des puissants sera comme une tempête qui vient fondre contre une muraille de fer. La muraille n'en sera point ébranlée, et, leur colère glissera dessus, comme la flèche sur un bouclier solide.

Il fera lever, à l'occident, un peuple vaillant, généreux et fort.

Et ce peuple s'élancera comme un tourbillon impétueux qui chasse devant lui tout ce qui fait obstacle à sa marche ou comme un torrent qui se répand sur une vaste campagne et qui l'inonde.

Il brisera la lourde chaîne qui tenait liés tout les peuples, il déchirera la toile de la servitude, que l'oppression avait ourdie et qui enveloppait toutes les nations comme dans un réseau de mort.

Il fondra sur l'ennemi avec la rapidité de l'éclair, et l'ennemi sera broyé sous ses coups, comme la paille sèche sous les roues d'un chariot.

Il soufflera sur les monuments des iniquités séculaires, et tout ce qui était bâti sur le mensonge, sera renversé comme la terre sous le soc de la charrue ; tous les grands ouvrages de la tyrannie seront détruits, tous ses vieux édifices seront démolis de fond en comble, et il n'en restera plus pierre sur pierre, et leurs débris seront dispersés comme la poussière des chemins.

Et toi, Homme de la Vallée, digne serviteur du Christ, toi dont les cheveux ont blanchi dans la noble et rude tache de ton apostolat, toi qui as calmé les souffrances du pauvre, versé le baume sur ses plaies, pour adoucir ses maux, et nourri son espérance jusqu'au jour de sa guérison, sois béni de Dieu, et parcours, en paix les derniers jours de ta sainte carrière. Que la confiance en la misericorde divine ne s'éteigne point dans ton âme, et que la foi te soutienne jusqu'au sein du Seigneur : car les tems prédits par les prophètes sont venus, et tout ce qui était lié va être délié.



XXXIX.

Vous qui vivez dans les pleurs et qui avez faim et soif de la justice, prêtez l'oreille et écoutez les paroles de celui qui a vu la lumière du Seigneur briller sur l'horison des jours nouveaux et percer de ses rayons le mystère des destinées humaines.

Quand un peu de chaleur revient aux membres d'un moribond que glacait déjà le froid de la mort, et que le mouvement renaît dans son être c'est un signe que le moment de sa guérison approche.

Or ce souffle de vie a déjà circulé au sein des nations; il a pénétré l'âme des peuples, et, en passant au milieu d'eux, il a semé des germes d'espérance jusque sous la pierre des tombeaux.

Consolez-vous donc, vous tous, qui gémissez dans le gouffre des douleurs amères, sous l'empire de l'oppression et du délaissement, vous qu'on a deshérités et qui souffrez de la faim et du froid sur les marches des palais du luxe et de l'abondance, vous qui êtes errants dans les carrefours et sur les places publiques, vous qu'on étiole dans les geôles malsaines du travail et qu'on laisse mourir, dans l'abandon, sur les grabats de la douleur et du dénûment, consolez-vous : car, du haut de la montagne, j'ai vu poindre à l'horison l'aurore du grand jour de votre avènement.

Relevez la tête, vous qui suez â porter, pour les riches, tout le poids du jour et de la chaleur, vous que le long hiver de la servitude a courbés jusqu'à cette heure sous le lourd fardeau du labeur humain, relevez-vous et ouvrez vos cœurs à la douce sérénité du printems nouveau de cette vie de justice, où l'abeille, désormais en pleine

sécurité, jouira de son miel, sans craindre les larcins du frêlon spoliateur.

Et vous, penseurs laborieux, qni consumez vos veilles et usez votre existence dans les rudes travaux de l'esprit, rejouissez-vous : car la semence que vous avez déposée dans les sillons de la pensée humaine, commence à germer dans les actions des hommes de bonne volonté.

Et vous, messagers de l'avenir, qu'on persécute et qu'on outrage, à cause des paroles d'espérance que vous semez parmi lės délaissés ; vous qu'on dépouille et qu'on humilie ; vous qu'on jette dans les prisons, en compagnie des criminels, et qu'on traduit devant les tribunaux, comme des malfaiteurs, fortifiez votre courage et ne vous laissez point abattre par les rigueurs de ceux qui vous persécutent et qui vous condamnent : car l'heure de la justification approche.

Et vous aussi, femmes au cœur aimant et généreux, vous qui, dans l'héroïsme de votre résignation, ployez, sans résistance, sous le joug des lois injustes que l'homme votre dominateur, vous a faites, ouvrez votre pauvre âme abattue à la lumière régénératrice de la foi nouvelle, et secouez enfin de vos vêtements la poussière séculaire de la servitude : car c'est vers vous que l'Humanité aux abois tourne ses derniers regards.

Rappelez-vous que c'est une femme qui sauva des eaux du Nil le libérateur du peuple d'Israël, et que ce sont vos mères qui les premières recueillirent, dans leur cœur, la parole de vie que Jésus de Nazareth annonçait par les villes et les campagnes. Elles l'assistaient et elles l'aimaient. Elles le suivaient, lorsqu'il était errant dans la Galilée ; elles se dévouaient à toutes les fatigues et à toutes les privations, marchaient sous les feux brûlants du soleil, par les lieux sauvages, dormaient la nuit sur une pierre, et n'avaient le plus souvent à manger que les épis

ramassés sur le bord du chemin. Ce sont les femmes de Sion qui ont partagé toutes les souffrances de Jésus et arrosé de leurs larmes les plaies sanglantes de sa douloureuse agonie ; c'est dans leur âme navrée d'angoisse qu'à retenti l'écho de chacune des douleurs de sa passion ; ce sont elles qui ont gravi avec lui, jusqu'au sommet, le rude sentier du calvaire, et qui l'ont accompagné jusque sur la pierre de son sépulcre.

Femmes sublimes et généreuses, l'Humanité porte sa croix depuis des siècles, elle a bu jusqu'à la lie le calice de toutes les amertumes, parcouru le chemin de son calvaire jusqu'au crucifiement ; et vous êtes toujours cette créature aimante, parce qu'elle souffre, et dévouée, parce qu'elle aime. C'est donc sur vous que doivent jaillir les premiers rayons du soleil de justice et de vérité, qui va régénérer le monde, en l'inondant de sa lumière ; et c'est vous aussi qui assisterez l'Humanité, dans le travail suprême de son dernier enfantement, et qui viendrez cimenter du ciment de l'amour les assises fondamentales du majestueux édifice des tems nouveaux.

Relevez-vous donc et prenez courage, vous tous qui étouffez sous le poids des iniquités du monde et qui ne prenez de la vie que ses peines et ses affronts, relevez-vous et venez vous-mêmes préparer votre place au banquet de la régénération humaine, là où toutes vos larmes seront séchées, et où vous trouverez avec abondance toutes les choses qui vous seront nécessaires, et dont vous aviez été privés jusqu'à ce jour. Rejouissez-vous dans la joie de votre cœur : car il est ecrit : "En "ce tems-là, les premiers seront les derniers, et les "derniers seront les premiers."

On vous traite maintenant comme la pierre du chemin, sur laquelle on marche et qu'on foule aux pieds. Les faux architectes de l'ordre ancien vous ont laissé dans

les ténèbres de l'oubli, vous qui êtes la pierre angulaire de l'édifice. Mais consolez-vous et espérez : car votre tems va venir ; et ceux qui heurtent contre cette pierre, seront renversés, et ceux sur lesquels elle tombera, seront écrasés.

Espérez aussi vous qui avez succombé à la séduction, qui avez dévié de la route et qui êtes tombés dans la dégradation, vous que la société repousse de son sein, comme un objet de mépris, espérez : car, au grand jour de la réparation, il vous sera fait miséricorde, à cause de vos douleurs, et vos fautes vous seront pardonnées.

Renaissez donc à la vie nouvelle et préparez vos cœurs au grand baptême de la régénération de l'Humanité, qui lavera toutes les souillures des prostituées et des criminels, et qui effacera toute distinction de rang et de nom entre les hommes.

Alors la fortune ne sera plus un instrument de domination, ni la pauvreté le rebut des hommes, ni le coupable un objet de réprobation impitoyable. Les maladies elles-mêmes, qui sont les fruits empoisonnés des vices et de la pauvreté, disparaîtront à leur tour, avec les causes qui les engendrent.

Pénétrez-vous du souffle de l'esprit de vérité, et soyez justes et dévoués les uns envers les autres : car ce qui naîtra de l'égoïsme, de l'exploitation et de l'injustice mourra dans la pourriture comme un fruit corrompu ; mais ce qui naîtra de l'esprit de vérité et de justice ne mourra point et vivra éternellement.

Ne méprisez ni les petits ni les faibles : car ceux là ont plus de droit que les autres à vos égards et à votre bienveillance. Ne méprisez ni vos femmes ni vos sœurs, de ce qu'elles ne peuvent partager avec vous les durs travaux de l'industrie ou du labour, réservés à vos bras

robustes: car ce sont ces natures calmes et douces qui accueillent avec le plus de sympathie les grandes aspirations de l'avenir, et ce sont elles qui arriveront les premières dans la terre de promission. Ces êtres patients et résignés écoutent, dans le silence du recueillement, les voix mystérieuses que les anges de Dieu font descendre des régions célestes, comme un murmure d'amour, dans le cœur de ceux qui souffrent; et, dans le travail de l'émancipation humaine, une âme qui pense et un cœur qui aime avancent bien plus que les entreprises à main armée des vaillants et des forts.

Ne méprisez ni l'herbe des champs, ni l'insecte de la prairie, ni les grains de sable de la mer: car le même esprit qui vit en vous anime toutes ces choses.

Ne méprisez ni les cheveux de votre tête, ni aucun des membres de votre corps: car tout ce qui touche au plus petit d'entre vous est précieux aux yeux de celui qui a fait bien toutes choses; mais purifiez votre cœur et régénérez votre âme, et que ceux qui desirent les bienfaits de la paix, de la justice et de la vérité hâtent de leurs prières et de leurs efforts l'avènement du règne de Dieu, qui refera la terre à l'image du ciel.

Quand vos cœurs, trempés dans les eaux de la régénération, auront été purifiés du vieux levain des iniquités de l'ancien monde, alors la solidarité de tous, devenue la providence de chacun, bannira à jamais de votre sein les soucis et les tourments de la vie matérielle, qui aujourd'hui empoisonnent toutes les jouissances de l'âme; et votre esprit, affranchi de la crainte du lendemain, s'élèvera, libre et expansif dans les régions sereines de la vérité, et s'abreuvera aux sources vives de l'intelligence, qu'on a, jusqu'à ce jour, écartées de vous.

Fortifiez donc vos cœurs par la prière, afin que les tristes jours de l'attente et de l'épreuve soient abrégés.

Mais ne faites pas comme ceux qui honorent Dieu des lèvres et dont le cœur est loin de lui. Commencez d'abord par vous remettre vos dettes les uns aux autres, et pardonnez-vous mutuellement vos griefs et vos offenses, comme vous voulez que Dieu vous pardonne vos propres fautes : car c'est par le pardon, la bienveillance et la paix que le règne de Dieu doit s'établir au milieu de vous.

Retenez bien ceci : Il n'y a qu'un seul Dieu dans l'univers, et ce Dieu est tout amour ; l'aimer de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, et aimer son prochain, comme soi-même, est quelque chose de plus grand que tous les sacrifices et que tous les holocaustes.

Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les choses de la vie vous seront données par surcroît.

La terre est inépuisable, et l'abondance de ses produits sera toujours audessus des besoins de ses enfants. Vous n'aurez donc qu'a lui demander tout ce qui vous sera nécessaire, et elle vous le donnera avec largesse.

Alors celui qui sèmera sera dans la joie aussi bien que celui qui moissonnera, et celui qui plantera comme celui qui arrosera. Mais celui qui sèmera peu, récoltera peu, et celui qui plantera beaucoup, recueillera beaucoup de fruits.

Elevez votre pensée vers les choses du ciel, enrichissez votre esprit des trésors de la science et instruisez vos femmes et vos enfants : car, je vous le dis en vérité, l'ignorance est le plus grand des fléaux.

Arrachez du milieu de vous tous les arbres entés sur le mensonge et sur l'injustice : car on juge de l'arbre par les fruits qu'il porte, et de l'homme par les œuvres qu'il produit. On ne cueille pas la figue sur la ronce, ni le

raisin sur le chardon ; et les arbres que les méchants ont plantés ne poussent que des épines et ne donnent que des fruits de mort. C'est pourquoi vous récoltez la misère, la souffrance, les maladies, l'exploitation du faible par le fort et la domination du riche sur le pauvre. Hâtez-vous d'arracher ces mauvais arbres et d'en extirper toutes les racines, pour en planter de meilleurs : car, je vous le dis, le gouvernement des choses de ce monde sera ôté à ceux qui n'auront produit que de mauvais fruits, et il sera donné à ceux qui en produiront de bons.

Epurez vos âmes au souffle de l'Esprit de Dieu, et sanctifiez vos cœurs par l'amour de votre prochain, afin que l'iniquité s'écarte de vos voies. Ne jugez point sur des apparances et ne condamnez point sur des ouï-dire : car vous serez jugés selon que vous aurez jugé les autres ; et on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis à leur égard. Et si votre justice n'est pas plus grande que celle des rois et des puissants qui vous gouvernent, vous serez rejetés, comme eux, et n'aurez point de place au banquet de la vie nouvelle.

Vous savez que les princes dominent les peuples, du haut de leur orgueil, et qu'ils les traitent avec iniquité. Qu'il n'en soit point de même parmi vous ; mais que celui qu'on aura élu pour gouverner se fasse l'égal du plus petit, et que celui à qui l'on aura commis les plus grandes choses, soit celui qui aime le plus.

Quant à ceux qni règnent et qui commandent par la force, leur sentence est déjà portée ; ils oppriment par le glaive, et ils périront par le glaive.

Que l'amour et le dévouement fécondent toutes vos œuvres. Chaque fois donc que vous rencontrerez un de vos frères blessé, malade, ayant faim ou soif, allez à lui et secourez-le. Versez le baume de la parole et de l'action sur les plaies de son âme, de son corps ou

de sa misère, et souvenez vous que vous devez toujours faire aux autres ce que vous voudriez que l'on vous fît.

Que la foi soit la lumière de votre esprit et la force de vos reins : car la foi, c'est la croyance au bien, avec la ferme volonté de l'accomplir. Si donc vous croyez au bien, et si vous en desirez l'accomplissement, comme un cerf altéré desire l'eau des fontaines, alors l'étoile des tems nouveaux guidera vos pas dans les régions de l'avenir, et l'ange du Seigneur, commis pour préluder à l'avènement de son règne, vous revêtira de sa force, comme d'une cuirasse invincible ; et vous brillerez, comme un soleil, dans l'intelligence des peuples, et les peuples, déchirant les langes de leur servitude, se lèveront, pour suivre votre bannière, et vous serez le flambeau et le levier du monde.

Ayez donc la foi, et vous direz aux ronces séculaires de l'iniquité : déracinez-vous, et elles se déracineront : à cette lourde montagne de l'oppression qui pèse sur vous et qui vous écrase : ôte-toi de là, et elle se retirera. Et, quand, affranchis de la servitude de l'esprit, vous ouvrirez les yeux à la lumière de la vérité et vous vous lèverez pour la cause de la justice, alors vos oppresseurs, saisis d'épouvante, se cacheront dans le creux des rochers, ou se précipiteront de colère au fond des abîmes que leur creusèrent leurs propres iniquités.

Mais ne vous faites point justice avant le tems, et espérez jusqu'à la fin : car, dans cet état de crise suprême, la prudence doit modérer les élans de la liberté et la juste impatience du triomphe.

Laissez croître l'ivraie avec le bon grain, jusqu'à la moisson nouvelle ; de peur qu'en arrachant ces mauvaises herbes, vous n'arrachiez, avec elles, les tiges de pur froment. Qu'ils croissent donc ensemble jusqu'au jour

de la grande moisson, que Dieu a marqué dans la saison des tems. Alors il sera dit aux moissonneurs: arrachez premièrement l'ivraie, c'est-à-dire les méchants et les pervers, les égoïstes et les oppresseurs, qui sont l'ivraie de l'Humanité, puisqu'ils étouffent leurs frères et les empêchent de développer leur intelligence, dans la libre expansion de leur âme; arrachez-les et jetez-les dans la fournaise de l'épuration. Mais amassez soigneusement le bon grain et portez-le dans les greniers du nouveau royaume, où règneront désormais la joie et l'abondance.

Et, en attendant que ce grand jour arrive, veillez et tenez-vous prêts: car celui que le Seigneur doit envoyer, ponr faire la moisson, viendra au moment où on s'y attendra le moins. Il séparera du bon grain l'ivraie de l'iniquité; il jugera les empoisonneurs, les adultères et les parjures, et ceux qui retiennent injustement le bien d'autrui, et ceux qui enrichissent leur oisiveté, en s'appropriant le salaire dû au travailleur, et ceux qui, avec l'audace de l'impunité, dépouillent les faibles, les étrangers, les veuves et les orphelins; il fera rendre compte de leur administration aux dépositaires des pouvoirs publics; et il sera demandé beaucoup à ceux qui auront reçu beaucoup, et plus leur puissance aura été grande, plus sévère sera le châtiment de ceux qui auront prévariqué.

Que tous ceux qui sont appelés à semer par le monde la parole de vie, de vérité et de justice, s'unissent dans un même esprit de douceur et de concorde et ce resserrent dans les liens indissolubles d'un même amour pour l'Humanité: car le sentier du juste est toujours droit, et ses inspirations le conduisent dans la bonne voie. Heureux celui que sa conscience ne condamne point en ce qu'il fait ni en ce qu'il veut faire. Bannissez donc de votre sein tout ferment de division, et que la paix des

enfants de Dieu ne cesse jamais de régner au milieu de vous. Vous êtes la lumière du monde, faites-en jaillir les rayons bienfaisants sur toutes les contrées de la terre, et les peuples, guidés par le flambeau de la vérité, apprendront à marcher dans la voie de la justice. Ne laissez pas étouffer votre voix par les suppôts de la tyrannie et du mensonge; mais poursuivez, sans relâche, le noble labeur de votre apostolat, et ne cessez d'éclairer vos frères, malgré les puissances des ténèbres et la fureur des persécutions. Marchez avec fermeté et persévérance à travers les obstacles: car, à la fin de la lutte, c'est de votre côté que la victoire demeurera.

Effacez pour jamais d'entre les hommes toutes les distinctions et toutes les prérogatives qui les divisent, et réhabilitez toutes les professions utiles. Aujourd'hui, les états s'exercent seulement en vue du lucre qu'en retirent ceux qui les exploitent, et plus ce lucre est considérable, plus l'état qui le donne, est honoré. Mais il en sera tout autrement dans le monde nouveau: les professions ne s'y exerceront plus, au contraire, qu'en vue du bien public et de l'utilité commune, et l'honneur que la société régénérée y attachera, n'aura plus d'autre principe ni d'autre mesure que les avantages réels qui en naîtront, pour le profit de tous.

Les travailleurs de tous les états et de tous les pays s'uniront entr'eux, sans distinction d'origine; ils s'abriteront sous le manteau tutélaire de la solidarité universelle, comme sous une égide formidable à leurs exploitateurs, et ils se soutiendront et ils s'encourageront les uns les autres, dans les fatigues du grand travail de leur émancipation. Et celui qui forge animera à l'ouvrage celui qui bâtit, et lui dira: Courage! mon frère, voici des crampons pour lier les pierres de l'édifice, afin qu'à l'avenir il ne soit plus ébranlé par le choc des passions

humaines; et l'édifice des tems nouveaux s'élèvera et s'affermira, et tous les efforts de la tyrannie, viendront se briser, comme une vague impuissante, contre le roc inébranlable de ses fondements.

Apôtres de l'avenir, soyez comme la lampe qui brille au loin dans les ténèbres, ou comme l'étoile du matin qui vient rasséréner l'âme du juste, troublée par les fantômes de la nuit. Ranimez la vigueur de ceux qui ploient de lassitude sous le faix du labeur: car la jeunesse elle-même a ses moments de défaillance. Montrez-leur, comme Moïse au peuple d'Israël, le terme de leur voyage, qui approche, et les splendeurs de la terre promise, qui les attend. Et ils espèreront en l'avenir, et ils puiseront, dans cette espérance, des forces toujours nouvelles; ils prendront des ailes et ils voleront comme l'aigle, ils courront sans se fatiguer, et ils marcheront sans se lasser.

Soyez dans la joie avec ceux qui sont dans la joie, et pleurez avec ceux qui pleurent. Recevez avec bonté celui qui est encore faible dans la foi, sans vous amuser à contester avec lui; et ne condamnez point celui qui n'est pas encore converti à la vérité, ni ne le violentez à cause de ses croyances: mais ayez de la bienveillance pour lui, et soyez doux les uns pour les autres: car, en agissant ainsi, vos paroles de régénération rencontreront moins d'obstacle à pénétrer les âmes, et vous gagnerez à la cause de l'Humanité, les esprits les plus faibles et les cœurs les plus endurcis.

Ne vous laissez point vaincre par le mal; mais travaillez à vaincre le mal par le bien. La nuit est déjà fort avancée, et le jour s'approche; quittez donc les œuvres de ténèbres et revêtez-vous des armes de lumière. Passez et repassez de porte en porte, préparez la voie au peuple, applanissez son chemin, ôtez-en les pierres, élevez

oublierez, dans les douceurs de la paix, les fatigues de vos longs combats. Et si, dans cette crise suprême de l'Humanité en travail de ses destinées, vous succombez sous la peine, avant l'heure de l'enfantement, votre mort, comme celle des premiers martyrs, portera des fruits de vie, et l'héroïsme de votre sacrifice se perpétuera dans le souvenir des peuples, et votre nom, béni des générations à venir, sera répété, de siècle en siècle, avec l'enthousiasme d'une reconnaissance immortelle.

XL.

Le tems du fruit évangélique.

Le progrès de l'Esprit régénérateur que Dieu a répandu au sein des générations, pour préparer l'Avènement des peuples, est semblable au travail de la semence qui germe dans la terre. Pendant la nuit et pendant le jour, pendant le sommeil et pendant la veille, elle croît et elle se développe, par l'action constante de sa sève, et, sans donner aucun signe apparent et sensible de sa progression, elle produit d'abord l'herbe verte, puis la tige, ensuite la fleur, et enfin le grain de froment tout formé dans l'épi. Et quand un hiver trop rigoureux comprime la sève, et retarde l'éclosion de la fleur et la maturité du fruit, au delà de leur terme, alors la sève se replie dans le bourgeon, pour un peu de tems, jusqu'à ce que la chaleur du soleil, qui la vivifie, soit devenue assez intense pour faire fondre la glace qui la comprime ; puis elle s'élance au dehors, avide de lumière, avec d'autant plus de force et de rapidité, qu'elle a été plus fortement et plus long-tems retenue.

Ainsi, la parole de Rédemption, que le Christ a semé en Galilée, ne cesse de germer dans le cœur et l'intelligence des peuples, jusqu'à ce que son fruit soit mûr. Dans les secousses de la guerre, comme dans le calme de la paix, dans la nuit de l'oppression, comme au grand-jour de la liberté, elle germe et germe toujours, jusqu'à ce que son tems soit accompli. L'hiver des peuples a été long et rigoureux, mais les rayons du soleil de l'Esprit deviennent brûlants, et le jour de l'éclosion approche, et le tems de la maturité n'est pas loin.

Et Jésus a dit: Lorsque l'Evangile du nouveau royaume sera prêché dans toute la terre, pour servir de témoignage à toutes les nations, c'est alors que le jour arrivera.

Et quand ce jour-là sera venu, il se fera dans le monde un ébranlement épouvantable, tel, qu'il n'y en a point eu de pareil depuis le commencement des générations jusqu'à present, et qu'il n'y en aura jamais; et quand cela arrivera, tous les monuments de l'iniquité seront tellement détruits, qu'il n'y demeurera pas pierre sur pierre.

Et en ce temps-là, un nouveau déluge, qui sera le déluge de l'Esprit, couvrira toute la face de la terre, et tout ce qui aura été détruit par cet ébranlement, disparaîtra sous ses flots et ne subsistera plus.

Et alors, le fruit de l'Evangile sera mûr, et le tems du Fils de l'Homme sera venu; et ce jour-là sera le grand jour de l'Avènement des peuples et de la fin des siècles d'iniquité.

Il sera impossible à l'esprit des mortels de pénétrer le jour et l'heure de cet Avènement: car les anges eux-mêmes l'ignorent. Mais il est des signes auxquels vous pourrez reconnaître l'approche des tems. Quand vous consultez le figuier et que vous voyez ses bourgeons

se gonfler, vous dites : l'été est proche. Consultez de même les bourgeons de la parole évangelique dans l'esprit humain, et vous découvrirez les choses qui vont s'accomplir.

Quand vous verrez pâlir, comme des astres à leur déclin, toutes les vaines grandeurs qui couronnent les sommités du monde, et que les trônes seront ébranlés, comme les fondements mal assis d'un vieil édifice qui croule ; quand vous verrez le prestige des monarques, des princes et des nobles, des riches et des orgueilleux s'évanouir, comme la fumée que le vent dissipe ; quand la main de la vérité aura arraché le masque de tous ces visages hypocrites qui en imposent aux nations par le faux éclat d'une gloire ternie, et que les oripeaux de la vanité, dont les grands et les puissants du siècle se parent avec orgueil pour distinguer leur rang et leur naissance, seront devenus la risée du peuple ; alors une grande nuit se fera autour de ceux qui gouvernent le monde, et vous pourrez dire : Voici que les tems approchent. Et, prêtant l'oreille, vous entendrez, dans le lointain, les pas de l'Humanité, comme le bruit confus de la vague qui souffle sur une mer en courroux ; et le monde sera saisi d'effroi, dans l'attente de ce qui va arriver. Mais vous qui portez tout le poids des iniquités humaines et qui avez foi en l'avenir, espérez et ne craignez rien ; et, lorsque ces choses commenceront d'arriver, levez la tête et regardez à l'Orient : car c'est l'aurore du jour de la délivrance, qui luira sur vos douleurs.

La lutte sera longue et laborieuse ; mais l'instant qui décidera de la victoire sera prompt comme l'éclair.

Les peuples, flagellés par les verges de la tyrannie, subissent maintenant, sur le calvaire du monde, le dernier terme de leur passion. Leur âme est abreuvée

d'humiliations et d'angoisses, leurs membres, déchirés et meurtris par le fer, sont marqués du sceau de l'ignominie, leur noble front, qu'un rayon d'espoir avait un jour relevé, s'est tout-à-coup assombri sous la recrudescence d'un nouveau torrent d'iniquités, et il retombe aujourd'hui tristement sur leur poitrine percée par le lance des bourreaux. Ils expirent leur douleureuse agonie, sur la croix du suplice, et leur corps mutilé descend lentement dans les sépulcres des martyrs. Des soldats armés veillent sur leur tombe silencieuse. Mais le jour de leur résurrection approche, et cette résurrection sera resplendissante et glorieuse comme le soleil qui éclaire l'univers, et leurs bourreaux frappés de vertige reculeront de frayeur, et les pierres tumulaires de leurs cachots voleront en éclats sur la face des tyrans et de leurs geôliers, et la terre, couverte de cadavres et de debris, disparaîtra sous les ruines du monde, comme le firmament disparait, derrière les nues amoncelées par un grand orage.

Comme la caravane, brûlée par les feux du soleil, rencontre çà et là quelque oasis au milieu des sables du désert, ainsi, dans le cours de leurs luttes et de leurs souffrances, les peuples, haletant de fatigue, ont eu, de loin en loin, quelques moments de sérénité, d'épanouissement et de joie. Pendant ces jours de répit, ils ont eu, par intervalles, leurs phases d'élévation sur la montagne de gloire, et leur visage rayonnait de contentement et de bonheur, et leurs haillons avaient pris tout-à-coup l'éclat et la blancheur de la neige, et, laissant alors la proie pour saisir l'ombre, ils ont voulu faire halte sous ce météore de splendeur éphémère, disant : Il fait bon ici, plantons-y notre tente, et reposons-nous dans notre victoire. Mais ce repos imprudent leur a été funeste : leur élévation et leur gloire n'ont duré qu'un jour, et, à leur descente de la

montagne, ils ont retrouvé l'obscurité de la nuit, les vêtements grossiers et le désert aride.

Il en a été ainsi, parce que les peuples n'ont compris ni la main de Dieu, qui les avait secourus, ni la lumière qu'il avait fait briller à leurs yeux, et que le fruit de la parole de Rédemption n'était pas encore mûr dans leur cœur. C'est pourquoi, après les diverses secousses qui ont tour-a-tour ébranlé le vieil édifice des iniquités humaines, ils sont tout-a-coup retombés dans les ténèbres de l'oppression et de la servitude, jusqu'au jour du grand Avènement, qui renouvellera la face du monde et y assiéra, sur des fondements désormais inébranlables, le règne de la vérité et de la justice.

Voilà pourquoi le Christ disait : "Si quelqu'un, après "avoir mis la main à la charrue, retourne la tête et "regarde derrière lui, celui-là n'est pas bon pour le "royaume de Dieu."

Vous donc qui aspirez à forcer les portes de l'avenir et qui avez une fois mis la main à la charrue de l'Humanité, pour labourer le champ de la régénération, gardez-vous de tourner les yeux en arrière, et n'allez pas puiser dans les greniers du passé la semence que vous voulez jeter dans les sillons nouveaux car, en vérité, je vous le dis, cette semence bâtarde et corrompue étoufferait la vigueur des germes vivifiants de l'idée nouvelle, et de ce contact impur, il ne naîtrait que des fruits de mort. Mais si vous avez vraiment la foi, sortez à tout jamais de ce ténèbreux chaos de mensonges séculaires que les grands ont fait dans l'intelligence des peuples, afin de les maintenir plus facilement sous leur domination, et montez, montez sans cesse vers les régions sereines et pures de la vérité éternelle où la vie humaine, embrasée par les rayons du soleil d'amour et de justice, s'épanouira dans tout l'éclat de sa magnificence, au milieu de la joie et du bonheur.

Il n'y a rien de caché qui ne doive un jour être révélé. Vous donc qui aurez lu les paroles de ce livre dans le secret de vos demeures, prêchez-les sur les toits, et que votre bouche les enseigne à vos frères, afin qu'ils puissent les mettre en œuvre, dès que le premier souffle du vent de la résurrection viendra remuer la poussière des sépulcres.

Votre édifice social a été, jusqu'à ce jour, comme une maison bâtie sur le sable. C'est pourquoi les vents de l'oppression ont soufflé de nouveau, et les flots des armées étrangères sont venues fondre sur vous avec furie, et ils ont emporté au loin l'œuvre de vos pères. Et il en sera ainsi, jusqu'à ce que vous ayez assis les fondements de votre édifice sur le roc inébranlable de la vérité, de la justice, de l'amour et de la solidarité universelle de tous les peuples. Et alors, ce sera en vain, que les grands vents du nord souffleront avec violence, que les flots de la mer se soulèveront avec fureur, leur colère impuissante viendra se briser contre le roc de vos fondations, comme la flêche de l'oiseleur contre un mur d'airain, et votre édifice n'en sera point ébranlé.

Hâtez-vous de reconstruire votre œuvre de fond en comble : car votre édifice menace de tomber, et, si vous n'y prenez garde, il s'écroulera, comme la tour de Siloé, au moment où vous ne vous y attendrez pas, et vous serez ensevelis sous ses ruines.

Mais ne soyez point comme ces gens turbulents et inconsidérés qni tout d'abord s'élancent, sans boussole, sur la mer orageuse de l'avenir ; et qui, au premier vent qui souffle, à la première vague qui monte, ont peur et s'écrient. Sauvez-nous, car nous périssons. Ce sont des esprits aventureux et superficiels, des cœurs stériles, sur lesquels la parole produit d'abord un peu de végétation ; et ils se lèvent précipitamment, et ils veulent tout de suite

pousser à l'œuvre; mais la foi ne les anime point, et il n'y a pas en eux assez de fonds pour que la semence de vie puisse y prendre racine. C'est pourquoi, dès qu'il s'élève quelque persécution contre les hommes d'avenir et contre les idées de justice, aussitôt ils se troublent et ils s'épouvantent; et ces premiers jets d'une pousse trop précoce sont tout-à-coup surpris par le feu du soleil, et ils se dessèchent.

Si donc vous ne voulez par être aveuglés par l'éclat subit du soleil de l'Esprit, ne vous levez pas avant l'heure; mais labourez d'abord avec soin le champ de votre âme, déblayez votre esprit des préjugés qui l'étouffent, faites régner dans votre cœur la pureté des vertus évangéliques, et alors la semence de vie descendra avec fruit dans vos sillons ainsi préparés, et elle y poussera des racines profondes et vigoureuses, et les conseils de la sagesse vous revêtiront comme d'une armure invincible, et quand le moment sera venu, vous prendrez votre essor, comme l'aigle, et, comme lui aussi, vous regarderez le soleil en face, sans être éblouis par le feu de ses rayons.

Quand les tems seront près d'arriver, il y aura des guerres et des bruits de guerre, on verra des peuples se soulever contre d'autres peuples et des royaumes contre d'autres royaumes; et il y aura des pestes, des famines et des tremblements de terre en divers lieux.

On livrera aux magistrats les apôtres de la parole de rédemption, pour être tourmentés, on les flétrira aux yeux des nations, et ils seront abreuvés de calomnies devant le peuple; ils seront haïs des grands du monde, des esprits obscurs et de tous ceux qui vivent de l'iniquité, on les enverra en exil dans des pays lointains, et on les fera mourir en diverses contrées, après les avoir persécutés cruellement.

En ce même tems plusieurs trouveront des occasions de scandale et de chute par la peur qu'on leur inspirera des agitations et des mouvements populaires qui se manifesteront : ils se trahiront, et se haïront les uns les autres.

Et toutes ces choses ne seront encore que le commencement des douleurs qui précèderont la fin des tems d'iniquité, et l'affliction de ce tems-là sera grande dans toutes les contrées de la terre.

Mais pour vous qui avez ouvert votre cœur à la parole de rédemption, gardez-vous bien de vous troubler ; car de même que les douleurs d'entrailles précèdent la sortie de l'enfant du sein de sa mère, de même aussi, ces bouleversements arriveront, pour ouvrir aux peuples l'entrée du nouveau royaume qui leur a été préparé dès le commencement.

Parce que l'iniquité de quelques-uns sera plus grande, le zèle de plusieurs se refroidira. Quant à vous, marchez droit votre chemin et ne vous découragez point : car il faut que ces choses arrivent. Si la lutte est longue et pénible, la victoire n'en sera que plus glorieuse, et celui-là sera sauvé, qui persévèrera jusqu'à la fin.

Dans ces jours là, il s'élèvera de faux prophètes et des imposteurs, qui vous flatteront et qui se poseront devant vous, en choryphées de l'idée nouvelle. Ces gens-là parleront haut, dans les assemblées et sur les places publiques. Ils simuleront les accents, toujours électriques, du patriotisme et de la liberté. Plusieurs même feront des miracles d'éloquence ; tandis que d'autres, pour vous imposer le culte de leur vaniteuse et sotte individualité, feront placarder leur image dans les carrefours, en tête de leurs proclamations mensongères. Mais gardez-vous d'eux et de leurs discours : car ce masque de popularité hypocrite cachera, hélas ! trop

souvent, chez les uns, la plaie hideuse de l'orgueil et de l'égoïsme, et, chez d'autres, ce qui est pis encore, l'intention perfide de vous enlacer dans leurs filets, pour vous remettre ensuite, pieds et poings liés, sous la domination des grands, dont ils auront reçu des largesses, pour exécuter leurs fourberies.

Ne vous laissez donc point aller à tous les vents des opinions humaines, par la tromperie de ces hommes pervers et par l'habileté qu'ils ont à vous induire artificieusement en erreur. Mais sachez qu'il a été écrit qu'aux derniers tems il viendra des hommes moqueurs et ricaneurs, qui détracteront le grand œuvre de rénovation. Ils appelleront à leur aide tout le génie de l'esprit du mal, pour entraver la marche de l'idée nouvelle, et, quand ils croiront avoir réussi sur quelque point, ils vous poursuivront de leurs amers sarcasmes et vous diront avec ironie: "Qu'est donc devenu la promesse de ce "nouveau Messie qui devait changer la face du monde? "Les générations succèdent aux générations, et toutes "choses demeurent dans le même état où elles étaient au "commencement. Vous voyez donc bien que rien ne "doit être changé et qu'il y aura toujours des pauvres "travailleurs et des riches oisifs, des rois et des sujets, "des grands et des petits, des maîtres et des esclaves, des "oppresseurs et des opprimés: car tel est l'ordre établi de "Dieu."

En vérité, je vous le dis, ces gens-là blasphèment et insultent Dieu, en le prenant pour caution de leurs propres iniquités.

Méfiez-vous donc de ces hommes fourbes, qui affectent des sentiments populaires et dont le cœur est rempli d'égoïsme, et de ceux qui, étant riches, vantent aux pauvres le désintéressement, en se cramponnant à leurs richesses, et de ceux qui, pour obtenir des places,

provoquent des soulèvements, et de ceux qui prêchent l'égalité dans leurs discours et qui, dans leur conduite, sont pleins de morgue et d'arrogance.

Méfiez-vous aussi de ceux qui se disent sages et savants, qui occupent les premières places dans les académies et qui, dans les tribunes des assemblées scientifiques, parlent avec emphase en faveur des choses qui maintiennent le peuple dans la servitude et contre celles qui tendent à son émancipation : car il est écrit aussi : "Je détruirai la sagesse des sages et je rejetterai "la science des savants qui ne marchent point dans la "lumière que je ferai briller sur les nations." Et alors on dira : "Que sont devenus les sages et les savants du "siècle, qui voulaient interposer leur fausse érudition "entre le peuple et la lumière, pour lui dérober la vérité ? "Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce "monde ?"

Méfiez-vous encore de ceux qui, jouissant de toutes les aises de la vie et se disant chrétiens, se choisissent dans les églises, comme le Pharisïen, les places d'honneur les plus apparantes et les plus commodes, et y lisent de longues prières, dans des livres couverts d'or et enrichis de bijoux ; qui observent scrupuleusement toutes sortes de minutieuses pratiques de dévotion et font parade de la morale du Christ, sans en accomplir les œuvres ; qui passent froidement leur chemin, comme le prêtre et le lévite de l'Evangile, sans s'arrêter auprès du blessé, pour le secourir, et qui ne s'inquiètent nullement de faire disparaître la misère qui afflige l'Humanité. Ce ne sont point ceux-là qui seront les ouvriers de la vigne du nouveau royaume. Le vrai chrétien, au contraire, celui qui, selon le précepte écrit dans la loi, aime Dieu par-dessus tout et son prochain comme lui-même, celui-là pénètrera hardiment dans les régions du monde nouveau,

qui est le monde de la fraternité et de l'amour, il versera, comme le pieux samaritain, l'huile de la consolation et de l'assistance sur les blessures de ceux que les hommes de sang et de rapines ont dépouillés et meurtris, et il cherchera à relever le pauvre prolétaire de l'abîme de ses maux, et à le rendre bon en le rendant libre et heureux. Mais quant à ceux qui se complaisent dans ce qui est, parce que ce qui est favorise leur orgueil ou leur égoïsme, et qui, sous prétexte de résignation chrétienne, en prêchent le maintien aux malheureux, qui en pâtissent, en vérité, ceux-là mentent à Dieu, et leurs conseils hypocrites ne tendent qu'à perpétuer dans ce monde le joug de l'erreur qui est aussi le joug de la servitude et de la misère.

XLI.

Nouveau Messie.

En ces jours-là, il y aura une grande incarnation dans l'Humanité. Les cieux s'abaisseront jusqu'à la terre, et Dieu soufflera l'Esprit régénérateur sur une nation qui enfantera le salut du monde.

L'homme charnel, imbu de lui-même, comprend les choses terrestres qu'enseigne la sagesse humaine; mais il ne comprend pas les choses célestes, qui émanent de l'Esprit de Dieu, et elles lui paraissent une folie parce que les ténèbres de son orgueil lui en dérobent les profondeurs et les magnificences. Or le Christ, qui est la première incarnation de la lumière, a jeté par le monde la semence spirituelle de l'arbre de vie, et cette semence a germé, de siècle en siècle, dans l'intelligence et le cœur

du juste, et l'arbre, profondément enraciné, a étendu au loin ses branches tutélaires, et le jour approche où tous les peuples de la terre goûteront de ses fruits. Et ce jour-là, Dieu répandra de son esprit sur toute créature vivante, et les sourds entendront les paroles de ce Livre, et les yeux des aveugles s'ouvriront à la lumière, et les âmes pures, dégagées, par intervalles, de leur enveloppe charnelle, monteront, sur l'aile de la pensée, jusqu'aux plus hautes régions des sphères divines, et, dans la lucidité de leur extase, elles liront, comme par intuition, dans le mystère des choses cachées, sonderont les replis des consciences et promèneront le flambeau de la vérité jusque dans les ténèbres les plus épaisses de la science humaine.

Et l'avènement solennel de cette lumière féconde et régénératrice sera la seconde incarnation du verbe de Dieu, et cette incarnation se fera dans l'Humanité tout entière.

Si donc, à l'approche du nouveau Messie, on vous crie : il est ici, ou il est là, n'en croyez rien : car vous ne le verrez point des yeux du corps, mais vous le sentirez au fond de votre âme. Il ne descendra point sur la terre en chair et en os, comme le croient les hommes matériels, mais en esprit, et, lorsqu'il viendra, vous le verrez comme on voit le soleil au milieu du jour, par un ciel pur, et sa lumière éclairera vos esprits, et la douce chaleur de ses rayons pénètrera dans vos cœurs et les fera renaître à la vie nouvelle. Mais n'attendez pas le jour de sa venue pour vous disposer à le recevoir : car il arrivera à l'improviste, comme un feu du ciel qui descend tout-à-coup sur la terre.

Et lorsque les jours de trouble et d'affliction qui doivent arriver, seront passés, un jour de grande tempête arrivera. Le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus

sa lumière, les étoiles disparaîtront, et les puissances des cieux seront ébranlées.

Et ce jour-là, les hommes du peuple sortiront de leurs demeures, pour venger l'iniquité du monde, et la terre ne cachera plus le sang des martyrs, dont une tyrannie ombrageuse l'abreuvait dans les ténèbres de la nuit, et elle ne retiendra plus dans les sépulcres de ses cachots les apôtres de la Rédemption, que la cruauté des oppresseurs y avait plongés tout vivants. Et le Messie se lèvera pour la cause de l'opprimé, et le bras de sa justice s'étendra sur la tête des maîtres et des esclaves, des tyrans et de leurs victimes, et il revêtira de force ceux qui sont faibles, et il brisera la puissance de ceux qui sont forts. Il confondra l'orgueil des riches et des superbes, et il renversera de leurs trônes tous ces fiers dominateurs, qui se disent les maîtres des nations, et il relèvera de la poussière les pauvres, les humbles et les petits, et il les fera asseoir, libres, triomphants et glorieux, au grand banquet de la régénération humaine.

Lors donc que vous entendrez l'orage gronder, que le bruit des tonnerres roulera sur vos têtes, que les éclairs perceront la nue et que la grêle s'amoncellera jusqu'au seuil de vos demeures, alors, vous qui avez foi et amour, ouvrez vos cœurs à l'espérance et ne craignez rien : car le Messie viendra en un jour de grande tempête, parmi la foudre, les tourbillons et les tremblements de terre ; et le glaive des vengeances marchera devant lui, et sa lueur flamboyante frappera de vertige tous les oppresseurs des nations.

Et, quand l'heure solennelle aura sonné, un immense cri de ralliement s'élèvera de tous les points du globe, et le voile de l'erreur se déchirera, et le sanctuaire de la vérité se montrera à découvert aux yeux de tous. La main de la justice éternelle frappera la terre de son

sceptre, et la terre tressaillira jusqu'au fond de ses entrailles, et les pierres des sépulcres qu'elle recèle dans son sein, se fendront, et les martyrs que la barbarie des tyrans y a entassés, se lèveront, comme autrefois Lazare à la voix du Christ, et les triples verroux de leurs cachots seront brisés, et leurs fers tomberont à jamais de leurs mains et de leurs pieds. Et ces hommes de douleur, ces apôtres de la liberté, sur la tête desquels la malédiction des impies planait, comme un linceul de mort, paraîtront tout-à-coup à la lumière du soleil et se promèneront, tête haute, dans les rues et sur les places publiques. Ils renaîtront, en ce grand jour, comme à une vie nouvelle, et, dans l'effusion de leur reconnaissance, ils se précipiteront dans les bras de leurs frères attendris, leur montrant, comme un stigmate de honte pour leurs bourreaux, l'empreinte de leurs fers sur leurs membres meurtris et la paleur cadavéreuse de leur visage, labouré par les sillons de la souffrance. Et, à l'aspect de ces nobles élans de l'émotion populaire, leurs persécuteurs, saisis d'effroi, se frapperont la poitrine, en disant : " Ces peuples que nous " avons crucifiés étaient vraiment des enfants de Dieu."

Quant à vous, faibles créatures, vieillards, femmes et enfants, lorsque ces choses arriveront, entrez dans votre chambre, fermez-en la porte sur vous, tenez-vous y cachés pour un peu de tems, et priez pour vos frères, jusqu'à ce que le moment de la colère soit passé : car ce moment sera terrible.

Les flots d'une vengeance subite et universelle inonderont toute la terre, comme un cataclysme des grandes eaux, et les puissants du siècle seront pris, comme les poissons de la mer dans un filet, et les riches avares hurleront comme des tigres tombés dans un piège, et les pervers seront brûlés, comme on brûle l'ivraie, dans un champ, après la moisson.

Et, au moment où la vengeance du ciel descendra sur les crimes de la terre, les hommes d'iniquité mangeront et boiront, et ils trafiqueront, comme de coutume, de la sueur du pauvre, pour s'enrichir, et les grands du monde se divertiront dans les bals, les noces et les festins, comme ils fesaient au tems de Noë, quand toute la terre fut surprise par le déluge ; et les riches planteront et bâtiront, ils se marieront et donneront leurs filles en mariage, comme ils fesaient au jour où Lot sortit de Sodome et qu'une pluie de feu et de soufre tomba sur la ville. De même ils seront surpris au milieu de leur quiétude, de leurs fêtes et de leurs plaisirs, et ils ne s'apercevront de l'incendie que lorsque déjà ils seront enveloppés de ses flammes.

Et à cette heure d'angoisse suprême, ceux qui auront commis l'injustice, essaieront de fuir ou de se cacher pour éviter le courroux céleste. Mais tous leurs efforts seront vains. Ils chercheront un refuge dans les retraites les plus mystérieuses de leurs palais, et la torche des vengeances les y poursuivra, comme le limier poursuit la bête fauve dans son repaire et l'en fait sortir. Ils demanderont, comme autrefois, un asile à la terre étrangère ; mais le glaive des grandes justices se sera levé sur toutes les contrées du globe, et tous les peuples de l'univers, unis entr'eux, ne seront plus qu'un seul peuple, et les oppresseurs ne trouveront plus, sous le soleil, ni terre étrangère pour y émigrer, ni aucun lieu pour y cacher la honte de leurs forfaits. Alors ils diront à la terre : Engloutissez-nous ! aux collines : Couvrez-nous ! aux antres profonds : Recevevez-nous ! Mais les antres les vomiront, les collines refuseront de les abriter, et la terre les rejettera avec horreur. Car l'heure du grand jugement, qui sera aussi l'heure de la dernière incarnation du Verbe et de la résurrection des morts,

aura sonné, et la trompette de l'ange des justices aura proclamé, d'un bout du monde à l'autre, leur terrible sentence.

Alors le signe du Rédempteur paraîtra sur le monde, et tous les peuples de la terre, qui étaient dans les pleurs et les gémissements, verront le Fils de l'Homme qui viendra sur les nuées du ciel avec une grande majesté. Et il enverra ses anges, qui feront entendre la voix éclatante de leurs trompettes, et qui rassembleront ses élus, dispersés dans les quatre coins de la terre, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre.

Or, quand le Fils de l'Homme viendra dans sa majesté, accompagné de tous les anges, il s'asseyera sur le trône de sa gloire. Et toutes les nations étant assemblées devant lui, il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs; et il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche.

Alors il dira à ceux qui seront à sa droite: Venez, vous qui avez cru en moi, possedez le royaume qui vous a été préparé par mon Père dès le commencement du monde.

Il dira ensuite à ceux qui seront à la gauche: Retirez-vous de moi, maudits; allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. Et ils seront refoulés dans les ténèbres extérieures. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.

Et alors ceux-ci iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle.

Que celui qui lit, comprenne bien ce qu'il lit: car je vous le dis en vérité, la génération actuelle ne passera point que toutes ces choses ne soient accomplies. Le ciel et la terre passeront; mais les paroles de ce livre ne passeront point.

Il y a des gens qui demandent, comme autrefois les Sadducéens, des signes dans les astres, qui leur fassent

connaître la venue des tems. Insensés! ces signes ont apparu dans le monde, éclatants comme la lumière du soleil, et ils ne les ont point aperçus. Ils ont vu l'ébranlement des empires, qui s'affaissent sur le bord des abîmes; ils ont vu des princes et des monarques tomber de leurs trônes, comme des fruits véreux secoués par le vent; ils voient les nations sourdement agitées, comme par le souffle d'un orage qui gronde dans le lointain; et ils ne comprennent point! Ils savent lire, dans l'air, les variations de la température, et ils ne savent pas distinguer le signe des tems. Le milan connaît, dans le ciel, quand son tems est venu; la tourterelle, l'hirondelle et la cigogne savent discerner la saison de leur passage; mais eux, ne connaissent point la venue des tems, et ils attendent que la foudre les ait frappés pour s'apercevoir de l'orage. Les ténèbres sont dans leur esprit, parce que la corruption est dans leur cœur.

Purifiez donc premièrement votre cœur, et la lumière d'en haut descendra dans vos âmes, et les secrets de l'avenir vous seront dévoilés.

Vous êtes tous conviés au grand festin de la résurrection, mais si, préférant vous draper dans votre orgueil et vous isoler dans votre égoïsme, vous continuez à tremper vos lèvres dans le coupe de l'iniquité, alors vous serez exclus du banquet, à cause de votre endurcissement, et le remords descendra dans votre âme et s'y attachera, comme un cancer; parce que vous étiez appelés et que vous ne serez point venus, de peur de vous trouver à table assis à côté du pauvre, aujourd'hui l'objet de vos dédains.

Et tous ceux que votre orgueil repoussait, occuperont les premières places à la table du festin: car leurs souffrances les auront purifiés, tandis que votre égoïsme vous aura corrompus. Trop long-tems ils ont erré, pieds

nus, le long des chemins, sur les places publiques et dans les carrefours, sans que vous leur ayez offert un abri; trop long-tems ils ont eu faim, sans que vous leur ayez donné à manger, soif, sans que vous leur ayez donné à boire; trop long-tems ils ont courbé le front dans la poussière de l'humiliation et de la douleur, sans qu'une parole amie, tombée de vos lèvres, soit venue porter dans leur âme un rayon d'espérance. Mais, de même qu'après les glaces de l'hiver, la douce chaleur du printems ranime la nature et fait éclore tous les germes de la vie, ainsi, après ce long hiver des privations et de la misère, le printems de la joie et de l'abondance répandra dans la demeure du pauvre la sérénité de ses plus beaux jours.

Alors les peuples marcheront, sans dévier, dans les sentiers nouveaux de la justice et de l'amour, et l'Humanité, glorieuse et triomphante, élèvera dans l'univers les trophées de sa victoire et le Rédempteur plantera dans le monde l'étendard de la paix.

Et, en ces jours-là, les vallées seront comblées, les montagnes et les collines seront abaissées, les chemins tortueux seront rendus droits et l'on aplanira ceux qui sont rudes.

Et toutes les barrières disparaîtront d'entre les nations, et il n'y aura plus d'étrangers parmi les hommes.

Alors tous les peuples de la terre, régénérés par les eaux du grand babtême de la Rédemption humaine et unis par les liens, désormais indissolubles, d'une solidarité féconde et invincible, feront une immense hécatombe des haillons de la misère, des instruments de supplice et de tous les insignes de la tyrannie, afin que tous ces honteux monuments des siècles de l'iniquité disparaissent pour jamais des régions heureuses du monde nouveau et que leur nom même soit effacé de la mémoire des générations à venir.

Et, dans ce grand jour des réjouissances universelles, toutes les nations de la terre, rajeunies par la vivifiante chaleur du soleil de vérité et de justice, admireront l'éclat de sa lumière, et, d'Occident en Orient, du Midi au Septentrion, elles lèveront leurs bras vers le ciel, et, dans une immense acclamation d'enthousiasme, de reconnaissance et d'amour, elles béniront le Christ du Seigneur dans son saint temple, et publieront ses louanges dans les quatre parties du monde, criant : Hosanna au Fils de David ! gloire à Dieu ! gloire et bénédiction à celui qui a séché nos larmes et guéri nos infirmités !

Et les justes brilleront comme des soleils, et ils gouverneront le monde. Et il n'y aura plus sur la terre qu'un même peuple, adorant un même Dieu. Et l'Humanité, rendue à ses destinées, verra, sur sa tête, le ciel ouvert, et marchera, d'un pas désormais ferme et sûr, dans la splendeur de sa lumière immortelle.

LES ÉPAISSES RÉGIONS DES TÉNÈBRES DU MONDE.

XLII.

Etant poussé par l'Esprit, je parcourais les diverses contrées de la terre où la justice du Seigneur doit bientôt passer, et marchant vers les pays du septentrion, j'entendis de ce côté, les sifflements aigus d'un grand vent, et parmi les bruits du vent, je distinguais comme les soupirs étouffés de plusieurs peuples et de plusieurs nations qui se seraient débattus sous les étreintes d'une oppression affreuse.

Un frisson de terreur s'empara de mon âme; j'étais transi comme une poule qui a trempé ses plumes dans l'onde, et je tremblais comme le roseau du rivage ployé sous le courant; quelque chose de semblable au froid de la mort pénétra lentement dans mes veines, et en un instant, je sentis tout mon corps s'affaisser, comme sous le poids d'une avalanche.

Alors mes yeux furent appesantis, et mon esprit transporté dans la région des frimas, d'où les bruits et les soupirs étaient venus; mais tout les bruits que j'avais entendus s'étaient dissipés, et tous les soupirs qui avaient frappé mon oreille étaient rentrés dans le silence.

Et dans cette région, je vis une haute montagne qui s'élevait au dessus des nuages et dominait les monts les plus élevés qui sont sous le soleil; sur ses flancs elle est envelloppée d'un vaste manteau de neige, et elle est surmontée au sommet d'une immense couronne de glaciers; et cette neige et ces glaciers ne fondent jamais.

Et l'aspect de cette montagne est menaçant comme la tempête qui, tout-à-coup, vient assombrir l'horison, et comme l'ouragan qui s'apprête à fondre sur la plaine pour

la ravager. Du haut des airs, elle parait défier le monde, et sous sa masse terrible, elle semble écraser la terre.

J'allais néanmoins vers la montagne, et, après avoir gravi, à travers les rochers et les ravins, les sinuosités d'un chemin escarpé, je vis se dérouler, sur une étendue que l'œil ne pouvait embrasser, trois rangs de hautes murailles qui entouraient le bas de la montagne et lui servaient comme de ceinture et de marchepied. Et ces murailles, élevées en amphithéâtre les unes au dessus des autres, sont tautôt droites comme le vol d'une flêche, et tautôt repliées sur elles mêmes comme un serpent irrité, indiquant à la fois, dans leur étendue, les lignes angulaires que la fondre trace, en grondant, sur les nuages, et les contours arrondis qu'un reptile décrit, en rampant, sur la terre. Dans leur longueur, elles sont comme soutenues et renforcées par de larges tours massives et de grosses constructions avancées; leurs flancs sont percés d'une quantité innombrable de meurtrières, et leurs fronts couronnés d'une immense ligne de créneaux. Et les tours, les constructions avancées, les meurtrières et les créneaux sont remplis d'une grande multitude de machines et d'instruments de guerre, et toutes les murailles sont hérissées d'un nombre infini de défenses terribles.

C'est bien là, en vérité, la forteresse la plus gigantesque et la plus formidable qüi ait jamais existé.

Et, au milieu de cette forteresse, et sur le premier rang inférieur des murailles, il y a une porte de fer, épaisse comme un mur de pierre, et cette porte est resserrée entre deux tours plus larges et plus élevées que celles des murailles, et elle est armée, sur toute sa hauteur, de grosses pointes aiguës semblables à celles des pieux qu'on plante dans la terre pour la fondation d'un édifice. Sur

le devant elle est précédée d'un étroit passage suspendu sur un fossé profond, et l'entrée de ce passage est entravé de câbles et de madriers de fer, et gardé par des chariots d'airain portant, sur leurs affûts, d'énormes gueules de bronzes; et ces gueules sont là, béantes comme des monstres affamés près à dévorer tout ce qui oserait s'approcher de l'enceinte redoutable. Et auprès des chariots, il y a des sentinelles armées qui veillent nuit et jour, comme pour modérer ou exciter l'ardeur dévorante des monstres assis sur leurs pesantes roues, et d'autres sont échelonnées de distance en distance, à l'extérieur des murs, pour en surveiller les abords.

Et chacun des trois rangs de murailles, a une porte et une entrée semblables ouvertes sur les mêmes points et placées dans la même direction. La couleur de ces portes est comme celle qui est formée par la rouille du fer, et toutes les murailles de la forteresse ont cette teinte rougeâtre, comme si du sang, ayant suinté de l'intérieur à travers la jointure des pierres, avait coulé sur les parois des murs et s'y fut desséché.

Sur le milieu du flanc de la montagne se détache une grande citadelle qui domine toute la forteresse. Et le front de cette citadelle est formé de deux tours carrées, et ces tours sont séparées entre elles par un espace étroit, au fond duquel s'élève une troisième tour de forme circulaire, plus grande et plus élevée que les deux autres; et ces constructions démesurées sont si lourdes et si massives, qu'elles paraissent comme des collines taillées dans le granit. Et toute la citadelle est couronnée de créneaux, percée de meurtrières et peuplée de machines de guerre, comme les grandes murailles. Ses flancs sont hérissés de grandes lames tranchantes, sur toute leur hauteur; et à l'intérieur, elle est remplie de projectiles incendiaires, de munitions et d'armes de toutes sortes.

Dans la tour du centre, il y a un trône d'airain garni d'écarlate et orné d'emblèmes indescriptibles. Et ce trône est placé au milieu de divers trophées de guerre, et supporté par des figures monstrueuses d'animaux féroces acroupis sur un globe terrestre, comme sur une proie qu'ils ont saisi, et qu'ils déchirent, lorsque leur faim arrive.

Et au milieu de la tour du centre, et au dessous du trône, il y a une ouverture béante comme la bouche d'un cratère, dont l'approche est défendue par trois rangs d'énormes grilles de fer placés à intervalle l'un de l'autre, et de cette bouche affreuse, s'exhale des vapeurs, tantôt brûlantes comme les chaleurs des tropiques, et tantôt froides comme les glaces polaires; de tems à autre, il en sort des flammes et de la fumée, et chaque fois qu'un jet de feu s'en échappe, ou entend un bruit, comme le râle étouffé de victimes humaines qu'on égorgerait dans les entrailles de la montagne.

Au bas de la citadelle, et à l'intérieur des grandes murailles, il y a un grand nombre d'autres constructions de toutes formes et de toutes dimensions, d'un aspect bizarre et fantastique. Et à l'extérieur de la forteresse, et sur toutes les hauteurs avoisinantes, il y a encore des fortifications, des fossés et des remparts, et là aussi, il y a des sentinelles, des machines de guerre et des instruments de destruction.

Une atmosphère inconnue plane, comme un voile de plomb, sur tous ces lieux de terreur, et le silence lugubre qui y règne, n'est troublé de loin en loin que par le bruit des chariots, le frottement du fer ou de l'acier, les pas des chevaux et l'armure des cavaliers. Et je dis en moi-même: assurément c'est ici l'empire du prince des ténèbres, et ce que je vois, sont les arsenaux de l'enfer.

Et portant mes regards autour de moi, je ne vis plus qu'un immense désert humide et glacé, des régions stériles et froides et toutes pleines de dévastation, des montagnes arides, rocailleuses et couvertes de neiges éternelles, de grandes plaines sans culture, qui n'ont point d'habitants, des contrées entières qui sont toutes abandonnées. Et dans ce désert, il y a de tristes et larges fleuves, dont les rives nues et dépouillées ne présentent que des fragments de rocs brisés et entassés les uns sur les autres, et dont les eaux glacées n'ont jamais arrosé une prairie ni vu épanouir une fleur.

Les cèdres, les sapins, tous les grands arbres ont disparu; et sur l'étendue de grandes steppes sans horison, persemées de tombeaux et entrecoupées de lacs amers, croissent encore çà et là, des broussailles de mélèses et de bouleaux, qui osent à peine montrer leur cime au dessus du sol, et quelques plantes cachées sous la neige, qui n'ont point la force d'élever leurs tiges amaigries. Puis, des marais chargés de mousse se montrent comme le dernier effort d'une nature expirante, et après cela, toute végétation disparait sous les glaces éternelles des régions polaires, au fond desquelles, des ossements diluviens et des squelettes de forêts entières, dorment, couchés dans la terre, entassés par la chûte des siècles.

Dans ces régions si pleines de tristesse, l'année n'a qu'un jour et qu'une seule nuit; il n'y a point là, de printems pour ramener l'espérance dans les cœurs abattus par les rigueurs de la saison des frimas, ni d'automne pour préparer le repos dans ceux qui ploient sous la fatigue des longs travaux de la saison des champs. La nuit de l'hiver dure autant qu'a duré le jour douteux et triste de l'été, et ce jour si pâle est comme un crépuscule éternel, qui ne précède ni la nuit, ni le jour, et comme une aurore sans fin qui ne réalise jamais ce

qu'elle fait espérer. Le soleil toujours voilé par la brume ou la poussière, semble éclairer à regret ces lieux de douleur ; et sa lumière, plus triste encore que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour augmenter l'horreur du spectacle, en agrandissant la scène de désolation.

Sous cette voûte polaire à peine blanchie par les pâles astres du nord, le ciel et la terre, parés d'un deuil éternel, ne reflettent aucun rayon de lumière divine, ni aucune teinte des couleurs célestes de l'harmonie ; là on ne voit que des rivages aplatis, des sites sans reliefs et des lignes à demi effacées ; mer, côtes, atmosphère, forme et couleur tout se confond, tout se perd dans le vague et le vide des horisons brumeux, tout est terne et morne et rien ne reflette la vie. De toutes parts, l'on n'aperçoit que d'immenses plaines glacées, des solitudes sans fin et sans lumière, et quand les vents soufflent, des amas de nuées grises, chassées par escadrons à travers la plaine, cachent le ciel sous de triples voiles, et la terre, à défaut de lueurs célestes, s'éclaire d'elle même à la lueur des tourbillons de neige.

Et, à l'aspect informe, désolant et glacé de ces lieux, mille sensations différentes viennent assaillir l'être humain et le comprimer dans tous ses mouvements. Le cœur se resserre, la pensée elle même est défaillante, et l'âme paralysée par le sentiment du plus complet abandon, rêve et soupire au milieu d'une tristesse solennelle qui ne peut se comparer à rien. L'air, la brume, l'eau, tout cause des sensations nouvelles de douleur et de tristesse ; et à peine on a touché les rives de ces contrées, que déjà on voudrait les fuir.

L'empire des frimas est là devant soi tout entier, et lorsque le gouffre glacé de l'aquilon vomit, dans l'air, ses rugissements et ses malédictions, les fruits de la terre sont emportés, les arbres sont arrachés, les habitations

s'écroulent, les caravanes disparaissent sous les tourbillons et les avalanches, les navires s'engloutissent sous les flots de la mer, et le monde, troublé, par les coups de sa fureur, tremble et s'agite au milieu de terribles imprécations.

Et pendant que j'étais à contempler l'aspect terrible de cette région des ténèbres, un soupir de douleur profonde vint frapper mon oreille; et, portant les yeux autour de moi, je vis, à travers l'épaisseur d'une brume froide et poudreuse, la ville superbe du septentrion; puis, au fond d'un ravin, je distinguais une figure humaine, blottie dans le creux d'un rocher. En approchant vers ce lieu, je vis un homme penché sur un instrument avec lequel il paraissait creuser dans la terre; j'allais vers lui, et je vis qu'il avait une ceinture de fer autour des reins, et au bas de chacune de ses jambes, un anneau de même métal; et la ceinture et les anneaux étaient reliés entr'eux par une lourde chaîne traînant jusqu'à terre afin, sans doute, d'entraver ses mouvements et l'empêcher de fuir.

En me voyant près de lui, cet homme leva la tête et soupira de nouveau; mais cette fois, le soupir, refoulé en lui-même, expira sur ses lèvres, tant il était rempli de crainte. L'ayant rassuré par quelques paroles du cœur, il en fut étonné, et me regarda fixement, avant d'ouvrir la bouche pour me répondre. Et, après quelque hésitation, il me dit: Les paroles que je viens d'entendre n'ont jamais jamais été prononcées dans ces lieux, et, assurément, celui qui vient de les dire n'appartient pas à cette contrée: ô étranger, qu'elle est donc l'étoile funeste qui t'as conduit dans cette terre de douleur, et qui es-tu, pour avoir osé pénétrer dans cette région si terrible ?

— Je suis celui qui va dans les lieux où l'homme souffre et soupire, afin de porter des paroles d'espérance à

ceux qui sont accablés sous le poids du monde, en attendant le grand jour du Seigneur.

— Hélas ! Hélas ! le Seigneur visitera-t-il jamais cette terre maudite, et ne l'a-t-il pas abandonnée entièrement à la merci de l'Esprit du mal, pour qu'il en fit le siège de son empire ?

Tiens, regardes, là n'est-il pas le séjour de ce prince des ténèbres ? Vois cette immense forteresse, dont les murs, crénelés en fer de lance et d'une teinte rougeâtre, semblent avoir été pétris par le glaive, dans la sang, la chair et les os de victimes humaines ? Arrête tes yeux sur l'assemblage incohérent et monstrueux de ces constructions sataniques, et considère ce labyrinthe de temples, de couvents, de palais, de tours, de donjons, de fossés et de remparts, où tout annonce le désordre et la violence, la terreur et la mort. N'est-ce pas là, l'œuvre infernale d'un être malfaisant et maudit ? Et tous ces édifices, ces constructions, et ces monuments, d'un luxe singulier, couvrent un labyrinthe de souterrains effrayants, où jamais lueur céleste n'a pénétré. Des vapeurs mystérieuses, mêlées de bruits étranges, s'élèvent de ces caveaux ténèbreux, et semblent s'hexaler de la poussière même des cadavres, à travers le bruissement des squelettes qu'ils recèlent dans leur sein.

Et cette citadelle des spectres, sert de trône et d'hécatombe au tyran, de geôle et da cachot à toute une grande nation asservie ; et cette nation porte le joug le plus dur, le plus monstrueux et le plus infâme qu'ait jamais subi, sur la terre, une population aussi nombreuse.

— O exilé, tu n'as donc pas toujours appartenu à cette contrée, car je vois que tes yeux se sont ouverts sur des terres moins désolées, que ton âme a contemplé des sphères moins tristes, et que ton cœur s'est épanché dans des lieux moins glacés. Où étais-tu auparavant ?

— Hélas! auparavant, cette ceinture qui me déchire le flanc, ces anneaux qui meurtissent mes jambes, et cette chaîne qui fait ployer mon corps, n'entravaient point mes mouvements et ne brisaient point mes membres.

Auparavant, mes yeux n'étaient pas toujours penchés vers la terre, mon âme pouvait s'élever dans les sphères supérieures de l'intelligence; et lorsqu'un nuage venait obscurcir ma pensée, mon cœur pouvait se reposer avec amour sur un sein bien aimé.

Auparavant, mes pas n'étaient point arrêtés par ces entraves, j'allais et je venais, j'étais libre et j'avais une patrie!

Et maintenant, je suis devenu la proie du ravisseur des peuples, ceux qui m'ont donné le jour ont succombé dans l'exil, mes enfants m'ont été ravis, leur mère, devenue folle, est morte de douleur et d'effroi, et mes frères, mes amis et ma patrie sont tombés dans la plus affreuse des servitudes.

— Et c'est là, dans ce désert sauvage et glacé, que le tyran des nations a établi le siège de son empire?

— C'est là, derrière ce triple rang de larges fossés et de hautes murailles, et abrité sous l'épaisseur des murs de ce fort étrange qui domine le flanc de la montagne, que ce prince des ténèbres a établi sa demeure. Et du fond de son repaire, il est sans cesse occupé à tendre des embuches aux nations, pour les faire tomber dans ses réseaux, et les assujettir à son glaive. Il se vautre dans le sang, le mensonge et l'hypocrisie, comme dans son propre élément. Plus féroce que le tigre des forêts, il se repaît avec délice de l'âme et du corps de ses victimes; ses yeux se réjouissent de leurs convulsions, et ses oreilles se délectent de leurs cris. Toujours avide de meurtre et de cruauté, il tue jusqu'à des provinces entières, sans faire grâce à un seul être vivant; hommes femmes et

enfants, tout passe sous le glaive, tout périt jusqu'aux animaux, et les poissons eux-mêmes, meurent, dans les lacs et les rivières, empoisonnés par la putréfaction des cadavres.

Et ce monstre des enfers polaires, écrase chaque jour des peuplades entières, porte le ravage et la dévastation dans toutes les contrées, et partout il sème le trouble, la désolation et la mort.

Et tout ce qui ploie sous lui est plongé dans le sang et l'astuce, et se roule dans la débauche et la dégradation. Ses ministres, serviles comme des affranchis, sont les muets esclaves de sa volonté; ses courtisans, lâches comme des eunuques, et, prenant, pour une auréole de gloire, les vapeurs qui s'exhalent de ses crimes, jettent, sur ses forfaits, l'encens de la flagornerie que son orgueil aspire; et tous ceux de son entourage, rampent autour de lui comme des couleuvres qu'en marchant il écrase.

Ses sujets, courbés sous la verge des boyards, sont dignes de leurs maîtres; Corrompus par le désordre, et abrutis par la violence, ils sont orgueilleux et fiers jusqu'à la vanité la plus hautaine, rampants jusqu'à la bassesse la plus vile, cruels, jusqu'à la barbarie la plus atroce; et tous, espions transits par la peur, se dénoncent les uns les autres pour obtenir ou conserver les bonnes grâces de leur tyran. Ce sont les esclaves de ses esclaves.

Ils vivent dans une saleté graisseuse et infectante, qui éloigne et repousse; ils ont des yeux sans regards, et des physionomies sans expression; ils confisquent avec des compliments obséquieux, les objets qui flattent leur cupidité, et tous sont ivres de sang et d'esclavage.

Dans cet empire de la terreur, tout respire et tout se meut au sein du silence le plus lugubre, et tout porte ombrage au tyran. La pensée elle-même y est considerée

comme un piège. Mentir c'est faire acte de bon citoyen, et dire la vérité c'est conspirer : car la vérité, lancée dans cette atmosphère condensée l'hypocrisie et de mensonge, y produit l'effet de l'étincelle qui tombe sur un barril de poudre. Elle fait autant de peur au tyran qu'à l'esclave, et le souverain craint la lumière, autant que ses sujets le craignent lui-même.

Là, le crime est sans accusateur, et se commet de sang froid, après en avoir pesé toutes les chances de succès. Les trajédies les plus atroces s'y jouent en silence, et la cruauté s'exerce par cruauté.

Le vernis de l'hypocrisie est passé sur tous les visages. La défiance et la terreur, la réserve et l'étonnement, l'ignorance simulée et l'innocence affectée se montrent et se jouent sur la figure de celui qui veut sonder la pensée d'autrui, sans laisser pénétrer dans la sienne. La haine, elle-même, prend le masque de l'impassibilité, et lorsque ces hommes pervers assistent aux plus effrayantes catastrophes, leurs physionomies impassibles ne changent point d'expression. Les actions les plus monstrueuses se commettent dans leur sein, mais ils les disent fausses et les font passer pour des fables; car dans leur bouche, tout est travesti, et la vérité n'arrive jamais a l'esprit de personne.

Ces natures, froides et hypocrites, paraissent douces parce qu'elles sont impassibles, mais elles sont imptoyables. Elles considèrent le malheur comme une frétrissure, et tous ceux qu'il frappe, tombent dans le mépris. En plein jour et en pleine voie publique, ou frappe un homme à mort avant de le juger, et tous s'entendent pour laisser oppérer tranquillement sous leurs yeux, les actes de la plus atroce brutalité; et l'agent public, au lieu de protéger celui qu'on maltraite, frappe plus fort encore que les autres: car le serf n'a pas le droit de réclamer contre

l'agresseur ; tout est contre lui et rien n'est à lui, ni sa chaumière, ni sa femme, ni ses enfants, ni son corps, ni son âme. Il n'est pas plus compté par le souverain, que les pierres qui servent à construire les marches de ses édifices, et, semblable aux plantes de ce sol désolé, il est rivé à la terre et vendu avec elle, comme on vend un cheptel de ferme.

Et le tyran de cette nation d'esclaves s'érige en arbître suprême de la conscience de ses sujets. Pour mieux les river à sa tyrannie, il s'étudie à obscurcir leur intelligence, jette sur leur esprit le bandeau de son imposture ; et afin de paraître saint à leurs yeux, il couvre l'impiété de sa doctrine sous le voile des prophètes, dissimule son hypocrisie sous le masque de l'Evangile, et enveloppe le culte de sa religion sacrilège, sous le manteau infâme de son orthodoxie !

Et les prètres de cet imposteur, sont les vils instruments de leur maître, et entièrement asservis à sa domination ; c'est lui qui dirige leur ministère, qui ordonne les paroles de leurs prédications, qui commande les exercisses de leur culte, et qui organise la forme de leurs adorations.

Et ces prètres impies, propagent la corruption et l'impiété dans leurs temples ; ils accomplissent leurs missons, escortés d'argousins et de gendarmes, convertissent à leur religion par le fouet et l'asphyxie, font des prosélytes par la confiscation et la torture, et la persécution religieuse est en permanance dans leur sein.

Corrompus eux-mêmes, jusqu'à la dégradation la plus vile, ils font métier de délateur, et se livrent à la débauche et à l'ivrognerie ; et, par l'erreur de leurs enseignements et la contagion funèste de leurs exemples, ils ont perverti le peuple de ces contrées, au point de rendre méritoire à

ses yeux les actes de la plus cruelle barbarie. Ils lui enseignent que le St. Esprit éclaire les actions de leur souverain, qu'il peut élever son âme au dessus de tout sentiment d'humanité, et que Dieu bénit en lui l'exécuteur de ses hauts desseins. Et plus les juges et les bourreaux sont cruels, plus ils prennent de l'empire dans le cœur des croyants, et plus ils sont réputés saints dans leur esprit !

C'est au sein de ce peuple, ainsi fanatisé, qu'on a vu un tyran célèbre par sa barbarie et ses débauches, se servir du corps humain comme d'une horloge, et inventer des poisons pour tuer, à heure fixe, un grand nombre de ses sujets ; il les échelonnait avec art sur le chemin du tombeau, et par la mort de chacun, il marquait ainsi, de minute en minute, les moindres divisions du tems.

Et le monstre assistait aux supplices qu'il infligeait, et ce spectacle le réjouissait ! La vapeur du sang l'ennivrait sans l'étourdir, et il n'était jamais plus allègre que lorsque il avait fait souffrir et vu mourir beaucoup de victimes.

Devant un pareil spectacle, ce peuple abruti et fanatique restait muet, et ne fesait entendre ses protestations, que lorsque le tigre, repu et fatigué, demeurait dans le repos.

Alors, cette race stupide et perverse, se prosternant et se traînant aux pieds de son bourreau, venait le supplier de reprendre son glaive, et de lui remettre son joug de fer et de sang.

Et le tigre, alléchée par cette pâture qui s'offrait d'elle-même à la table de ses festins, organisait alors les scènes horribles de sa cruauté, dont il partageait les jouissances avec ses courtisans les plus débauchés ; et afin que le spectacle fut complet, il mettait dans l'ivresse les dames de son palais, plongeait dans l'orgie toute

sa cour, et sa dépravation allait jusqu'à trouver de la volupté à pervertir ses propres enfants !

Et les victimes qui tombaient sous les coups de sa barbarie, mouraient en baisant la main qui les frappait, bénissant Dieu, leur pays et leur bourreau !

D'autres peuples ont supporté l'oppression, celui-ci l'a aimée !

Et là où se tolèrent tous les excès du crime et de la débauche, la tyrannie s'exerce dans tous les rangs et la corruption est affreuse.

Et de même qu'en ce tems-là, le souverain qui règne sur cette nation, n'a d'autres lois que celles de sa volonté, ni d'autre justice que celle qui est fondée sur son caprice; et dans les actes de sa cruauté il est sans miséricorde. Il envoie, quand il lui plait, des villages entiers dans les tombeaux de la Sibérie ou dans les souterrains de l'Oural, et, comme des brutes numérotées, ces exilés perdent jusqu'à leur nom. Les boyards font mourir leurs serfs sous la flagellation du knout; les serfs se soulèvent, brûlent leurs habitations et commettent mille cruautés qui répandent le deuil et la dévastation au sein de leurs demeures; et quand leur rage destructive est assouvie, ils se courbent de nouveau sous le joug, viennent en rampant, baiser les pieds de leurs maîtres, et ceux-ci, à leur tour, dispose de leur vie, et marche sur leurs corps, comme sur des vers qu'on écrase.

Et le serf voit toujours le crime ou la mort planer sur sa tête, et sa résignation affectée est le dernier degré d'abjection où puisse tomber une nation d'esclaves.

Le crime de lèse-humanité a tellement dégradé cette nation qu'elle est devenue comme un fruit qui pourrit avant d'être mûr. Elle ne sait respirer que par la permission de son souverain, et ne sait se mouvoir que par son ordre. C'est pourquoi, les mouvements des

hommes de cette nation ne se font qu'avec gène et raideur, et chaque jeste, indique une volonté qui n'appartient pas à celui qui le fait. Et dans ces contrées, on rencontre à chaque pas des courriers et des estafettes, allant et venant à franc étrier, pour accomplir cette volonté tyrannique. Maîtres et serfs, tous obéissent à une pensée qu'ils ignorent, et toute la nation est comme un régiment de muets et d'aveugles, ne conservant d'organes que l'ouïe, pour entendre les ordres à recevoir.

La peur, cachée et calmée par l'excès de la peur, domine et asservi ces natures dépravées; aucun sentiment élevé ne pénètre leurs âmes, et leurs affections, toujours mourantes, sont comme les pâles lueurs de leur soleil. Poussière et fumée, chaos et néant, c'est tout qui sort de leur intelligence obscurcie; elles n'ont de l'énergie que pour tuer et détruire.

Dans cet empire de la désolation et de la servitude, on ne peut faire un pas sans frémir, et l'on croit toujours entendre des plaintes. Là, tout est contraint et paralysé, tout souffre violence, les pierres comme les hommes; les unes se fendent et se brisent par le froid, les autres, par milliers, tombent écrasés sous les caprices du souverain; les plantes, elle-mêmes, semblent gémir, et le cœur se déchire, en voyant la douleur et la tristesse profondes qui désolent ces contrées. La joie de la vie ne s'épanouit nulle part; le morne silence qui y régne, plane sur les cités comme sur les campagnes; les champs sont dépouillés comme un désert, et les villes sont lugubres comme une vallée de mort. L'air qu'on respire dans les rues et dans les habitations, est infecté d'une certaine poussière mêlée d'odeurs méphytiques, qui le rend semblable à ces émanations cadavéreuses qu'on aspire au milieu des tombeaux.

La demeure du riche, comme celle du pauvre, fourmillent d'insectes et de vermines, qui ôtent le sommeil et le repos; les palais eux-mêmes, dont les appartements sont tendus d'étoffes précieuses, garnis de dorures et parés avec luxe, cachent, sous cette somptueuse décoration, un réceptacle de malpropreté qui donne le dégout.

Et l'ennui et la saleté sont partout. Ni la lumière de l'esprit ni la joie du cœur, ne viennent rasséréner la tristesse de ces lieux, et tout ce qui s'agite, se meut par ordre et par discipline, comme dans une caserne. Les grandes émulations, les sublimes élans, sont refoulés, et rien des nobles sentiments ne peut se faire jour; l'enthousiasme même est comprimé; les chants nationnaux sont tristes, et le silence préside à toutes les fêtes du peuple.

Le souverain de cet empire domine tout et ne vivifie rien, et partout où son souffle pénètre, il énerve la vie, corrompt la sève et la dessèche. Son humeur est sinistre, l'étiquette et la jalousie font la garde autour de son cœur solitaire; et maîtrisant tout sous l'orgueil et le caprice de sa tyrannie de fer, il vit lui-même entre la terreur et le dégout. Soupçonneux à l'excès, tout ce qui n'est pas lui, porte ombrage à son orgueil et lui apparaît comme un spectre menaçant. C'est pourquoi, il déclaire une guerre à outrance à toutes les idées généreuses qui naissent, à toutes les nobles inspirations qui surgissent, et partout où elles se montrent, il les refoule dans l'ombre ou les aspire à lui, pour les plonger dans ses ténèbres. Dans sa fureur, il couvre ses états de gibets et de potences, fait des proscriptions sanglantes, s'acharne sur les cadavres des vaincus, comme un vautour affamé, et lorsqu'il est rassasié de leur chair, il mutile leurs os et les jette au

bûcher, et il n'a de repos que lorsque le vent de sa colère en a dispersé les dernières cendres.

Devant ses sujets, il se pose en oracle, en arbître suprême, et celui qui cherche à révéler son âme, attente à sa suprématie. Il est le tzar de son empire, il veut être le dieu de son peuple. Mais toute sa puissance réside dans la ruse et la férocité, et il ne subsiste qu'à force de silence et de ténèbres. C'est pourquoi, il éloigne son peuple des nations civilisées, de peur qu'à ce contact, leurs yeux ne viennent à s'ouvrir, et qu'en voyant, ils ne s'aperçoivent de l'argile qui soutient son piedestal et de la fumée qui couronne sa gloire.

Mais pour lui, il s'asseoit aux conseils de toutes les nations qu'il veut envahir; il étudie leurs lumières, scrute leurs ressources, pèse leur force et mesure leur puissance. Et pour favoriser ses projets d'envahissement, rien ne lui coute; il inonde d'émissaires toutes les capitales, il forme des battaillons, enrégimente des hommes, et passe son tems aux revues et aux parades; il construit des navires, organise des flottes, et s'élance sur les flots; il entasse soldats sur soldats, armées sur armées, murailles sur murailles, foteresses sur forteresses; et il couvre ses états d'arsenaux et de casernes, les rempli d'armes, et de combattants, et il dépense avec la même profusion, l'or et le sang de son peuple.

Et dans sa tyrannie, tout est vaste et prodigieux. Il sème ses espions sur tout la surface de son empire, et jusque dans les états les plus humbles et les plus réculés dn globe. Il est la terreur lugubre de ses sujets, de ses alliés, de ses ennemis; et lui-même il se croit invincible. Du haut de son trône, il s'étudie à terrifier le monde, et son fort est comme un roc immobile sur lequel il s'appuie pour lancer ses malédictions sur la terre. C'est le dieu de la destruction et de la terreur, le géant des sombres abîmes!

Et autour de ce géant tout est investigation et mystère. Il s'enveloppe d'un voile de ténèbres, et le sphinx chercherait en vain à le pénétrer. Il solde l'erreur, soudoie le monsonge, provoque des soulèvements; et quand, ignoré lui-même, il connaît à fond le terrain sur lequel il veut porter ses coups, il marche, lève le bras et frappe.

Pour arriver au but de ses spoliations, toute voie lui est bonne: aux peuples qui souffrent de l'oppression, il parle d'émancipation et de liberté, et se met lui-même en avant pour briser leurs chaînes; aux rois qui tremblent sous les pas de la révolution qui gronde à leurs portes, il se déclare leur protecteur et prête ses soldats. Il donne l'accolade à l'oppresseur et tend la main à l'opprimé; et son épée flamboie pour toutes les causes dont il peut tirer avantage.

Pour soulever ses sujets et assurer le triomphe de sa convoitise, il leur parle de mission providentielle, de saintes destinées. Il exploite audacieusement le nom de Dieu et la parole de ses prophètes, et il arbore à leurs yeux l'oriflamme de la sainte foi! Et ces hommes, abrutis par le servage, couchés mélancoliquement sur la glèbe, et arrachant avec peine, au sol ingrat, leur pain de chaque jour, admire leur tyran, se lèvent et marchent; et par milliers, ils courent s'engloutir dans les champs du carnage.

Et les peuples tremblent et les rois s'inclinent devant lui. Et pour jouir de son triomphe, il parcourt les villes de son empire et les grandes cités des nations, jetant à pleines mains, autour de lui, l'or et les décorations. Il absorbe tous les regards, et ne s'arrête que pour contempler le soleil éphémère qui rayonne a son front. Il est le dieu de son peuple, il veut être le dieu du monde. Et il ne voit point les ténèbres qui entourent

ses pieds, ni la traînée lamentable de douleurs et de misères qu'il laisse derrière lui; et il ne s'aperçoit point que le prestige qui l'environne, n'est qu'un vain mirage et une gigantesque chimère.

Et dans son orgueil, il s'élève au dessus de toutes les puissances du monde; il ceint son front de la tiare des papes et de la couronne des rois, et il s'entoure de toutes les pompes de la vanité. Sa bouche fait un abus sacrilège de l'Ecriture Sainte, et sa langue blasphême la parole du Fils de l'Homme. Comme Satan, il s'appelle légion; il est tout dans le mal et rien dans le bien, et tout ce qui ploie sous son sceptre, ne respire que des émanations de l'enfer. La terre, elle même, brûlée par son souffle, est opprimée et se dessèche, et son empire est comme un royaume des sombres abîmes, dont il est le souverain et le geôlier. C'est le Beelzebuth du monde, l'Anté-Christ du Siècle!!!

—A peine ces derniers mots furent prononcés, qu'un bruit épouvantable se fit entendre au dessus de la montagne, et tout-à-coup, je fus enveloppé dans un tourbillon de grêle et de neige, chassés par un grand vent. Et au milieu de cet ébranlement des airs, j'entendis encore, comme dans le lointain, ces dernières paroles de l'homme resté blotti dans son rocher: "Lorsque l'étendard de la Liberté, flottera sur ces "contrées, on découvrira des choses épouvantables "qui sont demeurées cachées, jusqu'à ce jour, aux "générations; les peuples en reculeront d'effroi, et les "nations en frémiront d'horreur." A cet instant, la tempête redoubla de fureur, et, entraîné par les tourbillons et les avalanches, je roulais jusqu'au fond des ravins et des précipices, et je dis: je suis perdu. Mais du plus profond de l'abîme mon esprit à invoqué le Seigneur, et le Seigneur a entendu mes cris et mes gémissements; il a

appaisé la violence des vents et de la tempête, et il a calmé le trouble de mon âme.

Et mes yeux s'étant ouverts à la lumière du jour, je me retrouvais à la même place qu'auparavant. A ce moment je sentis mes joues inondées par un ruisseau de larmes, et je pleurais sur cette nation corrompue, en voyant tous les maux qui vont fondre sur elle. Car le ciel et la terre se sont révoltés contre ce peuple, contre ses empereurs, contre ses princes, et contre ses seigneurs; et bientôt ils recevront le juste châtiment qu'ils ont attiré sur leurs têtes, par leurs débauches et leurs iniquités.

Grâce et pitié Seigneur, pour ce peuple abruti, car je frémis en pensant au jour de ta justice; envoie lui un souffle de ton amour, et fait jaillir dans son âme un rayon de ta lumière, afin qu'il voit l'avilissement où il est plongé, et que, honteux de son joug, il le secoue avec énergie.

Mais, hélas! son cœur est tellement endurci, et son âme tellement enveloppée de ténèbres, que rien de divin ne peut pénétrer dans son sein. Il court en aveugle dans les chemins de perdition, et continue de se rouler dans le sang et le carnage.

C'est pourquoi, l'épée qui va tomber sur lui, s'énivrera du sang de la vengeance, comme ils s'est ennivré du sang des autres peuples, et la colère des nations va fondre sur ce géant du monde, qui a outragé la terre par l'énormité de ses crimes, et l'indignation et la fureur vont se décharger sur lui et sur toutes ses armées.

Et en ces jours-là, ceux qui seront tués dans son empire, seront jetés dans les champs, une puanteur horrible s'exhalera de leurs corps, et les collines dégou-teront de leur sang. La peste et les maladies décimeront ceux qui auront échappé au glaive; la désolation

s'étendra de ville en ville, de contrée en contrée, et toute sa puissance sera réduite à néant.

Réunit tes flottes et assemble tes armées, géant des nations, les cordages de tes navires vont se relacher, et ils ne pourront plus résister au vent; les mâts de tes vaisseaux seront dans un tel état, que tu ne pourras plus étendre tes voiles. Les chevaux de tes escadrons ne pourront plus soutenir le combat, ils tomberont sous leurs cavaliers, et une déroute complète se mettra dans leurs rangs.

Alors on te refoulera de tous côtés, on te dispersera, et on te fera rendre tes rapines; on partagera tes dépouilles, et le grand butin qu'on aura pris, les boiteux mêmes viendront en prendre leur part.

Malheur à vous, villes de sang et de carnage, malheur à toi, peuple corrompu et débauché qui ne sait vivre que d'astuce, d'hypocrisie et de rapines, qui adore le prince des ténèbres en te courbant devant lui, oubliant qu'il n'y a qu'un Dieu dans le ciel, et que lui seul doit être adoré. Malheur à toi! Car la colère sera terrible dans tes contrées. C'est en vain, qu'en ces jours-là, tu invoqueras le nom de ton empereur, l'épée de tes princes, et le bras de tes seigneurs, pour te relever de ta chûte; car le nom de ton empereur sera comme une fumée, l'épée de tes princes comme un brin de paille, le bras de tes seigneurs comme une ronce pourrie, et toute leur force sera anéantie.

Malheur au géant des nations, qui met toute sa confiance dans le nombre de ses battaillons et la valeur de ses soldats, qui fonde sa puissance sur les flottes de ses mers et le nombre de ses forteresses, et qui établit sa force sur l'habileté de ses manœuvres et la solidité de ses armes. Malheur à lui! car le Seigneur dispersera ses escadrons, et affaiblira la valeur de ses soldats; il réduira

ses vaisseaux et rasera ses murailles; il dévoilera la fourberie de ses complots, et rendra nulle la force de ses armes. Il abaissera son orgueil, en montrant au monde la vanité de ses moyens de défense; et il réduira, dans de justes limites, les bornes de cet empire qu'il voulait rendre universel.

Et ses armées, qu'il croyait invincibles, seront battues; ses flottes, qu'il réputait si audacieuses, seront prises comme dans un filet; ses villes, qu'il croyait imprenables, seront détruites; et ses mensonges, si pleins d'habileté, seront dépouillés de toute vertu; il ne trouvera plus rien pour cramponer sa main défaillante, et toute sa puissance s'évanouira. C'est ainsi que son empire sera châtié; et parce qu'il a établi sa force dans les armes, il sera vaincu par ses propres guerres: car quiconque fonde son pouvoir par le glaive, périt par le glaive.

Alors, les peuples du septentrion, accablés par la colère, rentreront en eux-mêmes, et ils ouvriront les yeux à la lumière des tems. L'étoile de Bethléhem, jusqu'alors caché à leurs yeux par la tiare de leur prince des ténèbres, brillera dans leur âme dans toute la purete de sa lumière, et ils se relèveront de leur poussière et se laveront de leurs iniquités; ils n'aspireront plus à la conquête des nations, détruisant, comme autrefois, par le fer et le feu, tout ce qui faisait obstacle à leur ambition fanatique, mais ils marcheront à la conquête de la vérité et de la justice, et par la paix et la liberté, ils grandiront en science et en sagesse vers le règne de l'harmonie.

Ils connaîtront, alors, que tous les hommes sont frères, que nul imposteur n'a le droit de s'ériger en maître de leurs destinées, que tous sont égaux devant le Créateur de l'univers, que le front de l'homme ne doit s'humilier que devant lui, et que son genoux ne doit fléchir que pour l'adorer.

Ils comprendront qu'en dehors de la loi éternelle de l'amour divin, contenue dans ces paroles du Christ: AIMER DIEU PAR DESSUS TOUT ET SON PROCHAIN COMME SOI-MÊME, tout est erreur et mensonge, tyranie et servitude.

Ils apprendront à s'aimer les uns les autres, ils soulageront tous ceux qui souffrent, et ils ne mépriseront plus leurs frères que le malheur à visité, comme ils le fesaient auparavant.

Ils s'appercevront qu'autour d'eux tout était misère et ténèbres, oppression et torture ; ils ouvriront les yeux à la lumière des tems nouveaux, et ils se hâteront dans cette voie qui leur avait été si long tems fermée. Ils déchireront ce voile épais qui les tenaient abrutis, ils arracheront ce bandeau de leurs yeux, et ils perceront la nuit qui les enveloppait. Une grande voix criera de l'occident, comme une trompette sonore, pour annoncer le jour du Rédempteur des peuples, et le règne de la paix s'établira dans toutes les contrées de la terre.

XLIII.

Les cris de l'Atlantique.

Etant au bord de la mer, assis sur le rivage que baignent les eaux de l'Atlantique, j'entendis une voix suppliante, qui semblait être portée sur les vagues et venir d'une terre éloignée. Et les accents plaintifs de cette voix entrecoupée de sanglots étaient saccadés comme le délire de l'angoisse et trahissaient l'altération d'une poitrine affaiblie par des larmes long-tems versées. Et, m'étant levé, je regardai au loin d'où pouvaient partir ces cris déchirants, et je vis, sur les flots, une femme en pleurs, dans l'attitude de la supplication, les bras tendus

vers le ciel et s'écriant : "Seigneur, Seigneur! où "êtes-vous? Seigneur! venez à leur secours! Dieu des "faibles et des opprimés! jusques à quand détournerez-"vous vos regards de leurs infortunes et fermerez-vous "l'oreille à leurs prières? Jusques à quand les oublierez-"vous dans leur détresse, et délaisserez-vous la colombe "dans les serres de l'épervier, la victime sous la hache du "bourreau?"

Puis, s'avançant vers le rivage, elle vint à moi et me dit : Qui es-tu, ô toi que je rencontre sur ces plages désertes, et que fais-tu sur ce rocher, seul, en face de cet Océan, que soulève la tempête, et de ce ciel en courroux, où gronde l'ouragan? Portes-tu, comme moi, le poids d'une douleur profonde, et viens-tu la confier aux éléments, pour que leurs voix puissantes la rèpètent et en fassent monter l'écho jusqu'à Dieu?

— Je suis celui que la Seigneur a envoyé parmi les hommes, pour voir les œuvres qu'ils font sur la terre. Et, pendant que j'accomplis ma mission, mon corps défaillant est brisé de lassitude, et mon àme est remplie de tristesse, à cause des maux que je rencontre partout sur ma route. C'est pourquoi, o Femme de la mer, tu me vois sur ce rocher solitaire, où mon esprit agité est venu demander un peu de calme aux grandes convulsions de la nature. Et je prie....... car la coupe des iniquités est pleine!

— Hélas, hélas! les œuvres, des hommes sont donc partout mauvaises! Vois-tu, là-bas, cette contrée lointaine, que baigne l'autre rive de l'Océan! Vois-tu ce ciel bleu ce beau soleil, ces fleuves majestueux, ces lacs immenses, ces cataractes gigantesques! Vois-tu ces forêts antiques, ces masses imposantes de grands chênes chevelus, dont les longues mousses pendantes ressemblent à des cheveux baignés par les larmes d'une femme éplorée, ces lianes

flexibles, qui s'enlacent à leurs troncs noueux comme des liens vivants et éternels et qui, plus loin, s'élancent pour former des ponts de fleurs sur ces jolis bayous où glisse la nacelle du chasseur ? Vois-tu ces immenses savanes, où courent, à l'aventure, des milliers de bœufs sauvages et de jeunes cavales indomptées, ces riches habitations ombragées par des haies d'orangers, ces coquettes maisonnettes entourées de vérandahs, où grimpent le jasmin, le rosier et la grenadille au fruit parfumé, dans le feuillage desquels se jouent l'oiseau-mouche et le colibri ? Vois-tu ces vallées si plantureuses, ce sol partout si fertile, cette végétation si puissante, qui double les récoltes et donne tant de fruits délicieux ? Entends-tu ces mille bruits de l'industrie, qui s'élèvent de ces villes superbes et dont les voix sonores retentissent jusqu'aux extrémités du monde ? Cette grandeur, cette beauté, cette abondance, cette richesse, toutes ces merveilles de la nature et de l'art, c'est la jeune et brillante Amérique, c'est cette reine de l'indépendance, au front couronné du diadème de sa liberté si glorieusement conquise. Hé bien ! cette terre si féconde et si prodigue de ses trésors, cette terre où tant de peuples divers trouvent une hospitalité et des ressources que leur propre patrie leur refuse, c'est le pays sur lequel je pleure, et je donnerais mon sang et ma vie, pour pouvoir briser, jusqu'en leurs derniers anneaux, les chaînes honteuses de l'esclavage qu'il renferme dans son sein et qui le déshonore.

Cet esclavage odieux et inhumain, dont la barbarie fait frémir d'horreur, dont le nom seul soulève d'indignation toute âme généreuse, pèse encore de son poids accablant sur toute une race d'hommes, qui, du berceau à la tombe, gémissent, tous les jours de leur vie, sans repos ni trêve, sous l'impitoyable rigueur de ses atrocités. C'est une tache infâme, imprimée comme un sceau

d'ignominie, au front de cette nation si florissante, et qui souille, aux yeux de l'Humanité tout entière, la gloire de son indépendance; c'est un venin qui dégoutte, comme la bave d'un reptile immonde, sur cette nature si luxuriante et si splendide, et qui la flétrit; c'est une plaie hideuse, dont les fétides exhalaisons altèrent la pureté de l'air qu'on respire dans cette riche contrée, et infectent jusqu'au souffle embaumé de la brise printanière, qui, avec les suaves émanations de ses fleurs odorantes, avec l'arôme de ses fruits savoureux et parfumés d'ambroisie, nous apporte, en même tems, comme un long cri de détresse, le bruit des chaînes et le râle de l'agonie; c'est l'affreux contraste de la dégradation de l'être humain, à côté des splendeurs de la nature; c'est un écho lugubre de la mort, dans les magnificences de la vie; c'est le Génie des Enfers, incarné dans l'homme et soufflant son haleine empestée sur les délices de ce paradis terrestre.

Entends-tu ces soupirs, ces longs gémissements, ces sanglots redoublés, ces cris de douleur, ces voix lamentables maudissant le jour néfaste qui n'ouvrit leurs yeux à la lumière du soleil que pour les plonger dans la nuit de la servitude? Hé bien! J'ai parcouru ces régions brillantes et maudites; j'ai visité ce beau pays, que souille la lèpre de l'esclavage, comme une tache de sang sur une robe de fiancée; je les ai vus, ô pensée navrante! Je les ai vus ces enfants délaissés de la terre africaine, qui furent jadis traînés violemment au delà des mers, loin de leur patrie, et qu'on parque, en Amérique, comme un vil bétail, pour en trafiquer ensuite, comme d'une marchandise! Leurs maîtres les conduisent au marché et les entassent pêle-mêle dans de vastes salles de vente, où se débat leur mise à prix. Là, les plus beaux hommes, les plus belles femmes, les enfants les plus vigoureux et les

mieux constitués, forcés par le fouet du marchand d'être gais et alertes, sont étalés, comme enseigne, aux yeux de l'acheteur, et vêtus, pour la circonstance, comme en un jour de fête. A cette enchère, on trouve des maris, des femmes, des frères. des sœurs, des pères, des mères, de jeunes garçons, de jeunes filles et même de petits enfants, à vendre séparément ou par lots, au gré de l'acheteur. Et ces pauvres créatures, dont l'âme immortelle fut pourtant rachetée par le sang et les angoisses du Fils de l'Homme, sont vendues, louées, hypothéquées, ou échangées contre d'autres marchandises, selon la fantaisie des maîtres, qui en ont fait leur propriété. Et les familles de ces malheureux se trouvent ainsi dispersées par les hasards du trafic, comme le vent d'automne disperse les feuilles tombées dans la forêt. L'acquéreur arrache, sans pitié, l'enfant des bras de sa mère, et l'enfant, traîné au loin, s'écrie, d'une voix déchirante : ma mère, ma mère! et la mère au désespoir lui répond : mon enfant, mon enfant! Et le bruit des chaînes et les claquements du fouet et la voix brutale du maître dominent les plaintes, les larmes et les cris. Ils suivent, consternés, le nouveau geôlier sous lequel ils viennent de tomber. et vont, sur d'autres terres, pleurer les larmes qu'il leur reste à verser.

Les femmes esclaves ignorent les joies maternelles; elles n'ont pas le droit de protéger l'enfant de leurs entrailles, et cette enfance si innocente et si candide est livrée à la merci du maître! Elles voient les derniers regards, elles entendent les derniers cris de ceux qui passent aux mains de leurs nouveaux propriétaires, sans pouvoir les sauver, ni même les embrasser. L'angoisse d'une mère qui recueille le dernier souffle de son fils expirant, est moins cruelle que celle de ces pauvres négresses, quand le marchand vient arracher de leurs

bras le fruit que leur sein a porté. O mères infortunées, quelle langue pourrait dire la désolation de votre âme, lorsque, dans le silence de votre douleur étouffée par la brutalité du maître, vous contemplez le berceau vide où fut le tendre objet de votre amour, et que vous n'avez personne pour vous consoler !

Et ces fils du désert, séparés de leurs femmes et de leurs enfants, s'écrient, dans leur amertume : " De quel "grand crime notre race s'est elle donc souillée, et "quel mal avous-nous fait de plus que les autres "hommes, pour être ainsi, chaque jour de notre exis- "tence, à la merci de leur avarice et de leur cruauté ?" Et aucune voix ne répond à leurs cris de détresse : car on les a écartés de ceux qu'ils aiment, et ils sont seuls, et tout est vide et désolé autour d'eux, et ils subissent, une à une, jusqu'à la dernière, toutes les tortures de l'esclavage !

Leurs maîtres les emploient, sans merci, aux services les plus bas, aux travaux les plus durs et les plus pénibles. Ils les traitent avec mépris et brutalité, souvent même avec l'atrocité la plus révoltante. J'ai vu leurs corps meurtris et mutilés par d'horribles instruments de supplice et leurs joues sillonnées de larmes brûlantes. Pour la moindre infraction à l'impérieuse volonté du maître, on leur applique deux cents coups de fouet, et souvent avec une violence telle, que leur corps en est labouré d'affreuses déchirures. Quelquefois même, pour envenimer la cuisson de la douleur qu'ils éprouvent, on pousse le raffinement de la barbarie jusqu'à leur verser, dans ces déchirures, du vinaigre mêlé avec de la cendre chaude. J'ai vu les malheureuses victimes de ces cruautés inouïes traîner péniblement leurs membres tout pantelants encore de leurs cicatrices mal fermées, d'où s'échappait un sang noir et purulent ;

et, loin d'exciter la pitié du maître, ces plaies étaient là comme la perpétuelle menace d'un nouveau châtiment pareil au premier! Parmi ces infortunés, j'en ai vu auxquels on avait coupé les oreilles, d'autres qui portaient un collier de fer, hérissé de pointes aigues, et une chaîne au pied, fixée à un meuble, qu'ils sont ainsi forcés de traîner, en faisant leur service. J'en ai vu d'autres, dont le corps, enduit de miel ou de sirop, était exposé aux rayons d'un soleil brûlant et aux douloureuses piqûres des moustiques ; d'autres qu'on suspendait par les pieds à un arbre, après leur avoir attaché un poids à chaque main, pour augmenter la pesanteur de leur corps, et que l'on fouettait ensuite, jusqu'à ce que la douleur, en leur donnant l'énergie du désespoir, les forçât de se redresser, sur leurs jarrets ou de retomber sans connaissance. Et cet horrible supplice, infligé sans motif et par pur caprice, n'a d'autre but que celui de procurer un spectacle réjouissant au maître, qui, selon l'occurrence, y invite ses amis, pour s'égayer avec eux, comme en partie de plaisir. D'autres, plus malheureux encore, sont attachés, par le cou et par les pieds, à des poteaux de fonte, creux et chauffés; puis on les fouette avec des nerfs de bœuf, dont chaque coup enlève la chair et fait jaillir le sang, et on les abandonne ensuite dans cette affreuse situation, après avoir toutefois, comme par un trait d'ironie atroce, placé sous leurs yeux de quoi boire et de quoi manger; mais le patient ne peut y atteindre, et bientôt il meurt de faim, de soif et de douleur, le dos brûlé et le corps haché!

Si, passant devant une geôle, un étranger demande la cause des cris et des hurlements qui viennent tout-à-coup frapper son oreille, un habitant du sud lui répond, le sourire sur les lèvres: "Ce n'est rien, c'est la mère "*Calabousse* qui donne à manger à ses chiens." Et

l'étranger passe son chemin. Mais, ô prodige d'horreur! cette geôle est un affreux cachot, et un voile épais couvre les sombres mystères de cet antre ténébreux de l'esclavage, et ces chiens sont de pauvres nègres que l'on torture jusqu'au sang, quelquefois même jusqu'à la mort!

Lorsque ces malheureux sont aux plantations, occupés à ramasser le coton, à couper des cannes à sucre ou à faire des rizières, ces durs travaux s'exécutent toujours sous le fouet du commandeur, par un soleil tropical, dont les ardeurs brûlent leur corps et dessèchent leur langue; et, si, dévorés par la soif, ils demandent à boire, le redoutable instrument s'allonge sur leurs membres harassés, et, en les frappant jusqu'au sang, le commandeur leur crie de sa voix brutale: "Tenez, voilà "pour vous désaltérer!" Si enfin ils tombent de lassitude et d'inanition, au milieu de leurs travaux, le fouet les frappe encore pour les relever. Et, quand, la nuit venue, un peu de repos leur est accordé, ils couchent sur la terre, dans leurs cases de planches, où ils ne peuvent dormir que par excès de fatigue, après avoir moulu et fait bouillir une faible ration de maïs, leur seule nourriture, et bu un peu d'eau bourbeuse, qu'on leur verse dans l'auge des pourceaux!

Quand une bête de somme trop chargée fléchit sous son fardeau, on en allège le poids, pour la relever; mais, quand le nègre succombe de lassitude sous le faix de son écrasant labeur, on le relève à coups de fouet, en l'abreuvant d'outrages.

Les nègres de l'intérieur des habitations couchent sur le plancher, et dorment, enveloppés dans une mauvaise couverture de laine, sur le seuil des portes, sous les lits des maîtres, ou sur la vérandah, toujours exposés aux insectes. De jeunes femmes, leurs maîtresses, ne

rougissent point de les tourmenter à satiété eux et leurs enfants, dont les plus jeunes mêmes sont soumis à un labeur pénible et constant, et souvent privés de sommeil, toujours sous la menace et les coups du fouet. Ce redoutable instrument est dans les mains de tous ceux qui commandent: dans celles du commandeur de la plantation, dans celles des plus jeunes fils du maître, qui frappent, en partie de plaisir, ces pauvres esclaves, dans celles de leurs mères, qui l'ont toujours à leur côté, caché sous les plis ondoyants de leur robe. Et ces femmes aux mains parfumées frappent sans pitié ces innocentes créatures, qui, du matin au soir, sont soumises aux caprices insatiables de la domination la plus impérieuse et la plus brutale.

Si, au milieu de ces supplices incessants, la douleur et le désespoir arrachent des plaintes à l'esclave, alors la fureur du maître ne connaît plus de bornes; il le suit pas à pas, invente pour lui des tortures nouvelles, lui crache au visage, l'assomme de coups, lui marche sur le corps; puis il le fait attacher à un arbre, le feu sous les pieds, et il le flagelle encore dans les flammes, jusqu'à ce qu'il exhale le dernier souffle. J'ai vu même des maîtres, j'en frémis encore d'horreur! oui, j'ai vu des maîtres pousser la barbarie jusqu'à surprendre l'enfant endormi, la nuit, auprès de sa mère, et le lancer du haut des terrasses, sur les briques de la cour, où il tombe broyé par la chute, parce que, disent ils, ses cris nous importunaient et la mère perdait du tems à lui donner des soins.

C'est ainsi que la vie de l'esclave se consume dans les larmes, dans la douleur et les tortures de toute espèce, au point qu'il en vient à regarder la mort comme un bienfait du ciel.

Les serpents et les alligators ont un lieu où reposer en paix; mais il n'y a, pour l'esclave, ni paix ni asile. S'il

essaie de fuir au fond des marais, dans les lieux les plus cachés, dans les retraites les plus sombres, les chiens du maître, dressés à la chasse des noirs, le suivront à la piste et le traqueront comme une bête fauve. Sur un signe du chasseur, ils le déchireront de leurs dents meurtrières, le mettront en lambeaux, se repaîtront de sa chair et de son sang, et ils reviendront ensuite, la gueule ensanglantée, recevoir les caresses du maître, qui leur en témoigne ainsi sa féroce satisfaction.

Les hommes, les bêtes, les éléments, tout se dresse terrible et courroucé, devant l'esclave. Sans protecteur pour le défendre, sans asile pour se cacher, sans issue pour fuir, il ne voit plus devant lui qu'une seule voie de salut, qu'un seul et dernier refuge ; et ce refuge, c'est la tombe !

Et pourtant cette race africaine, douce et humble de cœur, tendre et simple comme l'enfant, toujours prête à pardonner, oubliant l'injure et la souffrance, pour embrasser la main qui vient de la frapper, cette race martyre, modèle accompli de l'héroïsme du dévouement et de la résignation, est l'expression la plus pure et la plus sublime des mœurs libérales et des vertus chrétiennes.

Et ces tyranniques atrocités se commettent à l'ombre d'une République fière de son indépendance et qui laisse profaner impunément ce premier besoin de l'homme, dans les propres Etats de sa Confédération ! Et les Etats libres ne se lèvent point pour la délivrance de ceux qui sont encore dans l'esclavage, et ils repoussent les mains tremblantes qui sont tendues vers eux !

Et la Societé chrétienne voit ces horreurs et les tolère ! Elle voit les outrages dont on abreuve les pauvres nègres, elle écoute, impassible, le bruit de leurs chaînes et les sifflements aigus du fouet qui les déchire, et elle

autorise, par son silence, l'inhumanité de ceux qui les torturent et de ceux qui refusent de les secourir dans leur détresse! Elle voit couler les pleurs de l'épouse, elle entend les soupirs de la mère et de l'orphelin, et elle se tait!

Et l'Eglise qui, dans ces parages, exerce sa juridiction sur les maîtres et sur les esclaves, cette Eglise qui se prétend réformée et qui se vante d'avoir ramené la morale chrétienne à la pureté primitive des saintes maximes de fraternité enseignées par le Christ, cette Eglise, sous l'autorité de laquelle se commettent des cruautés si étranges, ne trouve, ni dans l'Evangile qu'elle prêche, ni dans le cœur aride des pasteurs qui la gouvernent, aucune parole de blâme, pour les flétrir!

L'Eglise catholique elle-même voit l'impiété de ces traitements barbares souiller des Etats qui vivent sous ses lois, et les foudres du Vatican restent muets! Et cette Eglise romaine, si jalouse de ses prérogatives d'autorité doctrinale, cette Eglise qui, du haut de sa chaire pontificale, lance, sans pitié, l'anathème de ses excommunications contre la moindre hétérodoxie, contre la dissidence d'opinion la plus inoffensive, ne trouve pas, dans le redoutable arsenal de ses armes spirituelles, un seul mot de réprobation contre ces crimes de lèze-humanité, contre cette sacrilège institution de l'esclavage qui ose faire de l'homme, racheté par le sang du Fils de Dieu, la propriété d'un autre homme! Et, au milieu de ses sombres préoccupations de pouvoir temporel et d'intérêt politique, elle oublie que le nègre, comme le blanc, a été fait à l'image de Dieu, et que, comme lui aussi, il a un corps à soigner, une intelligence à cultiver, une âme à nourrir de la parole de vie, un cœur à sanctifier par les tendres affections de famille, et des enfants à élever dans l'amour de Dieu et de la justice.

Ah ! si tous ceux que prêche l'Evangile avaient dans le cœur les paroles qu'ils ont sur les lèvres, ils ne laisseraient point outrager ainsi ces deshérités de la terre que le Christ avait confié à la solitude et à la vigilance de ses disciples, ils crieraient au milieu des nations jusqu'à ce que leur voix fut entendue, et ils n'auraient point de repos qu'ils n'aient oppéré le salut de tous ceux qui souffrent dans les ténèbres du monde, et qu vivent plongés dans la damnation des siècles.

Mais hélas ! l'esclave est délaissé de tous les hommes et de ceux-là même que la Religion semblait lui avoir donnés pour protecteurs, et il parcourt sa triste carrière dans la douleur et dans les larmes, perpétuellement exclu de toutes les consolations de la vie, et même de son droit à l'humanité !

Alors son âme se noie dans des flots d'amertume, et il se dit : "Jusqu'à cette heure, je souffre la faim, la "soif, la nudité, les mauvais traitements ; on me retient "dans les ténèbres, lié par des chaînes éternelles ; je "n'ai point de demeure stable ; je travaille, tous les jours "de ma vie, sous la menace et les coups du fouet, par un "soleil brûlant, exposé aux morsures des insectes et des "reptiles ; on dévore mes fils et mes filles ; on me "maudit, on me persécute, on m'abreuve d'outrages, et "l'on me traite comme l'ordure des chemins, comme le "bouc émissaire, chargé des iniquités et des souillures du "monde !"

Et le pauvre nègre, enveloppé comme d'un réseau de perpétuelles injustices, en face d'une odieuse et inflexible tyrannie, que nulle soumission n'adoucit, que nulle autorité ne réprime, sent, malgré lui, sa foi s'ébranler ; son âme est en proie à un combat terrible ; son cœur simple se trouble ; le sentiment des iniquités qu'il endure, le domine et l'accable ; il n'a devant lui d'autre

perspective que celle d'un avenir de douleurs ; toutes ses espérances sont emportées par les flots de l'angoisse, et comme le naufragé qui, près de s'engloutir lui-même dans le gouffre, voit flotter antour de lui, entraînés par la vague furieuse, les cadavres de sa femme, de son enfant, de tous ceux qu'il avait aimés, il se demande, dans le délire de son désespoir : "Dieu est-il ici ?"

Et, en voyant le mal triomphant et Dieu silencieux, le malheureux esclave, qui ne comprend rien à ces sombres mystères de la vie, perd la confiance, la foi, la raison même, et il meurt lentement de tristesse, quand il survit à la violence des coups et à l'insolence des outrages.

Homme du rivage, voilà le sujet des pleurs amers que tu vois couler de mes yeux.

Mon âme se soulève d'indignation et mes entrailles sont émues de pitié, à la seule pensée des infamies et des tortures dont la lâche cruauté des planteurs américains accable ces malheureux descendants de Chanaan. Pour briser les chaînes de ce honteux et barbare esclavage et arracher enfin ces pauvres créatures de Dieu des profondeurs de l'abîme où elles gémissent depuis des siècles, il faut que tous les voiles tombent et que la cruauté du bourreau et les plaies de la victime soient montrées à toute la terre, dans leur affreuse nudité ; il faut que les cris de douleur de ceux qu'on flagelle retentissent jusqu'aux extrémités du monde, afin que tout être vivant dans la poitrine duquel bat un cœur d'homme ou un cœur de femme, se lève pour voler à leur délivrance. C'est pourquoi, moi, faible femme, j'ai osé raconter aux peuples les tortures de ces infortunés, afin que les peuples leur ouvrent les bras et les accueillent, en frères, au sein de la grande famille humaine.

—Femme de la mer, sèche tes pleurs ; console-toi, Ange de la prière. Les sublimes élans de ton âme

compatissante sont montés, avec les supplications des malheureux, comme le parfum d'un encens pur, jusqu'au trône céleste ; et le Dieu des justices a écouté la prière des martyrs, et son bras s'étendra sur toutes les nations, pour anéantir le maître et pour délivrer l'esclave.

Et ces hommes impies et féroces, qui se jouent de la créature de Dieu et trafiquent de l'être humain, comme d'une vile marchandise, seront plongés dans le gouffre des malédictions de la terre ; le ver du remords rongera jusqu'à la moelle de leurs os, et, la nuit, pendant leur sommeil, l'image de ceux qu'ils auront torturés, se dressera devant eux, terrible comme le spectre sanglant de la victime, accroupi sur la poitrine du meurtrier. Ils hurleront comme le tigre de Numidie frappé à mort par la balle de l'africain, et s'abîmeront, épouvantés, dans la nuit de leur désespoir.

Le grand jour des réparations universelles luira bientôt sur toutes les contrées du globe. Et, en ce jour-là, le voile qui couvrait les iniquités du monde, tombera, et tout œil verra la lumière de la vérité, et les fers tomberont des mains et des pieds du nègre, et le sceptre de la domination se brisera dans les mains de tous ces maîtres impitoyables, et la justice étendra son empire sur toutes les nations. Alors l'esclave et l'opprimé, le noir et le blanc, le serf et le prolétaire, délivrés de toute servitude et rentrés dans la plénitude de leurs droits divins, feront retentir les airs de leurs cantiques d'actions de grâces et marcheront, avec joie, dans le sentier du bonheur et de la gloire.

La plus longue route a son terme, et la nuit le plus sombre, son aurore. Et le cours inexorable des heures changera le jour du méchant en une nuit sans fin, et la nuit du juste, en un jour éternel.

Voici le jour de victoire, o race Africaine ! toi la dernière élue des nations ! Tes cris de douleur ont

rententi dans toute la terre, et le nouveau royaume des peuples s'ouvrira devant tes enfants, et tu règneras, avec eux, dans l'allégresse. Et les peuples des autres contrées te rendront en protection ce que tu as reçu en outrages; ils t'aideront à marcher dans les nouveaux sentiers, et ils t'éclaireront du flambeau de l'avenir, afin que désormais tu ne puisses, plus retomber dans les ténèbres de l'esclavage. Et tu tressailleras de joie jusqu'au fond de tes entrailles, et les épines de tes douleurs brilleront sur ton front glorieux comme les perles d'un diadême, et tes enfants meurtris seront inondés de splendeurs ineffables; car Celui qui protégea Daniel, dans la fosse aux lions, et qui garda des flammes les Enfants jetés dans la fournaise, Celui qui marcha sur les eaux et ordonna aux vents de s'apaiser, est toujours vivant, et il te délivrera. Et tu trouveras, dans tous les pays, des rives hospitalières, qui t'accueilleront, et des frères, qui te défendront toi et tes enfants. Alors tes instincts généreux, trop long-tems, refoulés au fond de ton âme par la brutalité du maître, s'épanouiront, libres de toute compression, comme s'épanouit la fleur des champs, quand le soleil printanier a fondu, autour d'elle, le manteau de neige qui l'imprisonnait.

Et l'amour fécondera les cœurs de tes frères, la justice élèvera l'intelligence de tes enfants, et ceux que les grands foulent aux pieds, comme une pierre sans valeur, brilleront d'un éclat inattendu, comme un diamant precieux.

Courage donc, enfants du désert! Déjà l'étoile matinière a paru sur la montagne, et des brises célestes annoncent que les portes du jour vont bientôt s'ouvrir; et, avant que le dernier rayon d'espérance soit éteint, des étoiles jusqu'alors ignorées apparaîtront à votre firmament, au-dessus des ténèbres épaisses qui vous enveloppent, et les ténèbres s'évanouiront, et la sombre

vallée de l'esclavage se changera en des champs fleuris.

O Amérique, quelle tache honteuse te déshonore parmi les nations! Toi qui as vu briller sur ton vaste territoire le soleil de l'indépendance, toi qui, pour la conquérir, as exposé à la mort les plus nobles de tes enfants, comment se fait-il que ton cœur soit à ce point desséché, que tu ravisses à des hommes, qui sont tes frères, ce droit sacré de la liberté, que tu as défendu, pour toi-même, au prix de ton sang?

O vous, qui imposez à l'homme le joug de l'esclavage, en quels termes en rendrez-vous compte à Dieu? Voyez-vous ce mouvement nniversel qui se fait sur la surface du globe, cette sourde agitation qui travaille les peuples, comme une ébullition comprimée dans les entrailles de la terre? Entendez-vous cette voix lugubre, qui s'élève, comme un long cri de vengeance, du fond de l'ossuaire où gisent tant de générations d'esclaves, ensevelies dans vos contrées? Un jour de grande colère se prépare et cette colère, qui s'amasse, éclatera tout-à-coup, comme un tremblement universel qui soulèvera le monde. Seigneur! qui pourra subsister en ce jour-là?

Malheur à la nation qui porte dans son sein une aussi grande iniquité: car elle porte les éléments de cette couvulsion terrible!

Une aspiration mystérieuse et puissante arrache à toutes les victimes de l'esclavage des soupirs inexprimables pour la liberté, et le moment n'est pas loin, où tous ceux qui gémissent dans la servitude, uniront, dans un effort héroïque, tout ce qui leur reste de forces, et se lèveront, en témoignage devant Dieu, contre l'iniquité du monde. Et Dieu écoutera les pleurs de l'opprimé, et il soufflera l'esprit de vertige sur ces maîtres barbares, et ils rouleront dans les abîmes, chargés de la malediction de leurs esclaves.

Le lion d'Afrique rugira dans vos contrées habitants du pays des grands fleuves, et l'heure de la liberté sonnera pour ceux que meurtrit l'empreinte cruelle de vos fers. Les fils du désert ne se laisseront pas toujours acheter et vendre. Ils se lèveront contre vous, et, avec eux, se lèvera toute la race de leurs mères, et ils vous redemanderont leurs enfants, couchés dans la poussière du sépulcre.

Et le Seigneur dira à cette race déshéritée du monde : "Puisque tu as été méprisée et haïe, au point que "personne ne voulait te secourir, je t'exalterai à jamais "et des générations nombreuses se réjouiront en toi. Tu "retourneras dans le pays de tes pères ; et ses déserts "deviendront, sous ta main, des terres fertiles, et la "vie s'y déploiera dans la splendeur et la magnificence "de toutes ses richesses. Son vaste continent s'ouvrira "devant toi, et ta postérité grandira dans l'abondance de "toutes choses. Eclairée par la parole de Rédemption, "ton intelligence en fertilisera les sables mêmes et y "organisera de florissantes provinces, qui croîtront, sous "l'ombre tutélaire des nations comme la puissante végé-"tation des tropiques. Tu y trouveras l'or et la pierre "précieuse, des parfums, des palmes ondoyantes et des "fleurs inconnues dans les autres contrées du monde. "Affranchie alors du joug de l'esclavage et rendue à la "dignité de l'être humain, tu marcheras dans ta liberté, tu "tourneras vers l'esprit du bien l'élan de tes aspirations, "et tu soumettras à la puissance de ta volonté les trésors "de vie et de bonheur que la terre cache dans son sein "fécond."

XLIV.

†

. . . .

* * *

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DU PROPHÈTE DES ALPES.

ÉPITRE.

A tous ceux qui ont faim et soif de vérité et de justice, et dont les cœurs s'ouvrent avec amour à la lumière des tems nouveaux, salut.

Chers amis, la SECONDE PARTIE DU PROPHÈTE DES ALPES ne peut paraître présentement, parce que le moment de son éclosion n'est pas encore arrivé ; mais aussitôt que ce moment sera venu, elle paraîtra et elle contiendra les choses qui doivent s'établir au sein de la génération actuelle, pour préparer les voies de la paix et de l'harmonie universelles au milieu des nations, afin que le règne de Dieu arrive, et que sa volonté s'accomplisse désormais sur la terre comme elle s'accomplit au ciel, dans les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

* * *

WIMBORNE: PRINTED BY A. PURKIS.

